Contes fantastiques Tome VI

E.T.A. Hoffmann

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Tout voyageur qui, à une heure favorable de la journée, passe à la distance d'une demi-heure de chemin de la petite ville de G… du côté du midi, est frappé de l'aspect imposant d'un château qui s'élève à droite de la grand-route, avec ses murs peints et crénelés d'une manière bizarre, pareil à un géant qui vous regarde à travers le sombre feuillage des halliers. Ces halliers environnent un vaste parc qui s'étend au loin dans la vallée. – Si le hasard te conduit jamais là, bien-aimé lecteur, ne crains pas le léger retard apporté à ton voyage, ni le modeste pourboire qu'il te faudra peut-être donner au jardinier ; mais descends bravement de voiture, et fais-toi introduire dans le parc et dans la maison, sous prétexte d'avoir intimement connu le défunt propriétaire du château, le conseiller à la cour de G… Reutlinger.

Tu peux d'ailleurs en agir ainsi sans scrupule, pourvu qu'il te plaise de lire jusqu'à la fin tout ce que je suis disposé à te raconter ; car j'espère qu'après cela le conseiller Reutlinger sera tellement présent à tes yeux avec toutes ses bizarres façons d'agir, que tu croiras l'avoir connu familièrement toi-même.

Dès le premier abord, tu trouves le château décoré, dans un style lourd et antique, d'ornements grotesques et bigarrés. Tu critiques avec raison le mauvais goût de ces peintures sur pierre, la crudité et le contraste choquant des couleurs ; mais après un examen plus attentif, il te semble qu'un esprit mystérieux et fantastique anime ces murailles peintes ; et c'est avec la sensation d'un frisson étrange que tu pénètres sous le porche spacieux. Les

champs distincts des parois revêtues d'un enduit imitant le marbre blanc, sont couverts d'arabesques coloriées, aux couleurs tranchantes, où l'on voit des fleurs, des fruits, des pierres, des figures d'hommes et d'animaux accouplés et entrelacés de la manière la plus fantasque, et dont on croit soupçonner vaguement la signification mystérieuse.

Dans le grand salon qui occupe tout le rez-de-chaussée dans sa largeur, et dont le plafond en coupole s'élève plus haut que le deuxième étage, la plastique a reproduit en sculptures dorées tout ce que tu viens de voir indiqué dans les peintures du vestibule. Tu ne manqueras pas, à la première vue, de te récrier sur le goût corrompu du siècle de Louis XIV, de déclamer hautement contre un style aussi faux, aussi maniéré, aussi confus, aussi baroque ! Mais pour peu que tu partages ma manière de voir, et si, comme je me plais toujours à le supposer, lecteur bénévole ! tu es doué d'une active imagination, tu oublieras bientôt toute idée de blâme, quelque bien fondé qu'il soit d'ailleurs. Cet arbitraire sans frein, cette exagération ne te paraîtront plus que de hardis caprices du génie de l'artiste, se jouant avec ces milliers de figures soumises à son libre arbitre, mais formulant pourtant dans leur ensemble, dans leur enchaînement complet, ce sentiment d'amère ironie qu'inspirent les déceptions de la vie terrestre aux âmes profondes qui souffrent de quelque blessure mortelle.

Je t'engage, bien-aimé lecteur, à parcourir les petites chambres du deuxième étage, dont les fenêtres donnent sur le grand salon, qu'elles entourent comme d'une galerie. Leur décoration est très simple, mais de loin en loin l'on rencontre des inscriptions allemandes, turques et arabes qu'on s'étonne de voir ainsi réunies. Tu visiteras ensuite le jardin : il est planté à l'an-

cienne mode française, avec de longues et larges avenues bordées de hautes murailles de charmille, qui entourent de spacieux bosquets, et orné d'ifs, de statues et de fontaines. Je ne sais, bien-aimé lecteur, si tu ne ressens pas comme moi une impression sérieuse et solennelle à la vue d'un de ces vieux jardins à la française ; mais ne préfères-tu pas un pareil chef-d'œuvre de l'art au ridicule encombrement de mesquineries qui constituent nos soi-disant jardins anglais, avec des petits ponts et des petits fleuves, des petits temples et des petites grottes ? Au bout du jardin, tu entres dans un bois obscur de saules-pleureurs, de bouleaux aux branches pendantes, et de pins de Weymouth. Le jardinier te fait remarquer que ce petit bois, comme il est aisé de le voir du haut de la maison, a la forme régulière d'un cœur. Au milieu, est un pavillon en marbre de Silésie de couleur foncée, bâti en forme de cœur. Tu entres, tu vois le sol revêtu de dalles de marbre blanc, et au milieu un cœur de grandeur naturelle… C'est une pierre d'un rouge foncé encastrée dans le marbre. Tu te penches, et tu découvres ces mots gravés dans la pierre : Il repose.

Dans ce pavillon, devant ce cœur de pierre d'un rouge foncé, qui alors ne portait pas encore cette inscription, se trouvaient, le jour de la Nativité de la Vierge, c'est-à-dire le huit septembre de l'année 180–, un grand et vieux monsieur de belle prestance et une vieille dame, tous deux fort richement et élégamment vêtus à la mode du dernier siècle.

« Mais, dit la vieille dame, comment, cher conseiller, vous est venue une idée aussi bizarre, ou, pour mieux dire, aussi lugubre, de faire bâtir ce pavillon pour servir de tombeau à votre cœur, qui doit reposer, dites-vous, sous cette pierre rouge ?

— Taisons-nous sur ce sujet, chère conseillère intime ! répliqua le vieux monsieur. – Appelez-le la fantaisie maladive d'une âme ulcérée, appelez-le comme vous voudrez ; mais sachez que lorsqu'au milieu de cette riche propriété, dont un caprice dérisoire du destin m'a gratifié comme d'un jouet qu'on jette à l'enfant naïf pour lui faire oublier son plus cuisant chagrin, lorsqu'au milieu de cette riche propriété la mélancolie la plus noire s'empare de moi, lorsque tous les maux que j'ai soufferts reviennent de nouveau m'assaillir, sachez que je trouve alors dans cet asile la consolation et le repos. Les gouttes de mon sang ont ainsi rougi cette pierre, mais elle est restée froide comme glace, et, quand elle sera en contact avec mon cœur, elle rafraîchira l'ardeur funeste qui le consume. »

La vieille dame contempla du regard le plus triste le cœur de pierre ; et comme elle se penchait un peu en avant, deux grosses larmes brillantes comme des perles tombèrent sur la pierre rouge. Le vieux monsieur tendit alors la main avec vivacité et saisit celle de la dame. Ses yeux étincelaient d'un feu juvénile. Telle qu'apparaît aux lueurs magiques du crépuscule l'admirable perspective d'un riche paysage embelli de fleurs et de verdure, on vit se peindre dans ses regards brûlants toute une époque, depuis longtemps passée, pleine d'amour et de bonheur. « Julie ! – Julie ! et vous aussi vous avez pu blesser d'un coup mortel ce pauvre cœur !... » Ainsi s'écria le vieux monsieur d'une voix à moitié étouffée par la tristesse la plus douloureuse.

« Ce n'est pas moi, répliqua la vieille dame avec beaucoup de douceur et de tendresse, ce n'est pas moi qu'il faut accuser, Maximilien ! – N'est-ce pas votre caractère intraitable et vindicatif, n'est-ce pas votre foi déraisonnable à des pressentiments chimé-

riques et aux singulières visions d'une sombre fatalité, qui vous a chassé d'auprès de moi, et qui, à la fin, a dû me contraindre à donner la préférence à cet homme plus doux et plus flexible qui recherchait ma main en même temps que vous ? Ah ! Maximilien, vous deviez bien le sentir combien vous étiez aimé ! mais votre incurable manie de vous tourmenter vous-même ne m'a-t-elle pas fait souffrir aussi jusqu'au dernier excès de l'angoisse et de l'épuisement ? »

Le vieux monsieur interrompit la dame en quittant sa main : « Oh, vous avez raison, madame la conseillère, il faut que je reste seul, aucun cœur humain ne doit s'attacher à moi ; tout ce que peuvent l'amitié la plus pure, l'amour le plus dévoué, vient se briser en effet contre ce cœur de pierre.

— Combien vous êtes amer ! répartit la dame, combien vous êtes injuste envers vous-même et envers les autres, Maximilien ! Qui ne vous connaît pas comme le plus généreux bienfaiteur des malheureux, comme le plus stable, le plus ardent défenseur du bon droit et de l'équité ? – Mais quel mauvais génie a donc jeté dans votre âme cette horrible défiance qui vous fait soupçonner ruine et malheur dans une parole, dans un regard, même dans la plus futile circonstance indépendante de toute volonté humaine !

— Ne porté-je pas à tout ce qui m'approche l'affection la plus sincère ? dit le vieux monsieur d'une voix adoucie et la larme à l'œil. Mais ce sentiment d'amour déchire mon cœur au lieu de le satisfaire ! – Ah ! poursuivit-il en élevant la voix, il a plu à l'impénétrable Providence de me douer d'une faculté qui, en me préservant de dangers mortels, me fait souffrir mille morts. Semblable au juif errant, je vois sur le front du rebelle Caïn, du méchant hypocrite, le signe de la réprobation éternelle ! Je sais lire les se-

crets présages que le mystérieux esprit de l'univers, le hasard selon nous, sème en se jouant sur notre route comme autant de problèmes à résoudre. Une céleste et charmante vierge nous surveille constamment de ses clairs yeux d'Isis, mais c'est pour saisir violemment de ses griffes de sphinx et précipiter dans l'abîme l'infortuné qui ne devine pas ses énigmes !

— Toujours ces funestes rêveries ! dit la vieille dame. – Qu'est devenu cet aimable et charmant enfant, le fils de votre frère cadet, que vous avez recueilli, il y a quelques années, avec tant de bienveillance, et qui semblait ressentir pour vous tant d'amour et de reconnaissance ?

— Je l'ai chassé ! répliqua le vieux monsieur d'une voix rude, c'était un scélérat, un serpent que je réchauffais dans mon sein pour ma propre ruine.

— Un scélérat ! un enfant de six ans ? demanda la dame toute consternée.

— Vous connaissez l'histoire de mon frère puîné, poursuivit le vieux monsieur ; vous savez qu'il abusa plusieurs fois de ma confiance d'une manière infâme, et qu'étouffant dans son cœur tout sentiment fraternel, il se faisait une arme contre moi de chaque bienfait que je lui rendais. Ce n'est pas faute de ses constants efforts si je n'ai pas à déplorer la perte de mon honneur, de mon existence civile ! Vous savez comment, réduit à la plus profonde misère, il vint à moi il y a plusieurs années, comment il feignit hypocritement un retour à des sentiments affectueux pour moi et une réforme dans sa manière de vivre désordonnée, quels soins et quels secours je lui prodiguai, et comment ensuite il profita de son séjour dans ma maison pour

s'emparer frauduleusement de certains documents… mais assez là-dessus. – Son jeune fils me plut ; et quand l'infâme fut forcé de fuir, après avoir vu déjouer les intrigues qui devaient m'envelopper dans un désastreux procès criminel, je gardai l'enfant chez moi. Un avertissement du destin m'a délivré dernièrement de ce petit monstre.

— Et cet avertissement du destin, c'était sans doute un de vos mauvais rêves », dit la vieille dame. Mais le vieux monsieur poursuivit : « Écoutez, Julie ! et jugez vous-même.

» Vous savez que l'infernale méchanceté de mon frère me porta le plus rude coup que j'aie jamais souffert. – À moins pourtant… Mais silence là-dessus. Ce fut peut-être en effet l'irritation maladive dont mon âme fut alors affectée, qui m'inspira l'idée de faire construire dans ce petit bois une sépulture pour mon cœur. Bref, cela s'exécuta. – Le petit bois était dessiné dans la forme d'un cœur, le pavillon était bâti, les ouvriers s'occupaient de ce dallage en marbre. Un jour, en venant visiter leur ouvrage, j'aperçois à quelque distance l'enfant, nommé Max, ainsi que moi, qui faisait rouler par terre quelque chose avec mille bonds joyeux et de grands éclats de rire. Un sombre pressentiment traversa mon âme ! – Je m'avance vers l'enfant, et je demeure consterné en voyant que c'était cette pierre rouge taillée en forme de cœur, qui était dans le pavillon prête à être mise en place, qu'il avait portée dehors, et avec laquelle il jouait ainsi. – « Misérable ! m'écriai-je, tu joues avec mon cœur comme a fait ton père ! » Et comme il s'approchait de moi en pleurant, je le repoussai avec horreur. Mon intendant reçut les ordres nécessaires pour le conduire ailleurs. Et depuis, je ne l'ai jamais revu.

— Homme affreux ! » s'écria la vieille dame. Mais le vieux monsieur s'inclinant poliment, lui dit : « Les suprêmes arrêts du destin ne s'accordent pas avec les molles délicatesses féminines ! » Et, lui offrant son bras, il la conduisit hors du pavillon, et à travers le petit bois, dans le jardin. – Le vieux monsieur était le conseiller aulique Reutlinger, et la vieille dame, la conseillère intime Foerd.

q

Chapitre 2

Le jardin offrait ce jour-là le spectacle le plus singulièrement remarquable que l'on pût voir. Une nombreuse société de vieux messieurs, venus des petites villes voisines, conseillers intimes, conseillers auliques et autres, avec leurs familles, s'y trouvait rassemblée. Tous, jusqu'aux jeunes gens et aux demoiselles, étaient rigoureusement costumés à la mode de l'année 1760, avec de grandes perruques, des habits galonnés, des frisures pyramidales, des jupes à paniers, et ainsi de suite ; ce qui présentait un aspect d'autant plus extraordinaire, que tous ces anciens costumes s'alliaient merveilleusement avec le caractère gothique du jardin. Chacun se croyait reporté, comme par l'effet d'un enchantement, à une époque passée depuis longtemps.

Cette mascarade était le résultat d'une idée extravagante de Reutlinger. Il avait l'habitude de célébrer tous les trois ans dans sa propriété, le jour de la Nativité de la Vierge, la fête du vieux temps ; et il y invitait tous ceux qui voulaient y assister, mais sous la condition expresse que chaque convive adopterait pour ce

jour-là le costume exact de l'année 1760. Les jeunes gens pour qui il eût été embarrassant de se procurer de semblables habits, pouvaient librement disposer de la garde-robe bien fournie du conseiller. Il était évident que celui-ci n'avait d'autre but que de mener joyeuse vie durant les trois jours consacrés à cette fête, en réminiscence de l'heureux temps de sa jeunesse.

Ernest et Willibald se rencontrèrent dans une allée écartée. Tous deux s'examinèrent quelques moments en silence, et partirent ensuite d'un fol éclat de rire. « Tu m'as l'air, s'écria Willibald, du chevalier désespéré, cherchant à retrouver sa route dans le labyrinthe d'amour. »

Et Ernest répliqua : « Il me semble voir en toi un des héros de l'Astrée.

— Mais vraiment, reprit Willibald, l'idée du vieux conseiller n'est pas si mauvaise. Il veut absolument se mystifier lui-même, et ressusciter comme par magie une époque où il vivait réellement, bien qu'encore à présent, vieillard alerte et vigoureux, il jouisse de la santé la plus robuste et d'une étonnante vivacité d'esprit, au point qu'il surpasse en énergie et par sa fraîcheur d'imagination plus d'un jeune homme énervé avant l'âge. Du reste, il n'a pas à craindre que quelqu'un de ses convives démente ici son costume par ses gestes ou son langage ; car de pareils vêtements rendent assurément la chose tout à fait impossible. Vois un peu comme nos jeunes dames se dandinent avec grâce et coquetterie dans leurs jupes à cors et à paniers, et comme elles jouent à ravir de l'éventail. En vérité, moi-même, sous la perruque qui recouvre ma tête, je me sens inspiré par un esprit tout particulier de courtoisie antique ; et surtout à l'aspect de cette délicieuse enfant, la plus jeune fille du conseiller intime Foerd, la

charmante Julie, je ne sais ce qui me retient de m'approcher d'elle, de mettre humblement un genou en terre, et de lui dire catégoriquement : "Charmante Julie ! quand donc, en payant de retour l'amour qui me consume depuis si longtemps, vous résoudrez-vous à rendre à mon âme le repos dont elle est altérée ? Il est impossible que cette merveilleuse beauté corporelle ne serve de temple qu'à une froide idole de pierre. La pluie creuse le marbre à la longue ; un sang impur amollit le diamant ; mais ton cœur ne peut se comparer qu'à l'enclume qui s'endurcit de plus en plus sous les coups répétés des marteaux. Plus mon cœur bat, plus tu deviens insensible. Laisse-donc ton regard si touchant se reposer sur moi : vois déjà comme mon cœur fond au feu de ses rayons, vois mon âme qui se consume dans l'attente de la rosée rafraîchissante qu'épanchera ta faveur. – Ah ! veux-tu me désespérer par ton silence, âme insensible ! Mais les rochers inanimés répondent par la voix de leurs échos à la voix qui les interroge ; et tu refuses de m'honorer d'une réponse, moi qu'une douleur inconsolable…"

— Je t'en prie, dit Ernest en interrompant son ami, qui avait débité tout cela avec les simagrées les plus bouffonnes ; trêve de comédie. Te voilà encore dans tes accès d'extravagance, et tu ne t'aperçois pas que Julie, qui s'approchait de nous d'abord amicalement, vient de s'enfuir tout à coup tout effarouchée. Sur l'apparence, elle croit sans doute, comme ferait toute autre à sa place, que tu te railles d'elle sans pitié ; et c'est ainsi que tu ajoutes à ta réputation d'esprit satirique endiablé ; c'est ainsi que tu me compromets dans cette société où je suis nouveau venu ; car déjà tout le monde chuchote en me lançant un coup d'œil équivoque et avec un sourire aigre-doux : C'est l'ami de Willibald.

— Laisse-les dire, répondit Willibald, je n'ignore pas que bien des gens, et surtout de jeunes filles de seize à dix-sept ans, riches de grandes espérances, m'évitent soigneusement ; mais je connais le but où tous les chemins aboutissent, et je sais aussi que lorsqu'ils m'y rencontreront ou plutôt qu'ils m'y trouveront établi comme dans mon propre domaine, ils seront les premiers à me tendre la main aussi cordialement que possible.

— Tu veux parler, dit Ernest, de la réconciliation finale promise dans la vie éternelle, quand nous aurons secoué le joug des idées et des besoins terrestres.

— Oh ! je t'en prie, l'interrompit Willibald, parlons raison, et n'allons pas encore soulever ces vieilles questions rebattues précisément dans le moment le moins convenable. En effet, que pouvons-nous faire de mieux à cette heure, que de nous abandonner à la joyeuse impression des scènes merveilleuses dues à la bizarre imagination de Reutlinger, et dans lesquelles nous voici comme encadrés. Vois-tu là-bas cet arbre dont le vent balance çà et là les énormes fleurs blanches ? Ce ne peut pas être le Cactus grandiflorus, car il ne fleurit qu'à minuit, et je ne sens pas non plus l'arôme pénétrant qu'il devrait exhaler. – Dieu sait quel arbre miraculeux le conseiller a encore transplanté dans son Tusculum. » Les amis se dirigèrent de ce côté, et ils ne furent pas médiocrement surpris à la vue d'un massif de sureaux dont les fleurs n'étaient autre chose que des perruques poudrées à blanc suspendues à ses branches, et qui se balançaient de haut en bas avec leurs bourses ou leurs petites queues pendantes, jouet capricieux du vent du sud. De bruyants éclats de rire derrière les arbres trahirent la présence de leurs propriétaires. Plusieurs vieux messieurs, tous dispos et alertes, s'étaient réunis sur une

verte pelouse entourée de buissons fleuris. Après avoir ôté leurs habits et accroché aux branches les incommodes perruques, ils jouaient ensemble au ballon. Mais personne ne surpassait en adresse le conseiller Reutlinger, qui lançait à chaque coup le ballon à une hauteur prodigieuse, et d'une façon si habile, qu'il retombait juste aux pieds de son partner.

En ce moment, on entendit une musique discordante de fifres aigus accompagnés de tambours. Les joueurs s'interrompirent aussitôt, et reprirent à la hâte leurs habits et leurs perruques. « Qu'est-ce donc encore que cela ? dit Ernest. – Je parie, repartit Willibald, que c'est l'ambassadeur turc qui fait son entrée.

— L'ambassadeur turc ? demanda Ernest tout stupéfait. – Oui, reprit Willibald ; c'est ainsi que j'appelle le baron d'Exter, qui réside à G..., mais que tu ne connais encore que trop imparfaitement pour apprécier en lui l'un des originaux les plus surprenants qu'il y ait au monde. Il a été autrefois ambassadeur de notre cour à Constantinople, et il aime encore à se mirer pour ainsi dire au reflet de cette époque fortunée qui signala le printemps de sa vie. Ses descriptions du palais qu'il occupait à Péra rappellent les magiques palais de diamant des Mille et une nuits ; et il se vante de posséder, comme le sage roi Salomon, un secret empire sur les puissances occultes de la nature. En effet, ce baron d'Exter, malgré ses fanfaronnades et son charlatanisme, a je ne sais quoi de mystique et de surnaturel qui souvent me maîtrise malgré moi, surtout en raison du plaisant contraste que présente son extérieur passablement grotesque. De là, c'est-à-dire de sa manie caractéristique pour les sciences mystérieuses, provient sa liaison intime avec Reutlinger, qui est lui-même adonné de corps et d'âme à ce genre de superstitions. Tous deux sont partisans

décidés de Mesmer, et ce sont du reste d'étranges visionnaires chacun dans leur genre. »

Pendant cette conversation, les deux amis étaient arrivés jusqu'à la grande grille du parc par laquelle l'ambassadeur turc entrait effectivement. C'était un petit homme rondelet, avec un joli kaftan turc, et coiffé d'un épais turban formé de châles de diverses couleurs. Mais il n'avait pu déroger à ses habitudes jusqu'à se séparer de sa perruque à marteaux et à bourse plate, et il avait aussi gardé par nécessité, à cause de sa goutte, ses bottes de castor fourrées, ce qui altérait assez grièvement la couleur orientale de son costume. Les gens de sa suite, ceux-là même qui faisaient cet abominable charivari, et en qui Willibald reconnut, malgré leur travestissement, les laquais et le cuisinier d'Ester, étaient noircis de suie pour figurer des esclaves africains, et ils portaient des bonnets pointus de papier peint, ressemblant assez à des sanbenitos, ce qui produisait l'effet le plus plaisant.

L'ambassadeur turc donnait le bras à un vieil officier que, d'après son costume, on pouvait croire nouvellement ressuscité sur quelque champ de bataille de la guerre de sept ans. C'était le général de Rixendorf, commandant de la ville de G..., qui, pour complaire au conseiller, avait endossé ce jour-là, ainsi que ses officiers, cet ancien uniforme.

« Salamamilek ! » dit Reutlinger en donnant l'accolade au baron Exter, qui ôta son turban et le remit ensuite sur sa perruque, après avoir essuyé la sueur de son front avec un foulard des Indes orientales. En ce moment, on vit s'agiter entre les branches d'un grand cerisier quelque chose d'étincelant qu'Ernest contemplait depuis longtemps sans pouvoir en discerner clairement la nature. C'était tout bonnement le conseiller intime de commerce Har-

scher, vêtu d'un habit de cérémonie en brocard d'or, avec des culottes semblables et une veste de drap d'argent semée de fleurs bleues. Il écarta les branches du cerisier, et, avec assez de prestesse pour son âge, descendit par une échelle appuyée contre l'arbre en chantant ou plutôt en sifflant d'une voix glapissante : Ah ! che vedo, o Dio che sento ! Et il courut se jeter dans les bras de l'ambassadeur turc.

Le conseiller de commerce avait passé sa jeunesse en Italie, il était amateur passionné de musique, et il avait encore la prétention, grâce à un fausset aigu usé depuis longtemps, de chanter à l'égal de Farinelli.

« J'ai vu, dit Willibald à Ernest, monsieur Harscher se bourrer les poches de cerises dont il compte faire hommage aux dames, avec l'accompagnement de quelque nouveau madrigal sentimentalement récité. Mais comme il porte, à l'instar du grand Frédéric, à même sa poche son tabac d'Espagne sans tabatière, il ne recueillera de sa galanterie que des regards courroucés et des refus dédaigneux. »

Partout, l'ambassadeur turc, ainsi que le héros de la guerre de sept ans, avait été accueilli avec des transports de satisfaction. Juliette Foerd s'approcha du dernier, et après s'être inclinée devant lui avec une humilité filiale, elle voulut lui baiser la main ; mais l'ambassadeur s'élança vivement entre eux en s'écriant : « Folies ! extravagances ! » Puis il embrassa la jeune fille avec effusion, et, à cette occasion, marcha très rudement par mégarde sur les pieds du conseiller Harscher, qui ne fit cependant entendre qu'un léger miaulement de douleur. Cependant Exter entraîna avec lui Julie à l'écart. On le vit alors s'escrimer et gesticu-

ler avec feu, ôter son turban, le remettre, l'ôter encore et ainsi de suite.

« Que se passe-t-il donc entre le vieux baron et la jeune demoiselle ? demanda Ernest. – En effet, répliqua Willibald, il paraît que c'est une affaire importante ; car, bien qu'Exter soit le parrain de la jeune fille, et qu'il l'aime à la folie, il n'a pourtant pas l'habitude de se sauver si vite avec elle loin de la société. »

En ce moment, l'ambassadeur turc parut s'arrêter tout court ; il étendit son bras droit en avant, et cria d'une voix qui retentit dans tout le jardin : « Apporte ! »

Willibald partit d'un bruyant éclat de rire. « Vraiment, dit-il ensuite, ce n'est rien moins que la merveilleuse histoire du chien de mer qu'Exter raconte à Julie au moins pour la millième fois. »

Ernest voulut absolument connaître cette histoire miraculeuse. « Apprends donc, dit Willibald, que le palais du ci-devant ambassadeur était situé sur le rivage du Bosphore, et qu'on descendait jusqu'à la mer par un superbe escalier en marbre de Carrare. Un jour Exter était sur la galerie, plongé dans une profonde méditation ; tout à coup un cri perçant et prolongé le fait tressaillir. Il regarde au-dessous de lui : un chien de mer monstrueux vient d'arracher un jeune enfant des bras de sa mère, une pauvre femme turque assise sur les marches de marbre, et il replonge avec sa proie dans les flots. Exter descend précipitamment, la femme tombe à ses pieds en jetant des clameurs de désespoir : Exter se détermine sur-le-champ, il avance sur la dernière marche baignée par la vague, il étend le bras, et crie d'une voix sonore : Apporte ! – Soudain le chien de mer se montre à la surface de l'eau, tenant dans sa large gueule l'enfant, qu'il dépose

sain et sauf et avec soumission aux pieds du magicien ; et puis, se dérobant à tout remerciement, il s'enfonce de nouveau sous les eaux.

— Oh ! ceci est un peu fort, s'écria Ernest ; ceci est un peu fort ! – Vois-tu bien, poursuivit Willibald, le baron tirer à présent une petite bague de son doigt, et la montrer à Julie ? Toute belle action a sa récompense ! Exter, non content d'avoir sauvé l'enfant de la femme turque, la gratifia encore, en apprenant que son mari, pauvre portefaix, parvenait à peine à gagner leur pain de chaque jour, de quelques joyaux et de quelques pièces d'or ; à la vérité, ce n'était qu'une bagatelle, tout au plus la valeur de vingt à trente mille thalers. Là-dessus, la femme tira de son doigt un petit saphir, et força le baron à l'accepter, assurant que c'était un bijou de famille auquel elle tenait beaucoup, et dont l'action d'Exter pouvait seule lui commander l'abandon. Exter prit l'anneau qui lui semblait d'une mince valeur, et il ne fut pas médiocrement étonné lorsqu'il reconnut plus tard, à l'aide de caractères arabes presque imperceptibles gravés à l'entour, qu'il portait au doigt le sceau du grand Ali, qui lui sert maintenant quelquefois à attirer à lui les colombes sacrées de Mahomet, avec lesquelles il s'entretient.

— Voilà des histoires tout à fait merveilleuses, s'écria Ernest en riant, mais voyons un peu ce qui se passe là-bas dans ce cercle, au milieu duquel je vois se trémousser en tout sens et en piaillant une petite créature qui sautille comme un atome Cartésien. »

Les deux amis arrivèrent près d'une pelouse, tout autour de laquelle étaient assis de vieux et de jeunes messieurs, des dames âgées et des demoiselles ; et au milieu du cercle une petite

femme, en costume bariolé, haute de quatre pieds tout au plus, et avec une petite tête en boule, d'une grosseur disproportionnée, sautait et gambadait en faisant claquer ses petits doigts, et en chantant d'une voix grêle et criarde : Amenez vos troupeaux, bergères !

« Croirais-tu bien, dit Willibald, que cette petite nabote rabougrie, qui s'exténue à faire ainsi le joli cœur, est la sœur ainée de Julie ? Tu vois qu'elle appartient malheureusement à ces femmes disgraciées qu'une nature marâtre semble avoir pris plaisir à mystifier avec la plus cruelle ironie. Condamnées en effet, en dépit de tous leurs efforts, à une éternelle enfance, coquetant encore sous les rides avec cette affectation ridicule de naïveté enfantine attachée à leur figure et à toute leur personne, comment ne deviendraient-elles pas lourdement à charge aux autres et à elles-mêmes ? et comment ne se verraient-elles pas en butte presque toujours à une juste dérision ? »

La petite dame, avec ses entrechats et son radotage français, importuna bientôt à l'excès les deux amis ; ils s'esquivèrent donc comme ils étaient venus, et se rapprochèrent de l'ambassadeur turc. Celui-ci les conduisit dans le salon, où l'on faisait les préparatifs du concert qu'on devait exécuter dans la soirée, et le soleil était déjà près de se coucher.

Le piano d'Oesterlein fut ouvert, et l'on mit en place les pupitres destinés à chaque musicien. La société se rassembla peu à peu, on servit des rafraîchissements et du thé dans de la vieille porcelaine de Saxe. Puis, Reutlinger saisit un violon et exécuta avec une rare habileté une sonate de Corelli, que le général Rixendorf accompagna sur le piano, et le conseiller Harscher sur le théorbe avec un talent digne de sa réputation. Ensuite, la

conseillère intime Foerd chanta une grande scène italienne d'Anfossi, avec une expression touchante et une supériorité de méthode qui triompha de sa voix chevrotante et inégale. Dans le regard inspiré de Reutlinger éclataient la joie et l'enthousiasme d'une jeunesse, hélas ! bien loin de lui.

L'adagio était fini, Rixendorf donnait le signal de l'allégro, lorsque la porte du salon s'ouvrit tout à coup brusquement, et un jeune homme bien vêtu et de jolie tournure s'y précipita tout troublé, hors d'haleine, et se jeta aux pieds de Rixendorf en s'écriant d'une voix entrecoupée : « Ô monsieur le général ! – vous m'avez sauvé – vous seul – tout va bien – tout va bien ! Ô mon Dieu, comment pourrai-je donc vous remercier !… » Le général paraissait embarrassé ; il releva doucement le jeune homme, et il le conduisit dans le jardin en cherchant à calmer ses transports.

Cette scène avait causé une surprise générale. Chacun avait reconnu dans le jeune homme le secrétaire du conseiller intime Foerd, sur qui tous les regards s'étaient reportés avec curiosité. Mais celui-ci prenait prise sur prise et s'entretenait en français avec sa femme. Cependant l'ambassadeur turc s'étant enfin adressé directement à lui, il déclara nettement qu'il ne pouvait réellement pas s'expliquer quel génie diabolique avait si subitement lancé son jeune Max au milieu de l'honorable compagnie, ni le motif de ses remerciements exaltés. « Mais, ajouta-t-il, j'aurai bientôt l'honneur… » À ces mots il se glissa hors du salon, et Willibald s'empressa de le suivre.

Le trio féminin de la famille Foerd, c'est-à-dire les trois sœurs Nanette, Clémentine et Julie, étaient loin de montrer la même contenance. Nanette agitait son éventail, parlait de l'étourderie

du jeune homme, et reprit le refrain de sa chanson : Amenez vos troupeaux, bergères ; mais personne n'eut l'air d'y faire attention. Quant à Julie, elle s'était retirée dans un coin du salon, le dos tourné à la société, dans le but évident de cacher non seulement sa vive rougeur, mais même quelques larmes qu'on avait pu surprendre dans ses yeux.

« La joie et la douleur blessent avec la même gravité le sein de l'infortuné ; mais la goutte de sang que fait jaillir l'atteinte de l'épine ne colore-t-elle pas d'un rouge plus vif la rose pâlissante ? » Ainsi s'exprimait avec une emphase affectée la jeune Clémentine, toute imbue du style de Jean-Paul ; et elle pressait en même temps à la dérobée la main d'un gentil jeune homme blond, qui n'avait que trop légèrement secoué déjà les chaînes de roses dans lesquelles Clémentine l'avait enlacé avec une jalousie menaçante, et qu'il avait trouvées mêlées d'épines trop aiguës. Il répondit par un sourire assez fade, et dit seulement : « Oh oui, charmante ! » En même temps, il lorgnait un verre de vin qu'un domestique venait de lui présenter, et qu'il aurait volontiers vidé sur la sentence sentimentale de Clémentine. Mais il en était bien empêché, attendu que Clémentine tenait fortement sa main gauche, tandis qu'avec la droite il venait justement de prendre possession d'un morceau de gâteau.

En ce moment, Willibald reparut dans le salon, et tout le monde de l'entourer et de l'accabler d'un déluge de questions : Pourquoi ? d'où ? quoi et comment ? Willibald prétendait obstinément ne rien savoir, mais c'était d'un air de finesse qui laissait croire tout le contraire. On ne cessa pas de le solliciter, car on avait très bien remarqué qu'il avait rejoint avec le conseiller in-

time Foerd le général Rixendorf et le jeune Max, et pris part à leur entretien avec beaucoup de chaleur.

« Si l'on exige absolument, dit-il enfin, que je divulgue prématurément l'affaire importante dont il s'agit, on voudra bien me permettre d'adresser certaines questions préalables à la très honorable compagnie. » On y consentit sans peine. Alors Willibald commença d'un ton pathétique : « Le secrétaire de monsieur le conseiller intime Foerd, appelé Max, ne vous est-il pas à tous connu comme un jeune homme bien élevé et richement doté par la nature ? – Oui, oui, oui ! crièrent les dames tout d'une voix.

— Son aptitude aux affaires, poursuivit Willibald, son zèle et l'étendue de ses connaissances ne sont-ils pas notoires ? – Oui, oui ! » crièrent les messieurs d'un commun accord. Et quand Willibald demanda encore si Max ne passait pas partout pour le garçon le plus subtil, pour l'esprit le plus fécond en drôleries, en joyeusetés, et s'il ne possédait pas enfin comme dessinateur un talent si remarquable, que Rixendorf n'avait pas dédaigné de lui donner des leçons, lui, Rixendorf, dont la réputation d'amateur avait pour garant des œuvres vraiment extraordinaires. Ce fut un chœur général des dames et des messieurs qui répondit : « Et oui ! oui ! oui ! » Willibald alors commença le récit attendu si impatiemment.

« Il y a quelque temps, dit-il, qu'un jeune maître de l'honorable corporation des tailleurs célébrait sa noce. La chose se fit avec pompe. La rue retentissait des accords des trompettes dominant le sourd ronflement des contrebasses. C'était avec un véritable désespoir que Jean, le domestique de monsieur le conseiller intime, regardait les croisées resplendissantes de la salle du bal ; le cœur lui saignait en croyant entendre parmi les danseurs les

pas de la jeune Henriette, qu'il savait être à la noce. Mais lorsqu'il vit Henriette se montrer elle-même à la fenêtre, il ne put pas y tenir plus longtemps, il courut à la maison, se mit dans sa plus belle tenue, et monta résolument dans la salle de noce.

» On consentit bien à son admission, mais à la condition douloureuse qu'à la danse le premier tailleur venu aurait la préférence sur lui, ce qui le réduisait à ne pouvoir s'adresser qu'aux jeunes filles que personne ne se souciait d'inviter, à cause de leur laideur ou d'autres désagréments. Henriette était engagée pour toutes les valses et contredanses, mais dès qu'elle vit son bien-aimé, elle oublia toutes ses précédentes promesses pour le prendre pour cavalier, et l'intrépide Jean renversa par terre, en lui faisant faire plusieurs culbutes, un petit avorton de tailleur qui voulait lui disputer la main d'Henriette. Ce fut le signal d'un soulèvement général. Jean se défendit comme un lion, en distribuant de tous côtés des soufflets et de solides coups de poing ; mais il dut succomber enfin au nombre de ses ennemis, et il fut ignominieusement jeté en bas de l'escalier par les compagnons tailleurs.

» Plein de fureur et de désespoir, il voulait briser les carreaux, il jurait et tempêtait ; Max, en rentrant chez lui, passa par là en ce moment, et il délivra le malheureux Jean des mains des soldats du guet, qui se disposaient à le mener en prison. Jean ne cessait de se plaindre de sa mésaventure, et persistait à vouloir en tirer une vengeance éclatante. Max, pourtant, mieux conseillé, parvint à calmer son exaspération ; mais ce ne fut qu'en s'engageant formellement lui-même à prendre parti pour lui et à lui donner satisfaction de l'injure qu'il avait reçue. »

Ici Willibald s'arrêta tout court. – « Eh bien ? – eh bien ? et après ? – une noce de tailleurs – un couple amoureux – des coups de bâton – où tout cela doit-il aboutir ? » Ainsi criait-on de toutes parts.

« Permettez-moi, reprit Willibald, de faire observer à l'honorable assemblée, ainsi que l'expose le célèbre Weber Zettel, que dans cette comédie de Jean et d'Henriette, il se rencontre des choses qui flatteront peu le goût du public, et qu'il pourrait même bien arriver que certaines convenances s'y trouvassent blessées.

— Bon, vous saurez bien arranger cela, cher monsieur Willibald, dit la vieille conseillère du chapitre de Krain en lui frappant sur l'épaule. Quant à moi, je puis entendre bien des choses !

— Le secrétaire Max, poursuivit donc Willibald, s'assit l'autre jour à son bureau, prit une belle et grande feuille de papier vélin, un crayon et de l'encre de Chine, et dessina, avec la vérité d'imitation la plus parfaite, un grand et superbe bouc. Il n'est point de physionomiste qui n'eût trouvé, dans les traits expressifs de ce merveilleux animal, un riche et curieux sujet d'étude. Il y avait dans le regard de ses yeux spirituels je ne sais quelle vivacité énergique, bien que les contours de son museau barbu parussent plissés par une espèce de contraction musculaire, qui témoignait d'une souffrance intérieure très aiguë. En effet, le bon bouc était occupé à mettre au monde, par une voie fort naturelle, mais avec de douloureux efforts, une foule de tout petits tailleurs mignons et charmants, armés de ciseaux et de carreaux, et dont l'activité vitale se déployait dans leurs postures grotesques et variées. Au bas du dessin étaient écrits des vers que j'ai malheureusement oubliés ; cependant, si je ne me trompe, le premier disait : Eh !

qu'est-ce donc que le bouc a… mangé ? – Je puis certifier, du reste, que cet étrange bouc…

— Assez ! assez ! s'écrièrent les dames, laissez là cette vilaine bête ! parlez de Max, c'est de Max que nous voulons savoir…

— Le susdit Max, reprit Willibald, donna le dessin complètement terminé et d'un effet saisissant au vindicatif Jean, qui alla aussitôt adroitement le placarder sur la porte de l'auberge des tailleurs, où, pendant tout un jour, il fut l'objet de la curiosité des passants et servit de texte à mille plaisanteries. Les polissons des rues attroupés lançaient leurs bonnets en l'air avec des transports de joie, et se mettaient à danser autour de chaque tailleur qui passait, en chantant et en criant de tous leurs poumons : "Eh ! qu'a donc mangé le bouc ! – Ce ne peut être que Max, le secrétaire du conseiller intime, qui a fait ce dessin, disaient les peintres, – ce ne peut être que Max, le secrétaire du conseiller intime, qui a écrit ces vers", s'écriaient les maîtres d'écriture. Bref, lorsque l'honorable corporation des tailleurs eut recueilli toutes les informations nécessaires, Max fut dénoncé aux magistrats comme l'auteur de la caricature ; et comme il ne pouvait guère compter sur le succès d'une dénégation, il se voyait menacé d'une incarcération peu agréable.

» Il courut alors tout désespéré chez son protecteur, le général Rixendorf ; il avait déjà consulté vainement vingt avocats. Tous avaient froncé le sourcil, hoché la tête et parlé d'un système de dénégation opiniâtre, expédient qui répugnait beaucoup à l'honnête Max. Le général lui dit au contraire : "Tu as fait une sottise, mon cher enfant ! Ce ne sera point les avocats qui te sauveront, ce sera moi, et seulement parce que j'ai reconnu dans ton tableau un dessin correct et un véritable esprit de composition. Le bouc,

comme figure principale, a de l'expression et du caractère. J'ai remarqué aussi les tailleurs déjà couchés par terre, qui présentent à l'œil un groupe de forme pyramidale très heureux et riche sans confusion. Tu as aussi fort bien traité la figure principale du groupe inférieur, le tailleur qui travaille à se dégager avec tous les signes d'une douleur insupportable. Il y a du Laocoon dans l'expression de souffrance peinte sur ses traits. Je te félicite encore de la manière naturelle dont sont représentés ceux qui tombent, non du ciel, il est vrai. Maints raccourcis trop hardis sont très adroitement dissimulés au moyen des carreaux. Ton imagination enfin t'a bien servi pour peindre la pénible attente de nouveaux enfantements…" »

Mais les dames commencèrent à murmurer avec impatience, et le conseiller à l'habit de brocard murmura : « Mais le procès de Max, le procès, mon cher ami ?

— "Cependant, ne le prends pas en mauvaise part, dit le général (ainsi continua Willibald), l'idée de ce tableau ne t'appartient pas, elle est très ancienne ; mais c'est précisément ce qui doit te sauver." À ces mots, le général fouilla dans un vieux bureau, et en tira une blague à tabac sur laquelle la caricature de Max se trouvait très nettement reproduite, et même presque sans aucune variation. Il remit la blague à son protégé comme pièce de conviction, et tout fut dit.

— Comment cela ? comment cela ? » s'écrièrent confusément tous les auditeurs ; mais les juristes qui se trouvaient dans la société se mirent à rire tout haut, et le conseiller intime Foerd, qui sur ces entrefaites était rentré dans le salon, dit en souriant : « Oui, sans doute, il nia l'animuminjuriandi, l'intention d'offenser, et il fut acquitté.

— C'est-à-dire, ajouta Willibald, que Max dit pour sa défense : "Je ne puis nier que le dessin ne soit de ma main, mais je n'ai point eu l'intention de blesser en aucune manière la corporation des tailleurs que j'honore infiniment ; j'ai copié simplement, comme vous pouvez le reconnaître, le dessin original existant sur cette ancienne blague à tabac, qui appartient au général Rixendorf, mon maître dans l'art de peindre. Mon imagination m'a seulement suggéré quelques légers changements. Cet ouvrage a passé dans des mains étrangères, mais moi je ne l'ai montré à personne, et encore moins affiché. Quant à cette circonstance qui fait tout le corps du délit, j'attends qu'on produise des renseignements contre moi." – La production desdits renseignements est restée à la charge de l'estimable corporation des tailleurs, et Max a été acquitté aujourd'hui même. De là ses transports de joie et ses remerciements à son protecteur. »

Toutefois, l'opinion générale fut que la manière chaleureuse dont Max avait exprimé sa reconnaissance était empreinte d'une folle exagération relativement aux circonstances qui l'avaient motivée. Il n'y eut que la conseillère intime Foerd qui dit d'une voix émue : « Ce jeune homme a un sentiment d'honneur plus délicat que personne et une susceptibilité des plus vives. C'eût été pour lui un coup affreux que d'encourir une punition corporelle, et il aurait pour jamais déserté cette résidence.

— Peut-être, ajouta Willibald, y a-t-il encore au fond de cela quelque raison secrète… – Précisément, cher Willibald, dit Rixendorf qui venait d'entrer, et qui avait entendu les paroles de la conseillère intime, et si Dieu le permet, tout cela ne tardera pas à s'éclaircir et à tourner à bien ! »

Clémentine trouva toute l'histoire fort triviale, et Nanette n'en pensa rien du tout ; mais Julie avait recouvré tout son enjouement. Reutlinger convia alors ses convives à la danse. Aussitôt quatre joueurs de théorbe, assistés d'une couple de cornets à bouquin, de basses et de violons, jouèrent une sarabande expressive. Les vieux dansèrent et les jeunes gens faisaient tapisserie. Le conseiller de brocard se distingua surtout par ses hardis entrechats, et la soirée se passa fort gaiment.

q

Chapitre 3

Il en fut de même de la matinée du lendemain. Comme la veille, un concert et un bal devaient clore les plaisirs de la journée. Le général Rixendorf était déjà au piano, le conseiller de brocard avait le théorbe sous le bras, et la conseillère intime Foerd sa partie de chant à la main. On n'attendait plus que la présence du conseiller Reutlinger, lorsqu'on entendit retentir des cris d'angoisse, et qu'on vit les domestiques courir au fond du jardin.

Bientôt ils rapportèrent le conseiller aulique avec les traits bouleversés et pâle comme la mort. Le jardinier l'avait trouvé couché par terre profondément évanoui, non loin du pavillon du petit bois. – Rixendorf se leva précipitamment de devant le piano avec un cri d'effroi. On fit usage aussitôt de spiritueux, et l'on commença par frotter avec de l'eau de Cologne le front du conseiller qu'on avait étendu sur le canapé.

Mais l'ambassadeur turc s'empressa d'écarter tout le monde en s'écriant coup sur coup : « Finissez ! finissez ! ô gens ignorants et maladroits ! vous ne faites là qu'affaiblir et irriter en pure perte notre robuste et vaillant conseiller ! » À ces mots, il lança son turban dans le jardin par-dessus toutes les têtes, et le kaftan après. Puis il commença à décrire avec la main autour du conseiller aulique des cercles étranges qu'il rétrécissait graduellement, de telle sorte qu'à la fin il lui touchait presque les tempes et le creux de l'estomac. Puis il souffla son haleine sur le conseiller, qui ouvrit aussitôt les yeux et dit d'une voix faible : « Exter ! tu as eu tort de m'éveiller ! – Une puissance ténébreuse m'a annoncé ma fin prochaine, et peut-être m'était-il accordé de passer à mon insu de cette léthargie au sommeil de la mort.

— Sottises, rêveries ! s'écria Exter, ton heure n'est pas encore venue. Regarde seulement autour de toi, mon bon frère, vois où tu es, et redeviens joyeux comme il convient d'être. »

Le conseiller aulique s'aperçut alors qu'il se trouvait dans le salon en pleine compagnie. Il se leva vivement du canapé, fit quelques pas en avant, et dit avec un gracieux sourire : « Je vous ai donné là un méchant spectacle, mes honorables hôtes ! Mais il n'a pas dépendu de moi que ces maladroits me portassent autre part qu'ici. Hâtons-nous d'oublier ce fâcheux intermède : dansons ! » – La musique commença aussitôt ; mais au moment où tout le monde était occupé à se saluer révérencieusement dans le premier menuet, le conseiller aulique se glissa hors du salon avec Exter et Rixendorf.

Lorsqu'ils furent arrivés dans une chambre éloignée, Reutlinger se laissa tomber épuisé dans un fauteuil, et, cachant son vi-

sage dans ses mains, il dit d'une voix suffoquée par la douleur : « Ô mes amis ! mes amis ! »

Exter et Rixendorf supposaient avec raison que quelque accident fatal avait amené cette crise, et que le conseiller allait leur faire connaître la vérité. – « Conviens-en, mon vieil ami, dit Rixendorf, il t'est arrivé dans le jardin quelque chose de funeste ! Dieu sait de quelle manière !

— Mais, interrompit Exter, je ne conçois pas du tout comment quelque chose de fâcheux pourrait arriver au conseiller, surtout à cette époque où son principe sidéral brille d'un éclat plus pur et plus beau que jamais.

— Pourtant ! pourtant, Exter ! reprit le conseiller d'une voix sourde, ce sera bientôt fait de moi ! l'audacieux provocateur d'esprits n'aura pas frappé impunément aux portes de leur sombre empire. Je te le répète, une puissance mystérieuse m'a permis de jeter un regard derrière la toile. – Une mort prochaine, une mort affreuse peut-être m'est annoncée !

— Mais dis-moi donc ce qui t'est arrivé, répéta Rixendorf avec impatience, je parie que tout se réduit à un rêve de ton imagination ; toi et Exter vous gâtez votre vie à plaisir avec vos chimères extravagantes.

— Apprenez donc, dit le conseiller en se levant de son fauteuil et se plaçant entre ses deux amis, quelle émotion d'horreur et d'effroi m'a plongé dans ce profond évanouissement. Vous étiez déjà tous rassemblés dans le salon, lorsque, je ne sais moi-même à quel propos, il me prit la fantaisie de faire encore un tour seul dans le jardin. Mes pas se dirigèrent involontairement vers le petit bois. Là il me sembla tout à coup entendre un léger frôlement

et le sourd murmure d'une voix plaintive. – Les sons semblaient venir du pavillon : je m'approche ; la porte du pavillon est ouverte, et j'aperçois – moi-même ! – moi en personne, mais tel que j'étais il y a trente ans, avec le même habit que je portais dans ce jour de funeste mémoire où je songeais à me soustraire au plus amer désespoir en mettant fin à une vie misérable, lorsque Julie m'apparut comme une ange de lumière dans sa parure nuptiale… C'était le jour de son mariage. – Eh bien, mon image, moi, mon propre individu, était agenouillé dans le pavillon devant le cœur rouge, et murmurait en frappant dessus de manière à lui faire rendre un son creux : "Jamais, jamais tu ne pourras donc t'attendrir, cœur de pierre !" – Je demeurai stupéfait et immobile, un frisson mortel vint glacer mes veines. Soudain j'aperçois Julie dans tout l'éclat de sa parure nuptiale, rayonnante de fraîcheur et de beauté, qui s'avance sous les arbres et qui tend les bras vers mon image, cet autre moi plus jeune de trente ans, avec l'expression de la plus vive tendresse. Je tombai sans connaissance ! »

Le conseiller, à ces mots, retomba encore à demi évanoui dans le fauteuil ; mais Rixendorf saisit ses deux mains, les secoua et lui cria d'une voix forte : « Quoi ! c'est là tout ce que tu as vu, mon ami, tu n'as vu que cela, rien que cela ? – Nous ferons une décharge de tes canons japonais en signe de victoire ! Quant à ta mort prochaine, quant à l'apparition de ton Sosie, ce n'est rien, rien du tout ! Tu vivras encore longtemps sur cette terre, et j'espère te guérir de tes mauvais rêves, en te montrant leur peu de réalité. »

En même temps, Rixendorf se précipita hors de la chambre plus vite que son âge ne semblait devoir le permettre. Il était douteux que le conseiller eût entendu les paroles de Rixendorf ;

car il était encore abattu et les yeux fermés. Exter se promenait à grands pas de long en large, il fronçait le sourcil et disait avec humeur : « Je parie que cet homme songe encore à expliquer tout cela d'une manière naturelle ; mais il n'y parviendra pas aisément, n'est-il pas vrai, cher conseiller ? Nous nous connaissons aux apparitions ! – Je voudrais bien seulement avoir mon kaftan et mon turban. » En parlant ainsi, il tira de son gousset un petit sifflet d'argent, qu'il portait constamment sur lui, et en donna un coup prolongé. Presque immédiatement un de ses Maures parut, et lui remit en effet le turban et le kaftan.

Bientôt après entra la conseillère intime Foerd, suivie de son mari et de sa fille Julie. Le conseiller aulique se leva promptement, et, tout en assurant qu'il était parfaitement guéri, il se sentit effectivement beaucoup mieux. Il demanda qu'il ne fût plus question de cet incident, et ils allaient retourner tous dans le salon, à l'exception d'Exter, qui s'était étendu sur le sofa dans son costume turc, et qui buvait du café en fumant dans une pipe démesurément longue, dont le fourneau, posé sur des roulettes, glissait en tous sens sur le parquet. Mais tout à coup la porte s'ouvrit, et Rixendorf s'élança dans la chambre. Il tenait par la main un jeune homme vêtu de l'ancien costume militaire. C'était Max, dont l'aspect fit frissonner le conseiller aulique.

« Tu vois ici ton double, mon ami, l'objet de ton illusion chimérique, s'écria Rixendorf. C'est moi qui ai retenu ici mon excellent Max, et qui lui ai fait donner par ton valet de chambre un habit de ta garde-robe, pour qu'il pût figurer convenablement avec nous. C'était lui qui était agenouillé près du cœur dans le pavillon. Oui, devant ton cœur de pierre, oncle dur et insensible ! tu as vu prosterné ton neveu, lui que tu as impitoyablement repous-

sé loin de toi sous l'influence d'une vision chimérique ! Si le frère a manqué grièvement au frère, il a expié depuis longtemps ses torts en mourant accablé de la plus profonde misère. – Voilà l'orphelin sans soutien, voilà ton neveu, appelé Max comme toi, ton fidèle portrait au physique comme au moral ; on le prendrait pour ton propre fils. L'enfant et le jeune homme ont courageusement lutté contre les vagues mugissantes du torrent de la vie. – Allons ! – Fais-lui bon accueil, que ce cœur inflexible s'attendrisse ! tends-lui une main bienfaisante, pour qu'il ait au moins un appui, si le malheur déchaînait sur lui de trop violentes tempêtes. »

Le jeune homme, avec une contenance humble et respectueuse, des larmes brûlantes dans les yeux, s'était approché du conseiller. Celui-ci était là pâle comme un spectre, les yeux étincelants, la tête rejetée orgueilleusement en arrière, muet et glacé ; mais quand le jeune homme voulut prendre sa main, il recula de deux pas avec un geste de répulsion, et il s'écria d'une voix terrible : « Traître ! – Viens-tu ici pour m'assassiner ? – Va-t-en ! fuis loin de moi ! oui, tu te fais un jouet de mon cœur, de moi-même ! – Et toi aussi, Rixendorf, tu prêtes les mains à la puérile comédie dont on cherche à me rendre la dupe ! – Va-t-en ! te dis-je ; fuis loin d'ici, loin de mes yeux, toi qui es né pour ma perte, toi le fils du plus infâme scé…

— Arrête ! s'écria soudain Max, dont les yeux lançaient des éclairs de colère et de désespoir, arrête, oncle dénaturé ! frère barbare et impitoyable ! toi qui as accumulé de prétendus griefs contre mon pauvre malheureux père, qui eut à se reprocher peut-être un excès de légèreté, mais qui ne conçut jamais la pensée d'un crime, toi qui as provoqué sur sa tête l'opprobre et le

déshonneur ! – Ô malheureux fou que j'étais d'avoir pu croire un seul moment que je parviendrais jamais à émouvoir ce cœur de pierre, et à réparer à tes yeux les torts de mon père en t'entourant d'affection et de dévouement ! – C'est abandonné de tout le monde, sur le grabat de la misère, mais pressé dans les bras d'un fils désolé, que mon père a terminé sa triste existence. – Eh bien ! – "Max ! me dit-il, fais un acte de vertu : réconcilie à ma mémoire un frère implacable… Deviens son fils !" Telles furent les dernières paroles qu'il prononça. Mais tu me repousses, comme tu repousses tout ce qui s'approche de toi avec amour et dévouement, tandis que tu te laisses mystifier par des hallucinations absurdes et diaboliques ! – Eh bien, meurs donc seul et délaissé ! que de cupides valets guettent incessamment ton heure dernière et se partagent tes dépouilles avant même que tes yeux, fatigués de la vie, ne soient entièrement clos. Au lieu des soupirs plaintifs, des regrets sincères de ceux qui voulaient adoucir par leur amour le reste de ta vie, que tu entendes en mourant les rires moqueurs, les insolentes plaisanteries des mercenaires, dont tu auras vainement acheté les soins à prix d'or ! – Jamais, jamais tu ne me reverras plus. »

Le jeune homme allait se précipiter dehors, quand il vit Julie prête à tomber par terre et poussant de douloureux sanglots. Il s'élança promptement vers elle, la reçut dans ses bras, et la pressant tendrement sur son sein, il s'écria avec l'accent déchirant d'un désespoir inconsolable : « Ô Julie, Julie ! tout espoir est perdu ! »

Reutlinger était resté immobile, tremblant de tous ses membres, et sans proférer une parole ; ses lèvres, convulsivement serrées, ne pouvaient articuler une syllabe. Mais lorsqu'il

aperçut Julie dans les bras de Max, il poussa des cris violents comme un insensé. Il s'avança vers eux d'un pas hardi et vigoureux, il saisit la jeune fille dans ses bras, et, la soulevant en l'air, il lui demanda d'une voix étouffée : « Aimes-tu ce Max, Julie ? – Comme ma vie ! répliqua Julie avec l'expression de la plus amère douleur. Le poignard que vous enfoncez dans son cœur a traversé ma poitrine ! »

Alors le conseiller la reposa lentement par terre, et la fit asseoir avec précaution dans un fauteuil. Puis il resta là, les deux mains croisées sur son front. Le silence de la tombe régnait autour de lui. Pas un mot, pas un mouvement de la part des témoins de cette scène. – Enfin le conseiller tomba sur ses deux genoux, une vive rougeur vint enflammer ses traits, et ses yeux se remplirent de larmes. Il leva la tête, étendit les deux bras vers le ciel, et dit d'une voix basse et solennelle : « Puissance impénétrable et éternelle ! c'était ta suprême volonté. – Ma vie agitée n'a été que le germe enfoui dans le sein de la terre, et d'où surgit l'arbre vigoureux qui porte des fleurs et des fruits magnifiques. – Ô Julie, Julie ! – ô pauvre fou aveuglé que je suis !... »

Le conseiller aulique se voila le visage, on l'entendit sangloter. Cela dura quelques minutes, puis Reutlinger se leva tout à coup avec impétuosité, il s'élança vers Max, qui restait là interdit, et le pressant sur sa poitrine, il s'écria comme hors de lui-même : « Tu aimes Julie : tu es mon fils ! – non, mieux que cela, tu es moi, – moi-même. – Tout t'appartient, tu es riche, très riche, tu as une campagne, des maisons, de l'argent comptant. – Laisse-moi rester auprès de toi, tu me donneras le pain de la charité dans mes vieux jours, – n'est-ce pas, tu le veux bien ? – car tu m'aimes, toi ! n'est-ce pas ? Il faut bien que tu m'aimes, n'es-tu pas moi-

même ! – ne crains plus mon cœur de pierre, presse-moi bien fort contre ta poitrine, les battements du tien l'attendriront ! – Max ! Max, mon fils ! – mon ami, – mon bienfaiteur ! »

Il poursuivit ainsi, sur ce ton, au point que tout le monde s'inquiétait de ces transports frénétiques d'une sensibilité exaltée. Rixendorf, en ami prudent, parvint enfin à le calmer, et le conseiller, plus maître de lui-même, comprit seulement alors tout ce qu'il avait réellement gagné en cet excellent jeune homme, et s'aperçut avec une profonde émotion que la conseillère intime Foerd voyait aussi dans l'union de sa Julie avec le neveu de Reutlinger, renaître pour ainsi dire une époque de félicité perdue pour elle depuis bien longtemps.

Le conseiller Foerd manifestait une grande satisfaction ; il prenait beaucoup de tabac, et exprimait son assentiment dans un français bien correct et prononcé suivant toutes les règles. Il s'agissait avant tout de faire part de cet événement aux deux sœurs de Julie ; mais on ne pouvait les trouver nulle part. On avait déjà cherché la petite Nanette dans les grands vases du Japon qui garnissaient le vestibule, et où elle aurait bien pu se laisser tomber, en se penchant trop par-dessus les bords, mais en vain ; enfin on la découvrit endormie sous un rosier touffu, où elle se distinguait à peine. On joignit aussi Clémentine dans une allée écartée du parc, où elle déclamait en ce moment à haute voix après le jeune homme blond qu'elle avait en vain poursuivi : « Oh ! souvent l'homme s'aperçoit bien tard combien il fut aimé, combien il fut ingrat et oublieux, et combien était grand le cœur qu'il méconnut ! » – Les deux sœurs témoignèrent d'abord un peu d'humeur du mariage de leur sœur, plus jeune qu'elles, mais aussi de beaucoup plus belle et plus attrayante. La médisante Na-

nette surtout fit la grimace avec son petit nez retroussé ; mais Rixendorf la prit à part et lui fit entendre qu'elle pourrait bien avoir un jour un mari beaucoup plus distingué, avec une propriété encore plus belle. Alors elle redevint contente, et chanta de nouveau son refrain : Amenez vos troupeaux, bergères ! Pour Clémentine, elle dit très sérieusement et avec emphase : « Dans la vie conjugale, les plaisirs calmes et faciles, le bonheur domestique circonscrit entre quatre murailles étroites, ne sont qu'un accessoire de peu d'importance. Ce qui en constitue l'essence, la vitalité, ce sont les torrents d'amour qui coulent de deux cœurs sympathiques comme des flots de naphte flamboyants, pour se réunir et se confondre dans une harmonieuse unité ! »

La société du salon, déjà avertie de ces circonstances étranges et joyeuses, attendait le couple d'époux avec impatience pour se livrer aux félicitations d'étiquette. Le conseiller de brocard, qui avait tout vu et tout entendu par la fenêtre, remarqua d'un air très fin : « Je comprends à présent pourquoi le pauvre Max attachait à son bouc tant d'importance ; car s'il avait été une fois en prison, il n'y avait plus moyen de songer à une réconciliation. » Tout le monde, Willibald le premier, approuva cette sage réflexion.

Comme les principaux acteurs de notre histoire allaient donc quitter la chambre pour rentrer au salon, l'ambassadeur turc, qui était resté si longtemps silencieux sur le sofa, et qui n'avait témoigné de sa participation à tout cela, qu'en faisant glisser sa pipe dans tous les sens avec les grimaces les plus étranges, se leva subitement comme un fou et se précipita entre les deux fiancés : « Quoi – quoi, s'écria-t-il, s'épouser tout de suite ! conclure ce mariage ainsi, à l'improviste ! – Je rends justice à tes talents,

Max, à ton zèle laborieux, mais tu n'es qu'un apprenti dans la vie, sans expérience, sans acquit, sans usage du monde. Tu marches les pieds en dedans, et tu es incivil dans ton langage, comme je l'ai remarqué tout à l'heure lorsque tu as tutoyé ton oncle, le conseiller aulique Reutlinger ! Allons, mon garçon ! il faut courir le monde ! – à Constantinople ! – là tu apprendras tout ce qu'il faut savoir dans la vie, et à ton retour tu épouseras à ton aise cette charmante et jolie enfant, ma chère Juliette. »

Tout le monde parut fort surpris de ce conseil d'Exter. Mais celui-ci prit le conseiller aulique à part ; tous deux se placèrent en face l'un de l'autre, se mirent mutuellement les mains sur les épaules, et échangèrent quelques mots arabes. Puis Reutlinger s'approcha de Max, lui prit la main, et lui dit très doucement et amicalement : « Mon cher et bon fils Max, mon ami ! fais-moi ce plaisir, va à Constantinople ; cela peut demander six mois tout au plus, et ensuite nous ferons joyeusement la noce ici ! » – Malgré toutes les protestations de sa fiancée, Max dut partir pour Constantinople.

Maintenant, bien-aimé lecteur, je pourrais bien à propos terminer là mon récit, car tu peux aisément imaginer qu'après être revenu de Constantinople, où il avait vu la marche de marbre sur laquelle le chien de mer avait déposé l'enfant devant Exter, ainsi que beaucoup d'autres choses remarquables, Max se maria sans obstacle avec Julie ; et tes exigences ne vont pas sans doute jusqu'à vouloir savoir quelle était la parure de la mariée, et combien d'enfants l'heureux couple a procréés jusqu'à ce jour.

Il ne me reste qu'une seule chose à ajouter, c'est que le jour de la Nativité de la Vierge de l'année 18–, Max et Julie étaient agenouillés en face l'un de l'autre près du cœur du pavillon. D'abon-

dantes larmes coulaient de leurs yeux sur cette froide pierre ; car elle recouvrait alors le cœur, hélas ! trop cruellement ulcéré du bon conseiller aulique. Non pour imiter le cénotaphe de lord Horion, mais parce que rien ne pouvait mieux résumer la vie et les souffrances de son pauvre oncle, Max avait de sa propre main gravé ces mots dans la pierre :

Il repose !

q

Deuxième partie Le vieux comédien

Il était question de théâtre, Lothar nous raconta l'anecdote suivante1 :

Je me souviens, dit-il, d'un homme fort singulier que je rencontrai dans une ville d'Allemagne, au milieu d'une troupe de comédiens, et qui m'offrit le vivant portrait de l'excellent pédant de Gœthe dans Wilhelm Meister.

Malgré la monotonie insupportable de son débit dans les méchants bouts de rôles qu'il remplissait, on s'accordait à dire qu'il avait été dans son jeune temps acteur de mérite, et qu'il représentait à merveille, par exemple, ces aubergistes rusés et fripons qui figuraient alors dans presque toutes les comédies, et dont l'hôte du Monde renversé de Tieck déplore déjà la disparition complète de la scène, en félicitant les Conseillers de l'extension exclusive de leur prérogative dramatique.

Notre homme paraissait avoir définitivement réglé ses comptes vis-à-vis du sort, qui évidemment s'était acharné à le maltraiter ; il semblait ne plus attacher aucun prix aux choses d'ici-bas, et moins encore à sa propre personne. Rien n'était plus capable de l'émouvoir à travers l'épaisse atmosphère d'abjection dont sa conscience s'était cuirassée et où il se complaisait.

Cependant de ses yeux creux et étincelants jaillissait une lueur spirituelle, et le reflet d'une âme noble ; et souvent sur son visage se peignait l'expression subite d'une ironie amère. Dans ces instants, il était difficile d'attribuer à autre chose qu'à une dérision perfide les manières, empreintes d'une soumission outrée, qu'il avait adoptées envers tout le monde, mais particulièrement envers son directeur, homme plein d'amour-propre et de fatuité.

Chaque dimanche, il avait l'habitude de venir s'asseoir à la table d'hôte de la première auberge de la ville, choisissant toujours la place la plus humble ; il était vêtu ce jour-là d'un habit propre et bien brossé, mais dont la couleur équivoque et la coupe encore plus étrange signalaient l'acteur d'une époque bien reculée. Il mangeait alors d'un bon appétit, quoiqu'il fût très sobre, surtout sous le rapport du vin, et qu'il ne vidât presque jamais à moitié seulement la bouteille placée devant lui. S'abstenant de prononcer une seule parole, il s'inclinait humblement, chaque fois qu'il buvait, vers l'aubergiste, qui l'admettait ainsi gratis le dimanche à sa table, à cause des leçons d'écriture et de calcul qu'il donnait à ses enfants.

Il arriva qu'un dimanche je trouvai toutes les places de la table d'hôte occupées, hors une seule qui restait vacante auprès du vieux comédien. Je m'y assis avec empressement, dans l'espoir de réussir à mettre en relief les facultés d'esprit supérieures dont

je le supposais doué. Il était très difficile, pour ne pas dire impossible, d'entamer cet homme qui s'échappait soudain quand on croyait le tenir, et se retranchait dans des protestations de déférence exagérées. À la fin, et quand je l'eus forcé, avec beaucoup de peine, à accepter quelques verres d'un vin généreux, il me parut s'animer un peu, et il parla avec une émotion visible du bon vieux temps du théâtre, temps, hélas ! disparu sans aucune chance de retour.

On quitta la table, et quelques amis m'abordèrent : le bonhomme voulait se retirer. Je le retins avec obstination, malgré ses humbles doléances sur ce qu'un pauvre acteur décrépit, tel que lui, n'était pas une société pour des gentilshommes aussi honorables, que les convenances lui faisaient un devoir de se retirer, que sa place n'était pas en semblable compagnie, qu'il ne pouvait guère y être toléré que pour la courte durée du repas, etc., etc. Enfin, ce fut, non pas au pouvoir de mon éloquence, mais plutôt à la séduction irrésistible de l'offre d'une tasse de café et d'une pipe de tabac superfin dont j'étais muni, que je dois attribuer sa condescendance à mes sollicitations.

Il nous parla avec autant d'esprit que de vivacité du vieux temps du théâtre. Il avait vu Eckhof, et joué avec Schrôder. Bref, nous acquîmes la conviction que cette morosité glaciale, chez lui, n'avait d'autre cause que la disparition d'une époque qui lui avait fermé le monde, où il vivait, se mouvait et respirait librement, et hors duquel il ne pouvait plus trouver ni sympathie, ni point d'appui. Et combien il nous surprit, quand à la fin, devenu joyeux et plein d'abandon, il prononça, avec une expression énergique et pénétrante, les paroles du spectre dans Hamlet, d'après Schrôder (car il n'avait nullement connaissance de la traduction moderne

de Schlegel) ! Mais il provoqua tout à fait des transports d'admiration en nous récitant plusieurs passages du rôle de Oldenholm, car il ne voulait pas non plus admettre le nom de Polonius. Tout cela pourtant est peu de chose auprès d'une scène, à mon avis sans pareille, et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Ce que je viens de raconter, un peu longuement peut-être, n'en est que le prélude.

Mon homme était obligé d'accepter une foule de rôles secondaires, et de remplir, dans les ridicules pièces à tiroir, le misérable emploi du compère destiné à servir de plastron à l'acteur aux travestissements. C'est ainsi qu'il devait jouer, quelques jours après notre entrevue, un rôle de directeur de théâtre dans Les Rôles à l'essai, que son véritable directeur lui-même, qui s'imaginait y devoir faire sensation, s'était arrangés à sa manière. Le jour venu, soit que notre entretien et la soirée dont j'ai rendu compte eussent réveillé son ancienne verve et son ardeur éteinte, soit que dans la matinée peut-être, comme on voulut le prétendre après, le vin eût retrempé les facultés de son âme, il parut, dès son entrée en scène, un tout autre homme qu'on ne le connaissait. Ses yeux étincelaient, et la voix creuse et cassée du vieillard hypocondre, décrépit, avait fait place à une basse accentuée et retentissante, pareille à l'organe de certains individus d'un âge mûr, et qui distingue, par exemple, ces oncles riches qui au théâtre exercent la justice poétique en dispensant à la vertu des récompenses et un châtiment à la folie. Le début de la pièce toutefois ne laissa soupçonner rien d'extraordinaire. Mais quelle fut l'extrême surprise du public quand, après une ou deux scènes de travestissement du directeur-acteur, notre homme inconcevable s'adressa tout à coup au parterre lui-même, avec un sourire sardonique, et lui tint à peu près ce langage.

« Est-ce que les très honorables spectateurs n'auraient pas, comme moi, reconnu du premier coup d'œil M. le directeur ?… (Il prononça le nom du directeur.) Est-il possible de vouloir baser la force de l'illusion sur la coupe d'un habit, tantôt large, tantôt étroit, ou sur l'aspect d'une perruque plus ou moins fournie, et d'espérer par là faire valoir un chétif talent, dépourvu d'ailleurs de toute capacité, et semblable à un pauvre enfant qui languit privé du sein nourricier ? Le jeune homme qui veut se faire passer à mes yeux, avec tant de maladresse, pour un artiste protée, pour un génie caméléonien, aurait au moins du éviter de gesticuler incessamment d'une manière si exagérée, de se laisser retomber sur lui-même, à la fin de chaque période, comme une lame de couteau qui rentre dans le manche, et ne pas nasiller de la sorte en prononçant le plus petit r. Peut-être alors que les très honorables spectateurs n'eussent pas, ainsi que moi, reconnu notre petit directeur de prime abord, comme cela est arrivé, et ce qui fait grande pitié. – Mais, puisque la pièce doit durer encore une demi-heure, je veux avoir l'air jusqu'à la fin de ne m'apercevoir de rien, quelque ennuyeuse et déplaisante que soit ma tâche… chut ! »

Et à chaque nouvelle sortie du directeur, le vieux comédien contrefaisant son jeu avec ironie et de la façon la plus comique, on peut s'imaginer quels rires bruyants s'élevaient de tous les coins de la salle. – Notez bien, ce qui redoublait encore l'hilarité générale, que le directeur, occupé sans relâche de ses travestissements successifs, ne se douta pas un moment, jusqu'à la fin de la pièce, de la mystification dont il était l'objet. Peut-être bien le vieux railleur avait-il fait entrer dans son complot le tailleur du théâtre ; mais très positivement un désordre malencontreux s'était mis ce soir-là dans la garde-robe du pauvre directeur. Il en

résultait de bien plus longs intervalles de temps entre ses apparitions, et le vieux, sur qui retombait la charge d'occuper la scène, avait le champ libre pour accumuler les sarcasmes les plus amers contre son supérieur, et pour le contrefaire, jusqu'aux plus petits détails, avec une vérité grotesque qui provoquait dans le public une gaieté délirante.

Ce qui n'était pas le moins récréatif, c'était d'entendre notre homme annoncer à l'avance aux spectateurs sous quel masque le directeur allait reparaître, en parodiant sa voix empruntée, ses poses et ses gestes. Alors celui-ci était accueilli à son entrée en scène par des éclats de rire universels, qu'il ne manquait pas d'attribuer, avec une visible satisfaction, à la réussite et à l'effet de son déguisement, tandis que c'était une manière d'applaudir à la ressemblance frappante du portrait dont le vieux venait de tracer l'ébauche.

À la fin pourtant son stratagème dut être divulgué, et l'on peut se figurer l'exaspération du directeur qui s'élança comme un sanglier furieux sur le pauvre comédien, fort embarrassé de se soustraire à ses mauvais traitements, et auquel il fut interdit absolument de remettre les pieds au théâtre. Mais, en revanche, le public l'avait tellement pris de ce jour en affection, et embrassa si vivement sa cause, que le directeur, d'ailleurs confondu de ridicule, n'eut d'autre ressource que de fermer son théâtre et d'aller chercher fortune ailleurs.

Plusieurs bourgeois respectables, et à leur tête l'aubergiste dont j'ai parlé, se cotisèrent, et procurèrent au vieux comédien de quoi vivre convenablement, si bien qu'il put renoncer tout à fait à une profession qu'il tenait pour dégradée, et séjourner dans la ville même, tranquille et sans souci.

Mais l'âme d'un acteur est pleine de bizarreries et de contrastes inexplicables ! À peine un an fut-il écoulé, que le vieillard disparut subitement, sans que personne pût savoir où il avait porté ses pas. – Depuis, on prétendit l'avoir vu à la suite d'une misérable troupe de comédiens ambulants, et réduit à cette même condition infime et précaire, à laquelle il venait à peine d'échapper.

q

Troisième partie Deux originaux

Vous savez, dit Théodore, que je séjournai quelque temps à G..., pour terminer mes études, auprès de mon vieux oncle. Il avait un ami qui, malgré la disproportion de son âge avec le mien, me prit en affection singulière, à cause, j'imagine, de l'extrême gaieté d'humeur qui me distinguait alors, au point de dégénérer parfois en folie. Cet homme était, du reste, un des plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés. Grondeur, chagrin, minutieux dans toutes les affaires de la vie, et fort enclin à l'avarice, il était pourtant sensible, autant qu'homme au monde, à toute espèce de drôleries et de jovialité. Pour me servir d'une expression française, personne n'était plus amusable ni moins amusant à la fois. En outre, et malgré la maturité de son âge, il était rempli de prétentions, qu'il manifestait surtout dans sa mise des plus recherchées, et toujours réglée d'après la dernière mode, ce qui le rendait passablement ridicule ; mais il l'était encore bien davantage par son avidité insatiable de plaisir, par son ardeur inouïe à poursuivre et à épuiser toute espèce de jouissance.

Il me revient à la mémoire deux traits caractéristiques de cette fatuité sénile et de ce besoin exagéré d'émotions, vraiment trop comiques pour que je ne vous en fasse pas part.

Imaginez-vous que mon homme ayant été invité, par une société dont plusieurs dames faisaient partie, à faire une promenade à pied pour visiter, dans les montagnes des environs, une chute d'eau remarquable, se para d'un habit de soie tout neuf, orné de superbes boutons d'acier poli, avec des bas de soie blancs, des souliers à boucles d'acier, et aux mains des bagues de prix. Or, il arriva qu'au beau milieu d'une sombre forêt de sapins, les promeneurs furent surpris par un violent orage. La pluie tombait par nappes, les ruisseaux débordés inondaient les chemins, et vous devez penser dans quel état mon pauvre ami fut réduit en peu d'instants. – Cependant, la nuit même le tonnerre tomba sur le clocher de l'église Saint-Dominique à G… et l'incendia. Mon ami était transporté d'aise au magnifique spectacle de l'immense colonne de feu qui s'élevait jusqu'au ciel et projetait une lumière fantastique sur tous les objets d'alentour. Mais il réfléchit bientôt que ce tableau, vu du haut d'une colline qui dominait la ville, devait produire un effet beaucoup plus pittoresque. Aussitôt, il s'habilla de pied en cap, avec son cérémonial accoutumé, se munit d'un cornet de macarons et d'un flacon de vin fin, prit à la main un bouquet odorant, une chaise pliante et portative sous son bras, et se dirigea gaiment vers la hauteur en question. Là, il s'assit, et contempla tout à son aise avec ravissement les progrès de l'incendie, tantôt flairant le parfum de son bouquet, tantôt croquant un macaron ou buvant un petit verre de vin. – Ce personnage bizarre…

Il me rappelle, interrompit Vinzent, un drôle de corps que j'ai rencontré pendant mon voyage dans le sud de l'Allemagne. J'étais allé me promener aux environs de B… dans un petit bois, où je rencontrai plusieurs paysans occupés à abattre un taillis fort touffu, et à scier les branches de quelques arbres d'un côté seulement. Je demandai machinalement à ces gens s'il s'agissait de percer une nouvelle route ; mais ils me dirent en riant que je pouvais marcher droit devant moi, et que je trouverais à l'issue du bois, sur une hauteur, quelqu'un à qui je pourrais mieux m'informer.

En effet, je ne tardai pas à joindre un petit homme d'un certain âge, très pâle, habillé d'une redingote et d'un bonnet de voyage, avec une ceinture fort serrée, et qui regardait fixement, par une longue-vue, vers l'endroit où j'avais vu travailler les paysans. Dès qu'il s'aperçut de mon approche, il ferma son instrument, et me dit avec vivacité : « Vous venez du bois, Monsieur, où en est la besogne je vous prie ? » Je lui dis ce que j'avais vu. « C'est très bien, répondit-il, c'est très bien ! Je suis ici depuis trois heures du matin (or, il pouvait être six heures du soir), et je commençais à craindre que ces ânes, que je paie assez cher, ne me laissassent dans l'embarras ; mais à présent, j'espère que la perspective sera visible encore au moment favorable. » Il rouvrit sa longue-vue et regarda encore vers la forêt. Au bout de quelques minutes, un gros massif de branches étant tombé à la fois, on eut tout à coup devant soi, comme par enchantement, l'aspect des montagnes lointaines et des ruines d'un château fort, qui formaient, en effet, aux rayons du soleil couchant, un spectacle magique et enchanteur.

L'homme à la longue-vue n'exprima son ravissement que par des paroles entrecoupées ; mais après avoir joui du coup d'œil pendant un bon quart d'heure il serra sa lunette d'approche, et s'enfuit à toutes jambes, comme s'il eût été poursuivi par une bête féroce, sans me saluer, et même sans faire aucune attention à ma présence.

J'appris plus tard que cet homme n'était autre que le baron de R ***, original des plus marquants, qui, de même que le fameux baron Grotthus, poursuivait, depuis plusieurs années sans interruption, un voyage entrepris pédestrement, allant partout avec rage, à la chasse, pour ainsi dire, des belles perspectives. Quand, pour se procurer la jouissance d'un point de vue, il jugeait nécessaire de faire abattre des arbres ou de trouer une partie de bois, il s'arrangeait avec le propriétaire et soldait des ouvriers sans regarder à la dépense. Il voulut même un jour, à toute force, faire brûler une métairie entière qui selon lui masquait la perspective, ou gâtait l'ensemble du tableau ; mais il échoua dans son dessein. Du reste, une fois son but atteint, il consacre une demi-heure au plus à contempler le point de vue, et reprend sa course incessante dans une autre direction, et sans jamais revenir au même endroit.

q

Quatrième partie La vision

Vous savez, dit Cyprien, qu'il y a quelque temps, c'était même un peu avant la dernière campagne, j'ai séjourné dans la propriété du colonel de Pøøø. Le colonel était un homme vif et jovial, et sa

femme la douceur et la bonté même. Le fils se trouvait alors à l'armée, et il n'y avait au château, outre les deux époux, que leurs deux filles et une vieille française qui s'efforçait de représenter une espèce de gouvernante, quoique les demoiselles parussent avoir passé le temps des gouvernantes.

L'aînée des deux était un petit être éveillé, d'une vivacité excessive, non sans esprit, mais, de même qu'elle ne pouvait faire cinq pas sans y mêler au moins trois entrechats, sautant pareillement dans ses moindres discours et dans toutes ses actions incessamment d'une chose à une autre ; je l'ai vue en moins de dix minutes broder, lire, dessiner, chanter, danser, – pleurer tout à coup sur son pauvre cousin mort à l'armée, et, les yeux encore pleins de larmes amères, partir d'un éclat de rire convulsif, en voyant la vieille française renverser par mégarde sa tabatière sur le petit chien, qui se mettait à éternuer bruyamment, tandis que la pauvre duègne répétait en se lamentant : « Ah che fatalità ! – Ah carino ! poverino !... » car elle avait l'habitude de ne parler qu'en italien au susdit roquet, attendu qu'il était natif de Padoue. Malgré cela, la jeune fille était la plus gentille blondine possible ; et, au milieu de tous ses étranges caprices pleine de grâce et d'amabilité, de sorte qu'elle exerçait partout, sans la moindre prétention, un charme irrésistible.

Sa sœur cadette, nommée Adelgonde, offrait auprès d'elle le plus singulier contraste. Je cherche en vain des mots pour vous définir l'impression toute particulière et surprenante que cette jeune fille produisit sur moi lorsque je la vis pour la première fois. Imaginez la plus noble tête, des traits d'une merveilleuse beauté : mais ses joues et ses lèvres couvertes d'une pâleur mortelle ; et quand elle s'avançait à pas mesurés, le regard fixe,

quand un mot à peine distinct, entrouvrant ses lèvres de marbre, se perdait isolé dans le silence du grand salon, malgré soi l'on se sentait saisi d'un frisson glacial.

Je surmontai bientôt cette émotion de terreur, et je dus m'avouer, après avoir provoqué la jeune fille si profondément concentrée en elle-même à causer familièrement, que l'effet bizarre de cette apparition fantastique dépendait seulement de son intérieur, et que ses sentiments et son caractère n'y avaient aucune part. Dans le peu qu'elle disait se révélaient un jugement délicat, féminin, une raison éclairée, un cœur bienveillant. On aurait vainement cherché la trace de la moindre exaltation mentale, et cependant ce sourire douloureux, ce regard humide de larmes, faisaient supposer au moins une perturbation physique qui devait nécessairement, dans cette frêle organisation, avoir une influence nuisible sur le moral.

Ce qui me frappait singulièrement, c'était que tout le monde dans la famille, sans excepter la vieille française, paraissait inquiet dès qu'on nouait conversation avec la jeune fille, et que chacun cherchait à rompre l'entretien en s'y mêlant quelquefois d'une manière tout à fait ridicule. Mais ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire, c'est que chaque soir, dès que huit heures avaient sonné, la dame française d'abord, puis la sœur, le père, la mère engageaient tour à tour la demoiselle à se retirer dans sa chambre, de même qu'on envoie les enfants se coucher de bonne heure pour qu'ils ne se fatiguent pas trop et puissent dormir tout leur comptant. La Française accompagnait Adelgonde, et ni l'une ni l'autre n'assistaient au souper, qui était servi à neuf heures.

La femme du colonel ayant remarqué mon étonnement journalier, jeta une fois comme indifféremment dans la conversation,

pour prévenir des questions futures, qu'Adelgonde était fort maladive, qu'elle était sujette, surtout le soir à neuf heures, à des accès de fièvre périodiques, et que le médecin avait prescrit de la laisser jouir à cette heure-là du calme le plus absolu. – Je pressentis qu'il devait y avoir à cette précaution une toute autre cause, sans pouvoir cependant fonder sur rien des soupçons précis. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai appris les circonstances véritables du triste événement qui a porté le deuil et la désolation au sein du petit cercle de famille.

Adelgonde était autrefois la plus belle et la plus joyeuse enfant qu'on pût voir. On célébrait le quatorzième anniversaire de sa naissance, et un grand nombre de ses jeunes compagnes avaient été réunies à cette occasion. Assises toutes en cercle dans le joli quinconce du parc, riant et plaisantant à l'envi, elles ne s'inquiètent point de la nuit, qui devient de plus en plus sombre ; car le vent tiède du soir souffle agréablement, et cette heure, au mois de juillet, est le signal de leurs plus vifs amusements. Elles commencent dans le magique crépuscule toutes sortes de danses bizarres, en cherchant à représenter les sylphes agiles et les esprits follets.

« Écoutez, dit Adelgonde quand le bosquet fut devenu tout à fait obscur, écoutez, enfants ! je vais vous apparaître maintenant, comme la Dame blanche, dont le vieux jardinier défunt nous faisait tant de beaux récits. Mais il faut que vous veniez avec moi jusqu'au bout du jardin, là-bas, où est cette vieille masure. » – En même temps elle s'enveloppe dans son châle blanc, et elle s'élance vivement et d'un pas léger dans l'allée couverte du quinconce, et ses petites amies de la suivre en courant, en riant et en folâtrant.

Mais à peine Adelgonde est-elle arrivée près de ce vieux caveau en ruines, que, paralysée de tous ses membres par une peur subite, elle reste immobile et glacée. Neuf heures sonnaient à l'horloge du château. « Ne voyez-vous pas ? s'écria Adelgonde d'une voix sourde et creuse, ne voyez-vous pas ? – cette figure, – tout près de moi… Jésus ! elle étend la main vers moi. – Ne voyez-vous pas ? » Aucune de ses compagnes ne voit la moindre chose ; mais toutes saisies d'épouvante et d'angoisse se sauvent en courant, excepté une, la plus courageuse, qui s'élance vers Adelgonde et veut l'entraîner dans ses bras, quand au moment même Adelgonde tombe par terre comme morte.

Aux cris perçants de détresse de la jeune fille, tous les hôtes du château accourent, et l'on emporte Adelgonde. – Revenue enfin de son évanouissement, elle raconte avec un tremblement d'effroi qu'en arrivant à l'entrée du caveau elle avait aperçu devant elle un fantôme aérien confondu dans le brouillard, et qui avait étendu la main vers elle.

Quoi de plus naturel que d'attribuer le prestige de cette apparition aux illusions décevantes de la lumière du crépuscule ? Du reste, Adelgonde, dès la nuit même, se remit si parfaitement de son accès de frayeur, qu'on ne craignit pour elle aucune suite fâcheuse, et qu'on pensa qu'il n'était déjà plus question de rien.

Mais il en arriva, hélas ! bien autrement. À peine, dans la soirée du lendemain, neuf heures avaient-elles sonné, qu'Adelgonde se lève avec un geste de terreur du milieu de la société qui l'entoure, et s'écrie : « La voilà ! – la voilà ! – Ne voyez-vous pas ? elle est tout près de moi ! » – Bref, depuis cette soirée fatale, Adelgonde affirma que le fantôme surgissait devant elle chaque soir, à neuf heures précises, et cette vision durait quelques se-

condes, sans que personne, excepté elle, aperçût la moindre chose, ni éprouvât aucune sensation intérieure qu'on pût attribuer à la présence d'un principe inconnu immatériel.

La pauvre Adelgonde fut alors tenue pour folle, et ses parents, par un travers singulier, eurent honte de cet état de leur fille. De là ces étranges façons à son égard dont j'ai parlé tout à l'heure. – Il ne manquait pas de médecins et de remèdes qui devaient guérir la jeune fille de cette monomanie, comme on se plaisait à nommer sa croyance à cette apparition prétendue. Mais tout fut vainement mis en œuvre, et elle supplia instamment et en pleurant qu'on la laissât enfin en repos, assurant que le fantôme, dans ses traits confus et indécis, n'avait rien du tout de redoutable, et que son aspect ne lui causait plus de frayeur, quoique à la suite de chaque apparition elle sentit pour ainsi dire son âme et sa faculté pensante se séparer d'elle, comme pour flotter dans l'espace affranchies de tout lien terrestre. Et cela lui causait beaucoup de faiblesse et de souffrance.

Le colonel n'obtint aucun résultat de l'appel qu'il fit d'un médecin célèbre, qui avait la réputation de guérir les maniaques par des moyens fort ingénieux. Lorsque le colonel lui eut fait part de la situation de la pauvre Adelgonde, il partit d'un éclat de rire, en disant que rien n'était plus facile à faire disparaître que cette aberration d'esprit, qui n'avait, selon lui, d'autre motif que l'exaltation d'un cerveau frappé. Cette illusion de l'apparition du fantôme était, disait-il, si étroitement liée dans l'idée d'Adelgonde aux sons de l'horloge sonnant à neuf heures du soir, qu'elle était devenue incapable de séparer mentalement ces deux sensations, et qu'il ne s'agissait par conséquent que d'opérer cette rupture par un expédient matériel. Rien n'était plus aisé à pratiquer en

trompant la demoiselle sur l'heure vraie, et en laissant passer neuf heures sans qu'elle le sût. Si l'apparition n'avait pas lieu, elle concevrait elle-même le fondement de son erreur, et un régime physique fortifiant achèverait son heureuse guérison.

Le funeste conseil fut exécuté. – Une nuit, on recula d'une heure toutes les pendules, toutes les horloges du château, et même celle du village dont le bourdonnement sourd pouvait s'entendre au loin, de telle sorte qu'Adelgonde devait, dès l'instant de son réveil, se tromper d'une heure dans l'appréciation du temps. Le soir arriva. La famille était rassemblée comme de coutume dans un petit salon privé, d'un aspect gai et gracieux. Aucun étranger n'était présent. La mère d'Adelgonde affectait de raconter toutes sortes d'histoires plaisantes, et le colonel, suivant son habitude, surtout lorsqu'il était d'humeur joyeuse, se mit à taquiner un peu la vieille Française, secondé en cela par Augusta, l'aînée des deux demoiselles.

On riait, tout le monde semblait plus gai que jamais… Alors huit heures sonnent à la pendule (il en était donc neuf), et aussitôt Adelgonde tombe à la renverse dans son fauteuil, pâle comme un cadavre. Son ouvrage échappe de ses mains ; puis elle se lève, son visage contracté par l'angoisse de la terreur, elle fixe son regard dans l'espace vide de la chambre, et murmure d'une voix sourde et étouffée : « Quoi ! une heure plus tôt ! – Ha ! le voyez-vous ? – le voyez-vous ? – Le voici, là, devant moi, – tout près de moi !… »

Chacun s'est levé saisi de crainte, mais personne n'aperçoit la moindre chose, et le colonel s'écrie : « Adelgonde ! remets-toi, ce n'est rien ; c'est une chimère de ton cerveau, un jeu de ton imagination qui t'abuse. Nous ne voyons rien, rien du tout : et s'il y

avait réellement une figure près de toi, ne devrions-nous pas l'apercevoir comme toi ? – Rassure-toi ! rassure-toi, Adelgonde !

— Ô mon Dieu, mon Dieu ! soupire Adelgonde, veut-on donc me rendre folle ? – Mais regardez donc : voilà qu'il étend vers moi son bras blanc de toute sa longueur… Il me fait signe ! » Et comme involontairement, le regard toujours fixé devant elle, Adelgonde promène la main derrière son dos sur la table, saisit une petite assiette posée là par hasard, la tend en avant dans l'air libre et la lâche. – L'assiette, comme portée par une main invisible, circule lentement autour du cercle des assistants, et vient se replacer doucement sur la table.

La femme du colonel et Augusta étaient tombées profondément évanouies, et une fièvre nerveuse aiguë se déclara à la suite. Le colonel appela à lui toute son énergie, mais on voyait bien à son air défait quelle impression profonde et pernicieuse lui avait causée ce phénomène inexplicable.

La vieille Française était prosternée à genoux la figure contre terre, marmottant des prières. L'événement n'eut pour elle aucune suite fâcheuse, non plus qu'à l'égard d'Adelgonde. Mais la femme du colonel succomba au bout de peu de temps. Pour Augusta, elle résista à la maladie ; mais sa mort était assurément plus désirable que son état actuel.

Elle, l'enjouement et la grâce de la jeunesse personnifiés, l'aimable enfant dont je vous ai d'abord tracé le portrait, elle est atteinte d'une folie plus horrible, plus épouvantable, du moins à mon avis, que toute autre résultant pareillement d'une certaine idée fixe. Elle s'imagine, en effet, qu'elle-même est ce fantôme invisible et incorporel qui poursuivait sa sœur. Elle fuit par consé-

quent tout le monde, ou du moins se garde bien, dès que quelqu'un est avec elle, de parler et de se mouvoir ; à peine ose-t-elle respirer. Car elle croit fermement que si elle trahit sa présence d'une manière ou d'une autre, chacun doit mourir de frayeur. On lui met sa nourriture dans sa chambre ; on ouvre les portes devant elle, et elle se glisse furtivement pour entrer et sortir avec mille précautions. Elle mange de même à la dérobée, et ainsi du reste. Peut-on concevoir une plus pénible situation ?

Le colonel, accablé de chagrin et de désespoir, a suivi les drapeaux dans la récente campagne, et il est mort à la bataille victorieuse de W… Une chose vraiment étrange et remarquable, c'est qu'Adelgonde depuis cette soirée fatale est délivrée de sa vision. Elle soigne assidûment sa sœur malade avec l'assistance de la vieille Française. – Sylvestre m'a appris aujourd'hui que l'oncle des pauvres enfants est ici pour consulter notre excellent docteur Nøøø, au sujet de la méthode curative qu'on pourrait, à tout hasard, tenter sur Augusta. – Fasse le ciel que cette guérison si invraisemblable puisse s'effectuer !

q

Avant-propos de l'éditeur

Le Voyageur enthousiaste, dont on nous communique ce morceau de fantaisie à la manière de Callot, extrait de son journal, met évidemment si peu de différence entre sa vie intellectuelle et sa vie positive, qu'on peut à peine distinguer la limite qui les sépare. Mais cette limite n'étant guère mieux déterminée dans ton esprit, lecteur bénévole, il se pourra bien qu'entraîné malgré toi

par l'auteur visionnaire dans les régions fantastiques de la magie, tu voies inopinément mille figures étranges venir s'associer à ta vie réelle, et te traiter sans façon aussi familièrement que de vieilles connaissances. Veuille les accueillir avec la même franchise que s'il en était ainsi, et te soumettre absolument à leur influence merveilleuse, sans même t'irriter des petits frissons fébriles que pourraient te causer leurs procédés surnaturels ; je t'en prie de tout mon cœur, lecteur bénévole ! Que puis-je faire de plus en faveur du Voyageur Enthousiaste à qui il est arrivé décidément partout, et à Berlin encore durant la nuit de Saint-Sylvestre, tant de choses extraordinaires et inconcevables ? 2

q

Chapitre 1 La bien-aimée

J'avais la mort, la mort glaciale dans le cœur. Je croyais sentir dans tout mon être mes veines brûlantes transpercées par des glaçons aigus. Je me précipitai impétueusement dehors, malgré les ténèbres de la nuit et de l'orage, sans songer à prendre mon chapeau ni mon manteau. – Les girouettes des édifices craquaient avec des sons plaintifs ; il semblait qu'on entendit le grondement terrible des rouages éternels que fait mouvoir le temps, alors que la vieille année va s'engloutir en roulant sourdement, telle qu'un pesant fardeau, dans le sombre abîme du passé.

Tu sais, ami, que le retour de ces fêtes de Noël et du nouvel an, qui vous inspire à tous tant de joie et de franche allégresse, m'arrache invariablement à ma paisible retraite pour me jeter à la merci d'une mer houleuse et mugissante. Noël ! ce sont des jours

bénis qui depuis longtemps brillent à mes yeux d'une clarté propice : je les attends avec une impatience sans égale ; je deviens meilleur, plus ingénu que pendant tout le reste de l'année ; mon âme, pleine d'un pur sentiment de volupté céleste, ne nourrit plus aucune pensée sombre ni haineuse ; je redeviens un enfant enivré de plaisir. De gracieux visages d'anges me sourient du milieu des figurines bigarrées et dorées qui garnissent les boutiques resplendissantes de la Noël ; et à travers le bruit confus de la foule, j'entends retentir, comme à une grande distance, les merveilleux accords des orgues saints. Car il nous est né un enfant !

Mais après la fête tout redevient morne et silencieux, et à ces vives splendeurs succède une triste obscurité. Chaque année les fleurs fanées s'accumulent de plus en plus à nos pieds : leur germe est mort pour l'éternité, aucun soleil de printemps ne viendra ranimer d'une vie nouvelle leurs tiges desséchées. – Je le sais fort bien, mais l'esprit malin trouve une joie secrète à m'en rabattre ironiquement les oreilles chaque fois que l'année approche de son déclin. Vois, murmure-t-il tout bas, combien de jours encore ont fui loin de toi pour ne jamais revenir ; mais en revanche aussi te voilà devenu plus raisonnable, et tu ne fais plus grand cas en général des vains plaisirs du monde ; chaque jour au contraire te rend plus grave, plus posé, – tout à fait maussade !

En outre, pour la nuit de Saint-Sylvestre, le Diable me réserve toujours quelque aubaine particulière. Il s'entend à m'enfoncer à point nommé et avec une affreuse ironie sa griffe acérée dans la poitrine, pour repaître sa vue du sang qui jaillit de mon cœur. Partout il trouve aide et assistance : c'est ainsi qu'hier le conseiller de justice le seconda merveilleusement. Il y a toujours chez lui (chez le conseiller de justice s'entend) grande réunion le

soir de la Saint-Sylvestre ; et le cher homme s'applique, en l'honneur du nouvel an, à faire jouir chacun de ses hôtes d'une satisfaction particulière ; mais il s'y prend d'une manière si gauche et si ridicule que toujours ses pénibles préparatifs de plaisir aboutissent à un désappointement comique.

Dès que je parus dans l'antichambre, le conseiller s'élança vivement à ma rencontre, et me barra la porte du sanctuaire, d'où s'échappait une vapeur odorante de thé et de parfums délicats. Il avait un air affecté de maligne satisfaction, et, m'adressant un sourire tout à fait étrange, il me dit : « Mon cher ami ! mon cher ami ! quelque chose de délicieux vous attend dans le salon, une surprise sans pareille pour cette chère soirée de la Saint-Sylvestre… Mais ne vous effrayez pas ! » – Je fus consterné ; de sombres pressentiments vinrent m'assaillir, j'avais l'esprit inquiet et le cœur serré : la porte s'ouvrit, j'avançai à la hâte… j'entrai.

Au milieu des dames assises sur le sofa, ses traits ravissants m'apparurent : c'était elle ! – elle-même, que je n'avais pas vue depuis bien des années. Le souvenir pénétrant des plus beaux jours de ma vie rayonna au fond de mon âme d'une brillante clarté. Plus de mortel abandon ! toute idée de séparation entre nous à jamais proscrite !… Par quel merveilleux hasard elle était venue là, quel événement avait pu l'amener dans la société du conseiller de justice, dont je ne me rappelais nullement qu'elle eût jamais fait partie : c'est à quoi je ne pensai même pas. – Elle m'était rendue !…

Il faut que je sois resté sottement immobile et comme frappé par la baguette d'un enchanteur ; car le conseiller, me poussant doucement, me dit : « Eh bien, cher ami ! eh bien ? » J'avançai

machinalement, mais je ne voyais qu'elle, et de ma poitrine oppressée s'échappèrent péniblement ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu ! Julie ici ? » – J'étais tout près de la table à thé, alors seulement Julie m'aperçut. Elle se leva et dit d'un ton presque indifférent : « Je suis ravie de vous voir ici. – Vous avez l'air bien portant ! » Après quoi elle se rassit ; et se penchant vers la dame assise auprès d'elle : « Pouvons-nous, demanda-t-elle, compter sur un spectacle intéressant pour la semaine prochaine ? »

Tu t'approches d'une fleur magnifique et chérie qui t'attire avec son suave parfum ; mais au moment où tu te baisses pour admirer de plus près son éclat et sa fraîcheur, un basilic froid et luisant s'élance de son brillant calice, et te menace de ses regards meurtriers ! – C'est ce qui venait de m'arriver.

Je m'inclinai gauchement devant les dames ; et pour que le ridicule vint se joindre à la déception, en me reculant précipitamment, je heurtai le conseiller, qui était immédiatement derrière moi, et sa tasse de thé bouillant inonda son jabot coquettement plissé. On rit beaucoup du guignon du conseiller, et plus encore sans doute de ma maladresse. Tout semblait donc conspirer pour ma fatalité ; mais je repris contenance avec un désespoir résigné. Julie n'avait pas ri, mes regards égarés la frappèrent, et il me sembla voir rayonner vers moi un coup d'œil expressif plein d'un passé délicieux, respirant toute une vie d'amour et de poésie !

Quelqu'un alors commença à improviser sur le piano dans le salon voisin, ce qui mit toute la société en mouvement. On disait que c'était un célèbre virtuose étranger, nommé Berger, qui jouait divinement, et qu'il fallait religieusement écouter. « Ne fais donc pas un bruit si abominable avec les cuillers à thé, Minette ! » Tout en parlant ainsi et en indiquant la porte d'un

geste engageant, le conseiller, avec un doucereux « eh bien ! » provoquait les dames à s'approcher davantage du virtuose.

Julie aussi s'était levée et se dirigeait lentement vers la pièce voisine. Je trouvai toute sa personne transformée pour ainsi dire, elle me parut plus grande, plus formée, oui, plus riche d'attraits et de séductions qu'autrefois. La coupe particulière de sa robe blanche flottant autour de sa taille en plis abondants, et laissant à demi découverts son dos, sa gorge et ses épaules, avec des manches amples et bouffantes, fendues à la hauteur du coude ; ses cheveux symétriquement séparés sur son front, et par derrière nattés en tresses nombreuses bizarrement entrelacées ; tout cela lui donnait un certain caractère antique : elle me faisait presque l'effet d'une madone d'un des tableaux de Miéris. – Et cependant il me semblait en outre que j'avais vu positivement quelque part de mes propres yeux celle dont Julie m'offrait en ce moment l'image. Elle avait ôté ses gants, et, jusqu'aux bracelets précieux qui entouraient ses poignets, tout dans l'exacte conformité de sa mise concourait à réveiller en moi de plus en plus vivante et colorée cette illusion inexplicable.

Julie, avant d'entrer dans l'autre salon, se retourna vers moi, et il me sembla que ce visage si angéliquement beau, si frais et si gracieux, était contracté par une malicieuse ironie. J'éprouvai une commotion horrible, frénétique, semblable à une crampe nerveuse. – « Oh ! il joue à ravir ! » murmura une petite demoiselle exaltée par du thé bien sucré. Et je ne sais comment il se fit que son bras s'appuya sur le mien, et que je la conduisis, ou plutôt qu'elle me conduisit dans le salon de musique.

En ce moment, Berger faisait mugir l'ouragan le plus furieux : ses puissants accords montaient et s'abaissaient comme les

vagues retentissantes de la mer courroucée. Cela me fit du bien. Julie se trouva tout à coup près de moi, et elle me dit d'une voix plus douce, plus caressante que jamais : « Je voudrais que tu te misses au piano pour faire entendre, sur un mode plus tendre, un chant d'espérance et de félicité passée ! » – L'ennemi avait fui loin de moi, et j'allais, par ce seul mot de : Julie ! exprimer l'enivrement céleste dont je me sentais rempli… Mais d'autres personnes s'avançant me séparèrent d'elle de nouveau. Je vis alors qu'évidemment elle cherchait à m'éviter ; mais je réussis, tantôt, à frôler sa robe, tantôt, tout à côté d'elle, à respirer une partie de son haleine, et je croyais voir renaître, parées de mille couleurs séduisantes, les heures fortunées de mon printemps.

Berger avait fait succéder le calme à la tempête, le ciel était rasséréné, de douces et vagues mélodies s'élevaient comme de petits nuages dorés au lever de l'aurore et se perdaient enfin dans un pianissimo presque imperceptible. L'artiste recueillit de nombreux et justes applaudissements, les rangs des assistants se confondirent, et il arriva ainsi que je me trouvai involontairement à deux pas de Julie, en face d'elle. Je me sentis animé de plus d'énergie : je songeais, dans le douloureux transport de mon amour insensé, à la retenir là, à la serrer entre mes bras !… quand la figure damnée d'un valet importun se glisse entre nous deux, un vaste plateau sur les mains, en chuchotant d'une voix déplaisante : « Vous plairait-il… ? »

Parmi les verres remplis de punch fumant, j'en remarquai un élégamment taillé à facettes, et plein de la même boisson, à ce qu'il paraissait. Comment ce verre particulier se trouvait là au milieu des autres, c'est ce que sait mieux que personne celui que j'apprends chaque jour à connaître davantage, celui qui est fort

habile, ainsi que Clément dans Octavien1, à décrire de son pied gauche d'agréables crochets en marchant, et qui aime prodigieusement les petits manteaux et les plumes rouges. – Ce verre, cette coupe merveilleusement taillée et toute étincelante, Julie la prit et me la présenta en disant : « Reçois-tu encore aussi volontiers qu'autrefois le verre offert de ma main ? – Julie !... Julie ! » m'écriai-je avec un profond soupir. En saisissant la coupe, j'avais touché ses doigts délicats, mille étincelles électriques embrasèrent mes veines et mes artères ; je bus jusqu'à la dernière goutte : il me semblait que des petites flammes bleuâtres se jouaient et pétillaient autour du verre et de mes lèvres. Ensuite, je ne sais moi-même comment cela se fit, je me trouvai assis sur l'ottomane d'un petit cabinet éclairé seulement par une lampe d'albâtre, et à côté de Julie, de Julie qui me regardait comme autrefois d'un œil candide et bienveillant.

Berger s'était remis au piano et il jouait l'andante de la sublime symphonie en mi-bémol de Mozart. Ravie par ses accords magiques, comme sur l'aile du cygne inspiré, mon âme vit renaître et resplendir d'un nouvel éclat tout le bonheur et l'amour des plus beaux instants de ma vie printanière. Oui, c'était Julie ! Julie elle-même dans sa beauté d'ange et son tendre épanchement. – Notre dialogue : de langoureuses expressions d'amour, moins de paroles que de regards passionnés ; sa main reposait dans la mienne. – « Désormais je ne te quitte plus, ton amour est la divine étincelle qui embrase mon cœur et illumine pour moi une sphère superbe d'art et de poésie ! – Sans toi, sans ton amour, tout est mort et glacé... Mais je t'ai retrouvée : n'est-ce pas pour que tu m'appartiennes à jamais ! »

En ce moment une sotte figure aux jambes d'araignée, avec des yeux de crapaud à fleur de tête, passa en chancelant, et, riant bêtement, s'écria d'une voix aigre et glapissante : « Où diantre s'est donc fourrée ma femme ? » Julie se leva et me dit d'une voix que je ne reconnus plus : « Ne voulez-vous pas que nous rentrions dans le salon, mon mari me cherche. – Vous êtes toujours fort amusant, mon cher ! toujours d'humeur originale, comme autrefois ; seulement, ménagez-vous sur la boisson. » Et le faquin aux jambes d'araignée la prit par la main ; elle le suivit en riant dans le salon.

« Perdue pour l'éternité ! » m'écriai-je.

— « Oui certes, codille ! mon très cher ! » brailla un animal qui jouait à l'hombre.

Je m'enfuis, m'enfuis rapidement dans la nuit orageuse.

q

Chapitre 2 La société dans la cave

Il peut être fort agréable, en certains moments, de se promener de long en large sous Les Tilleuls 1 ; mais ce n'est pas assurément durant la nuit de Saint-Sylvestre, par une bonne gelée et quand il neige à foison. La tête nue et sans manteau, comme j'étais, je finis par m'en apercevoir au frisson glacial qui me saisit, malgré la fièvre ardente dont j'étais dévoré. Je repris ma course, je traversai le pont de l'Opéra, en passant devant le Château, puis celui de l'Écluse, après avoir tourné la Monnaie, et j'arrivai dans la rue des Chasseurs, à côté de la boutique de Thiermann. Là des lu-

mières engageantes brillaient à travers les croisées, et je me disposais à entrer pour me réchauffer et boire quelque bon verre d'une liqueur réconfortante. En ce moment il sortit du cabaret une société de joyeux compagnons qui parlaient d'huîtres délicieuses et de l'excellent vin de la Comète. « Ma foi ! s'écria l'un d'entre eux qu'à la lueur des lanternes je reconnus pour un superbe officier de uhlans, il avait bien raison celui-là de pester, l'année dernière à Mayence, contre ces maudits animaux qui, en 1794, s'étaient bien gardés de lui donner à boire du vin de l'an onze 2. » Tous se mirent à rire à gorge déployée. J'avais avancé involontairement quelques pas plus loin, je m'arrêtai court vis-à-vis d'une cave d'où s'échappait la lueur tremblante d'une lampe solitaire. – Le Henry V de Shakespeare ne se trouva-t-il pas un jour si modeste et si altéré, que la pauvre créature appelée petite bière lui vint à l'esprit ? La même chose m'arriva en effet, ma langue était avide de plonger dans l'écume d'un flacon de bonne bière anglaise. J'entrai immédiatement dans la salle basse.

« Que désire monsieur ? » me dit l'hôte en venant à moi d'un air accort et portant la main à son bonnet. Je demandai une bouteille de bonne bière anglaise avec une bonne pipe de bon tabac, et je me trouvai bientôt dans un état de béotisme tellement sublime 3, que le diable lui-même en conçut du respect pour moi et me quitta.

Ô conseiller de justice ! si tu m'avais vu, au sortir de ton salon si resplendissant, venant m'attabler dans ce sombre caveau, et préférant cette humble bière à ton noble thé, de quel air hautain et méprisant ne te serais-tu pas détourné de moi en murmurant sans doute : « Il n'est pas étonnant qu'un pareil homme abîme les plus élégants jabots ! »

Fait comme j'étais, sans chapeau ni manteau, je devais produire sur les assistants un effet tant soit peu extraordinaire. Une question voltigeait déjà sur les lèvres de l'hôte, lorsqu'on frappa en dehors aux carreaux, et une voix s'écria d'en haut : « Ouvrez, ouvrez ! c'est moi. » L'hôte courut aussitôt, et rentra immédiatement avec deux flambeaux allumés qu'il tenait élevés dans ses mains. Un homme fort grand et élancé le suivait, il oublia de se baisser en passant sous la porte basse et se cogna rudement à la tête ; mais une calotte noire qu'il portait en guise de toque, amortit le coup. Il se glissa d'une manière toute particulière le long de la muraille, et vint s'asseoir en face de moi, l'hôte en même temps posait les deux lumières sur la table.

On pouvait presque dire de cet homme qu'il avait une physionomie aussi morose que distinguée. Il demanda d'un air soucieux de la bière et une pipe, et en quelques aspirations il produisit une telle fumée que nous nageâmes bientôt dans un épais nuage. Du reste son visage avait quelque chose de si caractéristique et de si attrayant, qu'en dépit de son air sombre je me sentis tout d'abord du penchant pour lui. Ses cheveux noirs et abondants étaient séparés sur son front et retombaient des deux côtés en nombreuses petites boucles, ce qui le faisait ressembler aux portraits de Rubens. Lorsqu'il eut déposé son grand collet, je vis qu'il était vêtu d'une kurtka noire garnie de quantité de brandebourgs ; mais ce qui me surprit étrangement, ce fut de voir, ce dont je m'aperçus quand il secoua sa pipe qu'il avait achevé de fumer en moins de cinq minutes, qu'il avait mis par-dessus ses bottes d'élégantes pantoufles.

Notre conversation était peu active ; l'étranger paraissait très occupé de toutes sortes de plantes rares qu'il avait retirées d'un

étui, et qu'il considérait avec satisfaction. Je lui exprimai mon admiration pour ces jolies plantes, et comme elles paraissaient avoir été récemment cueillies, je lui demandai s'il avait été par hasard au jardin botanique ou bien chez Boucher. Il sourit d'une façon assez étrange et répondit : « La botanique ne paraît pas être votre fort, autrement une question aussi… (il hésitait) – aussi sotte, murmurai-je à voix basse, – ne serait pas sortie de votre bouche, ajouta-t-il naïvement. Vous auriez, poursuivit-il, reconnu du premier coup d'œil des plantes alpines et celles-là d'entre elles encore qui croissent sur le Chimboraço 4. »

Ces derniers mots, l'étranger les prononça à voix basse et à part lui ; mais tu peux t'imaginer quel singulier effet ils produisirent sur moi. Vingt questions expirèrent sur mes lèvres ; et il me vint à l'esprit un soupçon de plus en plus décidé que j'avais déjà, sinon vu cet étranger, du moins plus d'une fois rêvé à lui.

On frappa de nouveau aux carreaux, l'hôte ouvrit la porte, et une voix s'écria : « Ayez la bonté de couvrir votre miroir ! – Ah, ah ! dit l'hôte, en jetant aussitôt un voile sur la glace, le général Suwarow arrive un peu tard. » En effet, bientôt s'élança dans la salle avec une vitesse traînante, je dirais presque une agile lourdeur, un petit homme sec, enveloppé d'un manteau d'une couleur brune toute particulière, et qui voltigeait autour de son corps, tandis que lui sautillait dans la chambre, en formant mille petits plis et replis si compliqués, qu'aux reflets des lumières on croyait voir se mouvoir plusieurs figures superposées les unes aux autres, comme celles des scènes fantasmagoriques d'Ensler. En même temps il se frottait les mains cachées sous de larges manches et s'écriait : « Froid ! froid ! très froid ! – En Italie, c'est différent, bien différent ! » Enfin il prit place entre le grand

étranger et moi, en disant : « Voilà une épouvantable fumée ! – Tabac contre tabac : si j'avais seulement une prise ! »

J'avais sur moi la tabatière d'acier poli, claire comme une glace, dont tu m'as fait cadeau un jour. Je la tirai aussitôt de ma poche pour offrir du tabac à mon voisin. Mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il la couvrit de ses deux mains, et s'écria en la repoussant : « Arrière ! arrière cet abominable miroir ! » Sa voix avait quelque chose d'effrayant, et lorsque je le regardai tout surpris, je le trouvai métamorphosé. Le petit homme avait en entrant le visage ouvert et riant d'un jeune homme ; mais à présent c'était un vieillard aux traits flétris et ridés, pâle comme la mort, qui fixait sur moi des yeux caves et ternes.

Saisi d'effroi, je me rapprochai de mon autre commensal prêt à m'écrier : « Au nom du ciel ! regardez donc ! » Mais celui-ci était enfoncé dans l'examen de ses plantes du Chimboraço, et au même moment le petit dit à l'hôte dans son langage prétentieux : « Vin du Nord ! » – Peu à peu le dialogue devint plus animé. Le petit m'était, à la vérité, très suspect, mais le grand savait, à propos de choses en apparence insignifiantes, raconter des faits intéressants et curieux ; et quoiqu'il parût lutter contre la difficulté de s'exprimer, et qu'il se servit même quelquefois de mots impropres, cela donnait précisément à ses discours une originalité comique ; de sorte qu'il atténuait, en éveillant de plus en plus ma sympathie, l'impression désagréable que le petit faisait sur moi.

Celui-ci semblait mu intérieurement par mille ressorts, car il s'agitait en tout sens sur sa chaise, et ne cessait de gesticuler avec ses mains. Je remarquai distinctement qu'il me regardait tantôt avec un visage, tantôt avec un autre, et je sentis à cette vue une sueur froide couler de mes cheveux sur mon dos. Il prenait sur-

tout sa figure de vieillard pour regarder souvent l'autre, dont l'air de calme et d'aisance contrastait singulièrement avec l'excessive mobilité du petit ; mais toutefois son aspect me parut alors moins effrayant que lorsqu'il m'avait envisagé moi-même la première fois.

Dans cette mascarade de la vie humaine, l'esprit pénètre souvent d'un regard subtil à travers le masque du visage, et reconnait les esprits dont la nature est conforme à la sienne. Et c'est ainsi que nous trois, êtres à part, et rapprochés par le hasard dans ce sombre caveau, nous reconnûmes sans doute notre affinité réciproque. L'entretien prit donc cette tournure humoristique à laquelle provoquent les déceptions et les tortures mortelles de l'âme. – « Cela porte aussi son épine, dit le grand. – Eh, grand Dieu ! m'écriai-je, épines ou crochets, combien le diable n'en a-t-il pas semés partout à notre préjudice ! sur les parois des murailles, sous les berceaux, dans les haies de rosiers, de sorte que nous laissons toujours quelque lambeau de notre cher individu accroché au passage. On dirait, mes dignes maîtres, que chacun de nous a déjà été dépouillé de la sorte ; pour moi, je regrette surtout cette nuit l'absence de mon chapeau et de mon manteau. Tous deux sont restés, comme vous le savez, pendus à un clou dans l'antichambre du conseiller de justice. »

Mes deux compagnons tressaillirent visiblement comme frappés d'une secousse imprévue. Le petit me lança un regard horrible avec sa figure décrépite, puis il sauta brusquement sur une chaise et tira plus avant le rideau qui couvrait la glace, tandis que le grand mouchait les chandelles avec un soin tout particulier. La conversation se renoua péniblement. On vint à parler d'un jeune peintre de mérite, nommé Philipp, et de son portrait d'une cer-

taine princesse, remarquable par un sentiment profond de l'art et de l'infini, fruit d'une ardente inspiration et d'un amoureux enthousiasme. « Ressemblance surprenante ! dit le grand ; il n'y manque que la parole. En vérité, ce n'est pas un portrait, mais une image, un reflet. – Au point, dis-je, qu'on pourrait le croire dérobé au miroir même. »

À ces mots, le petit bondit en l'air avec fureur, et fixant sur moi le regard enflammé de son vieux visage, il s'écria : « Ceci est stupide : quelle absurdité ! qui peut dérober une image réfléchie par une glace ? qui cela ?... Peut-être le diable, imagines-tu ? Ho, l'ami ! celui-là, il brise la glace de sa griffe brutale, et l'on verrait saigner aussi les mains blanches et délicates de cette image de femme blessée. Allons ! cela est stupide !... Oui-dà, l'habile homme ! fais-moi voir et toucher un reflet dérobé à un miroir, et je fais devant toi le saut périlleux de mille toises d'élévation ! »

Le grand se leva, s'approcha du petit, et lui dit : « Ne faites pas tant l'arrogant, camarade ! autrement l'on vous fera enjamber plaisamment l'escalier. Parbleu ! il doit avoir un air bien pitoyable, votre reflet à vous ! – Ha, ha, ha, ha ! fit le petit en glapissant avec un rire sardonique ; ha, ha, ha !... Tu crois ? tu crois ? j'ai ma belle ombre au moins : entends-tu, pauvre garçon ! moi j'ai ma belle ombre ! » Et en disant cela, il s'enfuit. Nous l'entendîmes encore ricaner dehors et répéter ironiquement : « J'ai du moins mon ombre ! » Le grand était retombé sur sa chaise comme anéanti, et cachant entre ses mains sa figure pâle comme la mort, il poussait du fond de sa poitrine les plus douloureux soupirs.

« Qu'avez-vous ? lui demandai-je avec intérêt. – Ô monsieur ! me répondit-il, ce méchant homme que vous venez de voir achar-

né contre moi, qui m'a poursuivi jusqu'ici, jusque dans mon bouchon privilégié, où je séjournais autrefois tout seul, car c'est tout au plus si de temps en temps un petit gnome souterrain se dressait sous la table pour faire sa récolte des miettes de pain, que ce méchant homme vient me replonger dans l'excès du désespoir ! – Hélas ! j'ai perdu… perdu irrévocablement mon… Je suis votre serviteur ! »

Il s'était levé, et sortit à son tour, en traversant le milieu de la salle : tout resta lumineux autour de lui, son corps ne projetait aucune ombre ! Ivre de joie, je m'élançai sur ses traces : « Pierre Schlemihl ! Pierre Schlemihl ! » m'écriai-je avec transport. Mais il avait quitté ses pantoufles. Je le vis enjamber la haute tour de la caserne des gendarmes, et disparaître dans les ténèbres. 5

Lorsque je voulus rentrer dans le cabaret, l'hôte me ferma la porte au nez en s'écriant : « Que le bon Dieu me préserve de semblables pratiques ! »

q

Chapitre 3 Apparitions

Monsieur Mathieu est mon bon ami, et son portier un homme vigilant. Celui-ci m'ouvrit immédiatement dès que j'eus tiré la sonnette de l'Aigle d'or. Je lui expliquai comme quoi je m'étais échappé de la maison du conseiller sans chapeau ni manteau, sans songer que dans la poche de celui-ci était la clef de mon logis, et que je n'avais pu parvenir à réveiller ma servante sourde pour me faire ouvrir. L'homme obligeant (je parle du portier)

m'ouvrit une chambre, y déposa des flambeaux, et me souhaita une bonne nuit.

La pièce était décorée d'une grande et belle glace, couverte d'un voile. Je ne sais comment il me prit fantaisie de découvrir cette glace et de poser les lumières sur la console de marbre qui la soutenait. Je me trouvai au premier coup d'œil si pâle et si défiguré, que j'avais peine à me reconnaître moi-même. Et puis, je crus voir du fond le plus reculé du miroir une figure vague et flottante s'avancer vers moi. En la considérant avec plus d'attention, je distinguai de plus en plus nettement les traits d'une femme charmante, rayonnant de je ne sais quelle lueur magique. C'était l'image de Julie.

Dans le transport de mes désirs brûlants, je m'écriai tout haut : « Julie !... Julie ! » Soudain j'entends soupirer et gémir derrière les rideaux d'un lit, dans l'enfoncement de la chambre. Je prête l'oreille, les gémissements deviennent de plus en plus plaintifs. L'ombre de Julie avait disparu. Je saisis résolument un flambeau, je m'approchai du lit et je tirai violemment les rideaux. Mais comment te décrire la stupéfaction qui s'empara de moi, lorsque je reconnus le petit homme du caveau, qui dormait, avec son visage juvénile, mais douloureusement contracté, et qui s'écriait avec de profonds et amers soupirs : « Giulietta ! – Giulietta ! » – Ce nom me causa un frisson glacial !...

Remis de mon effroi, je saisis le petit, et, le secouant rudement, je m'écriai : « Hé ! – cher ami, comment vous trouvez-vous dans ma chambre ? réveillez-vous ! et ayez la bonté de vous en aller au diable ! » – Le petit ouvrit les yeux, et fixa sur moi des regards sombres : « Ah ! fit-il, c'était un mauvais rêve : je vous rends grâce, monsieur, de m'avoir éveillé. » Ces mots réson-

nèrent faiblement comme de légers soupirs. Je ne sais comment cela se fit, mais le petit me parut alors tout autre qu'auparavant ; bien plus, la douleur dont il semblait affecté pénétra dans mon propre cœur, et toute ma colère s'évanouit sous l'impression d'une tristesse profonde. Une brève explication suffit pour me persuader que le portier m'avait par mégarde ouvert la chambre occupée d'avance par le petit homme, et que par conséquent c'était sur moi que retombait l'inconvenance d'avoir troublé son sommeil de la sorte.

« Monsieur, me dit le petit, je dois vous avoir paru bien extravagant et bien fou ce soir au cabaret. Mais il faut attribuer ma conduite à une influence prestigieuse qui souvent s'empare de moi, et qui, je ne puis le dissimuler, me fait méconnaître les lois de la bienséance et de la politesse. Pareille chose ne vous est-elle pas arrivée quelquefois ? – Hélas oui, répondis-je timidement ; pas plus tard que ce soir, lorsque j'ai revu Julie. – Julie ? » s'écria le petit homme avec un glapissement affreux. Et une crispation convulsive vint m'offrir subitement l'aspect de son visage de vieillard. – « Ô laissez-moi dormir !... reprit-il ; ayez donc la bonté de couvrir la glace, mon cher monsieur. » Il prononça ces derniers mots d'une voix très basse, le visage contre son oreiller.

« Monsieur ! lui dis-je, ce nom d'une femme que j'aimais et que j'ai à jamais perdue paraît vous causer une impression singulière ; en outre, les traits agréables de votre visage subissent fréquemment, il me semble, d'étranges variations. Quoi qu'il en soit, j'espère pouvoir passer auprès de vous une nuit tranquille. Je vais donc tout de suite recouvrir la glace et me mettre au lit. » Le petit se mit sur son séant, me considéra de son visage de jeune homme avec des regards pleins de douceur et de bienveillance,

puis il me tendit la main, et prenant doucement la mienne, il me dit : « Dormez tranquille, monsieur ! Je m'aperçois que nous sommes compagnons d'infortune. – Seriez-vous aussi ?... Julie ! – Giulietta ! – Enfin, quoi qu'il en puisse être, vous exercez sur moi une séduction irrésistible : je ne puis faire autrement, il faut que je vous découvre l'affreux secret de ma vie. – Puis après, haïssez-moi, méprisez-moi !... »

Le petit homme, à ces mots, se leva lentement, s'enveloppa dans une ample robe de chambre, et se dirigea en silence, tel qu'un vrai fantôme, vers la glace, devant laquelle il s'arrêta. Ha ! – le miroir réfléchissait purement les deux lumières, tous les objets de l'appartement, et ma propre personne : mais l'image du petit homme en était absente, nul rayon ne renvoyait un seul trait de son visage, qui touchait presque la glace. – Il se retourna vers moi, le désespoir le plus profond peint sur sa physionomie, et pressant mes mains dans les siennes : « Vous connaissez à présent l'excès de mon infortune, dit-il ; Schlemihl, cette âme pure et bonne, est digne d'envie auprès de moi réprouvé ! il a vendu étourdiment son ombre ; mais moi !... moi, je lui ai donné mon reflet : à elle ! – Oh ! – oh ! – oh !... » En gémissant ainsi amèrement, et les mains croisées sur ses yeux, le petit regagna son lit en chancelant, et s'y jeta avec empressement.

Je restai stupéfait. Le soupçon, l'horreur, le mépris, l'intérêt, la pitié, je ne sais moi-même tout ce qui s'émut dans mon âme pour et contre lui. – Cependant il commença bientôt à ronfler d'une manière si mélodieuse et si musicale, que je ne pus résister à la contagion narcotique de ces accents. Je couvris promptement le miroir, j'éteignis les lumières, je me jetai à l'instar de mon

compagnon sur le lit, et je tombai bientôt dans un profond sommeil.

La nuit devait toucher à sa fin, lorsque je fus réveillé par le rayonnement d'une lueur éblouissante. J'ouvris tout à fait les yeux, et je vis le petit assis devant la table dans sa robe de chambre blanche, la tête enveloppée dans son bonnet de nuit, et me tournant le dos, qui écrivait assidûment à la clarté des deux flambeaux allumés. Il avait un air prodigieusement fantastique, et j'éprouvai un inconcevable vertige. Je tombai subitement sous l'empire des songes, et je me retrouvai chez le conseiller de justice, assis sur l'ottomane auprès de Julie.

Mais bientôt toute la société s'offrit à moi sous l'aspect d'un étalage de la Noël, chez Fuchs, Weide, Schoch ou quelque autre ; le conseiller me parut être une gentille poupée de sucre candi avec un jabot de papier joseph. Peu à peu, les arbres et les buissons de roses grandirent à vue d'œil 1. Julie se leva et me tendit une coupe de cristal, d'où s'échappaient en voltigeant de petites flammes bleues. En ce moment je me sentis tirer par le bras. Je me retournai et vis derrière moi le petit avec sa vieille figure, qui me dit à voix basse : « Ne bois pas, ne bois pas ! – Regarde-la donc bien… Ne l'as-tu pas déjà vue sur les panneaux peints par Breughel, Callot ou Rembrandt ? »

Je frissonnai en examinant Julie : car positivement, avec sa robe à plis nombreux et à manches bouffantes, avec cette coiffure, elle ressemblait aux vierges séduisantes que ces maîtres ont peintes environnées de monstres diaboliques. « Pourquoi as-tu peur ? dit Julie. N'es-tu pas à moi entièrement toi et ton reflet. » Je saisis la coupe. Mais le petit sauta sur mes épaules, sous la forme d'un écureuil, et répétant avec un grognement aigu : « Ne

bois pas ! ne bois pas ! » il battait de sa longue queue les flammes bleuâtres pour les éteindre.

Alors toutes les figures de sucre de l'étalage devinrent animées, et elles remuaient comiquement leurs petites mains et leurs petits pieds. Le conseiller-candi s'avança de mon côté en piétinant et s'écria d'une voix excessivement perçante : « Pourquoi tout ce fracas, mon cher ami ? pourquoi tout ce fracas ? Posez-vous donc un peu sur les pieds, car je remarque depuis une heure que vous cheminez dans l'air par-dessus les chaises et les tables. »

Le petit avait disparu. Julie n'avait plus la coupe dans sa main. « Pourquoi donc ne voulais-tu pas boire ? dit-elle ; la flamme pure et brillante qui jaillissait de la coupe vers toi, n'est-ce pas celle du baiser que tu obtins un jour de moi ? » Je voulus la presser contre mon sein, mais Schlemihl s'interposa entre nous en disant : « Ceci est Mina, qui a épousé Raskal 2. » – Il avait marché sur quelques-unes des figures de sucre, qui poussèrent des gémissements lamentables. Mais bientôt leur nombre augmenta par centaines, par milliers, et toutes se mirent à frétiller autour de moi, et à grimper sur mon corps, qui fut bientôt couvert de leur nuée bigarrée, bourdonnant sourdement comme un essaim d'abeilles. Le conseiller de sucre candi s'était hissé jusqu'à ma cravate, qu'il serrait de plus en plus fort : « Maudit conseiller-candi ! » m'écriai-je à haute voix… Et je m'éveillai.

Il était grand jour, onze heures du matin ! Je pensais que l'histoire du petit homme pouvait bien n'être aussi qu'un rêve moins fantasque, lorsque le garçon d'hôtel, qui entrait avec le déjeuner, me dit que l'étranger qui avait passé la nuit dans la même

chambre que moi était parti de grand matin, et me présentait ses civilités.

Sur la table à laquelle j'avais vu travaillant pendant la nuit le fantastique petit homme, je trouvai quelques feuillets récemment écrits, et je t'en communique le contenu, qui est indubitablement l'histoire merveilleuse de ce singulier personnage.

q

Chapitre 4 L'histoire du reflet perdu

L'heure était enfin arrivée où Érasme Spikher pouvait accomplir le souhait le plus ardent qu'eût nourri son cœur depuis qu'il était au monde. Ce fut ivre de joie, et la bourse bien garnie, qu'il monta en voiture pour quitter le nord, sa patrie, et se rendre dans la chaude et belle Italie. Sa tendre et sensible moitié, noyée dans un torrent de larmes, souleva une dernière fois le petit Rarasme à la portière, après lui avoir essuyé proprement le nez et les lèvres, pour que son père lui donnât les baisers d'adieu, et dit ensuite elle-même en sanglotant : « Adieu ! mon cher Érasme Spikher ! Je veillerai soigneusement sur la maison ; pense bien souvent à moi, reste-moi fidèle, et ne perds pas ton joli bonnet de voyage en penchant la tête hors de la voiture, comme c'est ton habitude en dormant. » Spikher promit cela.

Dans la douce Florence, Érasme trouva plusieurs compatriotes, qui, pleins de l'ardeur de la jeunesse et avides des plaisirs de la vie, se livraient à toutes les jouissances faciles et multipliées qu'offre ce pays magnifique. Il fraya avec eux comme un brave et

solide compagnon, et l'on organisa mille délicieuses parties auxquelles l'humeur joyeuse de Spikher et son talent tout particulier d'allier une certaine raison aux folies les plus désordonnées, donnaient un attrait tout particulier.

Il arriva donc que nos jeunes gens (Érasme, âgé de vingt-sept ans seulement, pouvait bien prétendre à ce titre) célébraient une fois pendant la nuit, dans un jardin magnifique, et sous un bosquet parfumé et tout resplendissant, un festin des plus joyeux. Chacun, Érasme seul excepté, avait amené avec soi une charmante donna. Les hommes étaient vêtus de l'ancien costume allemand si distingué, les femmes portaient des robes aux couleurs vives et tranchées, taillées la plupart d'une manière capricieuse et fantastique, ce qui les faisait pour ainsi dire ressembler à autant de fleurs éclatantes et douées de la vie. Quand l'une d'elles avait terminé, aux doux accords de la mandoline, quelque romance d'amour italienne, les convives entonnaient, au joyeux cliquetis des verres remplis de vin de Syracuse, une énergique chanson aux refrains allemands.

Oh ! l'Italie est réellement le pays favori de l'amour. La brise de nuit murmurait de langoureux soupirs dans le feuillage embaumé par les douces émanations des jasmins et des orangers ; il semblait que de voluptueux accents voltigeassent dans l'air mêlés aux plaisanteries malicieuses et délicates qu'inspirait à ces femmes charmantes le folâtre enjouement dont leur sexe en Italie possède exclusivement le secret. La joie devenait de plus en plus bruyante et exaltée. Frédéric, le plus bouillant de la troupe, se leva : d'un bras il avait entouré la taille de sa dame, et de l'autre, élevant en l'air son verre rempli de vin pétillant, il s'écria : « Où peut-on trouver le bonheur et les plaisirs du ciel ailleurs qu'au-

près de vous, ravissantes, divines femmes italiennes ! Oui, vous êtes l'amour lui-même ! – Mais toi, Érasme ? poursuivit-il en se tournant vers Spikher, tu n'as vraiment pas l'air d'en être convaincu, car outre que tu n'as amené à cette fête aucune dame, contrairement à nos conventions et à tous les usages reçus, tu es encore aujourd'hui tellement triste et préoccupé, que si tu n'avais du moins vaillamment bu et chanté, je croirais que tu as été subitement atteint d'une noire et fastidieuse hypocondrie.

— Je t'avouerai, Frédéric, répartit Érasme, que je ne saurais partager des divertissements de ce genre. Tu sais bien que j'ai laissé derrière moi une bonne et tendre ménagère, que j'aime aussi du plus profond de mon âme, et envers qui je commettrais évidemment une trahison en choisissant une dame, à votre exemple, même pour une seule nuit. Pour vous autres garçons, c'est autre chose ; mais moi, en qualité de père de famille… » Les jeunes gens éclatèrent de rire en voyant Érasme, à ce mot de père de famille, s'efforcer d'imprimer à sa physionomie enjouée et juvénile un air de gravité sénatoriale.

La dame de Frédéric se fit traduire en italien ce qu'Érasme venait de dire en allemand ; puis elle se tourna vers lui, et, d'un air sérieux, lui dit en le menaçant de son doigt levé : « Va, prends garde, froid Allemand ! prends bien garde : tu n'as pas encore vu Giulietta. »

En cet instant, un léger frôlement se fit entendre à l'entrée du bosquet, et l'on vit paraître, à la splendeur des bougies, une femme d'une merveilleuse beauté. Sa robe blanche, qui ne couvrait qu'à demi son dos, sa gorge et ses épaules, garnie de manches bouffantes fendues jusqu'au coude, formait autour d'elle mille plis étoffés, et ses cheveux abondants, séparés sur son

front, étaient nattés et relevés par derrière. Une chaîne d'or au cou, de riches bracelets complétaient la parure antique de la jeune beauté, qui ressemblait à une Vierge de Rubens ou du gracieux Miéris.

« Giulietta ! » – s'écrièrent les jeunes filles avec l'accent de la surprise. Giulietta, dont la beauté angélique les éclipsait toutes, dit d'une voix douce et pénétrante : « Me laisserez-vous prendre part à votre joyeuse fête, jeunes et braves Allemands ? je choisis ma place auprès de celui-ci, qui le seul d'entre vous paraît abattu et le cœur vide d'amour. » En même temps elle s'avança avec une grâce enchanteresse vers Érasme, et s'assit sur le siège resté vide auprès de lui, par suite de la convention prise entre tous les convives d'amener chacune sa donna. Les femmes chuchotaient entre elles : « Voyez donc, voyez comme Giulietta est encore belle aujourd'hui ! » Et les jeunes gens disaient : « Que veut dire ceci ? Mais c'est qu'Érasme en vérité a la plus belle part de nous tous, et sans doute il se raillait de nous. »

Érasme, au premier coup d'œil qu'il jeta sur Giulietta, avait ressenti une commotion si étrange, qu'il ne pouvait distinguer lui-même la nature des sentiments tumultueux qui l'agitaient ; lorsqu'elle vint se placer à côté de lui, un tremblement s'empara de tout son être, et il se sentit la poitrine oppressée au point de ne pouvoir respirer. L'œil imperturbablement fixé sur elle, les lèvres engourdies, il restait immobile et incapable de proférer une seule parole, tandis que ses compagnons vantaient à l'envi les charmes et la grâce de Giulietta. Celle-ci prit une coupe pleine, et, se levant, elle l'offrit gracieusement à Érasme : Érasme saisit la coupe, et sa main effleura les doigts délicats de Giulietta. Il but : du feu lui sembla couler dans ses veines. Alors Giulietta

lui demanda en riant : « Voulez-vous que je sois votre dame ? » À ces mots, Érasme se précipite comme un fou aux pieds de Giulietta, presse ardemment ses deux mains contre son cœur, et s'écrie : « Oui ! c'est toi, toi que j'adore, ange des cieux ! toi, toi que j'ai toujours aimée ! c'est ton image qui embellissait mes rêves. Tu es ma vie, mon espoir, mon salut, ma divinité ! »

Tous crurent que le vin avait monté à la tête au pauvre Érasme, car ils ne l'avaient jamais vu ainsi ; il semblait être devenu un autre homme. « Oui, toi ! – tu es mon âme : tu me consumes intérieurement d'une ardeur dévorante… Laisse-moi périr, m'anéantir en toi seule ; je ne veux être que toi… » Ainsi divaguait Érasme, et il aurait continué si Giulietta ne l'eût relevé doucement par le bras. Rappelé à lui-même, il se rassit auprès d'elle, et bientôt recommencèrent les joyeux badinages de galanterie et les chansons amoureuses qu'avait interrompus la scène entre Érasme et Giulietta.

Quand Giulietta chantait, les divins accents qui paraissaient sortir du creux le plus profond de sa poitrine, faisaient éprouver à tout le monde comme un ravissement inconnu, mais en quelque sorte déjà vaguement pressenti. Sa voix vibrante et merveilleusement sonore était pleine d'une ardeur mystérieuse qui maîtrisait irrésistiblement tous les cœurs. Chaque cavalier tenait plus étroitement sa dame enlacée dans ses bras, et l'action magnétique des regards devenait de plus en plus énergique.

Déjà une lueur pourprée annonçait l'aurore. Alors Giulietta conseilla de finir la fête, ce qui fut approuvé. Érasme s'apprêtait à accompagner Giulietta, mais elle refusa, et lui indiqua dans quelle maison il pourrait la rencontrer à l'avenir. Tandis que les jeunes gens entonnaient chacun à la ronde un couplet d'une

chanson allemande pour clore le festin, Giulietta avait disparu du bosquet. On l'aperçut à quelque distance traverser une allée couverte, précédée de deux valets qui l'éclairaient avec des torches. Érasme n'osa pas suivre ses traces. Chacun des jeunes gens offrit alors le bras à sa dame, et tous s'éloignèrent avec les bruyants transports d'une joie délirante.

À la fin, Érasme maîtrisant son trouble, et le cœur en proie à tous les tourments de l'amour, partit de son côté. Son petit valet le précédait muni d'une torche. Il arriva ainsi jusqu'à la rue écartée qui conduisait à sa demeure. Le crépuscule avait fait place à l'aurore, et le valet éteignit sa torche contre les dalles du pavé. Mais du milieu des étincelles surgit tout à coup une figure étrange qui se posa devant Érasme : un homme long et sec, avec le nez recourbé d'un hibou, des yeux étincelants, une bouche ironiquement contractée, et un justaucorps rouge écarlate, garni de boutons d'acier étincelants.

Il s'écria en riant d'une voix glapissante : « Hoho ! – vous êtes apparemment échappé de quelque vieux livre d'estampes avec ce mantelet, ce pourpoint tailladé et votre toque à plumes. Vous avez un air vraiment plaisant, seigneur Érasme : mais voulez-vous donc servir de risée aux gens dans la rue ? Allez, allez ! rentrez tranquillement dans votre vieux bouquin, mon cher.

— Que vous importe mon costume ! » dit Érasme avec humeur. Et poussant de côté le drôle habillé de rouge, il poursuivait déjà son chemin, quand celui-ci cria derrière lui : « Là, là ! ne soyez pas si pressé : ce n'est pas à cette heure que vous pouvez vous rendre chez Giulietta. » Érasme fit volte-face. « Que parlez-vous de Giulietta ! » s'écria-t-il d'une voix farouche. Et il saisit en même temps le drôle rouge à la poitrine. Mais celui-ci tourna sur

lui-même avec la rapidité de l'éclair ; et avant qu'Érasme s'en fût aperçu, il avait disparu.

Érasme resta tout étourdi, ayant dans sa main le bouton d'acier qu'il avait arraché au drôle habillé de rouge. – « C'était le docteur aux miracles, signor Dapertutto, dit le valet ; que vous voulait-il donc, monsieur ? » Mais Érasme frémit en lui-même, et, sans répondre, il se hâta de gagner son logis.

Giulietta accueillit Érasme avec la grâce ravissante et l'amabilité qui lui étaient propres. À la passion frénétique dont Érasme était enflammé, elle n'opposait que de la douceur et des manières indifférentes. De temps en temps, pourtant, ses yeux étincelaient d'un plus vif éclat ; et lorsqu'elle lançait à Érasme un de ces regards perçants, il se sentait pénétré jusqu'au fond de son être d'un vague et étrange frisson. Jamais elle ne lui avait dit qu'elle l'aimait, et cependant toute sa conduite et ses procédés envers lui le lui faisaient évidemment comprendre. C'est ainsi qu'il se trouva de plus en plus étroitement enlacé dans cet amour. Une véritable vie extatique commença pour lui, et il ne voyait plus que fort rarement ses amis, Giulietta l'ayant introduit dans une société tout à fait étrangère.

Un jour il fut rencontré par Frédéric, qui lui prit le bras malgré lui, et lorsqu'il l'eut bien adouci et attendri par maint souvenir touchant de sa famille et de sa patrie, il lui dit : « Sais-tu bien, Spikher, que tu es tombé dans une fort dangereuse société ? Tu dois pourtant bien avoir reconnu déjà que la belle Giulietta est une des plus rusées courtisanes qu'il y ait jamais eu. Il court sur son compte toutes sortes d'histoires singulières qui jettent sur elle un jour bien mystérieux. Tu es une preuve de cette séduction irrésistible qu'elle exerce à son gré sur les hommes, et du pouvoir

qu'elle a de les enchaîner à elle par des liens indissolubles ; tu es complètement changé, tu es entièrement captivé par cette décevante sirène et tu as oublié ta bonne et tendre ménagère ! »

À ces mots, Érasme se couvrit le visage de ses deux mains ; il pleura amèrement, et prononça plusieurs fois le nom de sa femme. Frédéric s'aperçut bien qu'il se livrait à lui-même un douloureux combat. « Spikher ! poursuivit-il, partons vite ! – Oui, tu as raison, Frédéric, s'écria Spikher avec véhémence ; je ne sais quels pressentiments sombres et lugubres s'emparent de mon âme : il faut que je parte, que je parte aujourd'hui même. »

Les deux amis marchaient devant eux à la hâte, lorsque signor Dapertutto vint à passer devant eux. Il cria à Érasme en lui riant au nez : « Vite ! dépêchez-vous, volez donc : Giulietta meurt déjà d'impatience, elle attend le cœur plein de langueur et les yeux baignés de larmes. Hâtez-vous donc ! hâtez-vous ! » – Érasme s'arrêta comme frappé de la foudre. «Voilà un maraud, dit Frédéric, un charlatan que je déteste du fond de l'âme. Eh bien, il rôde sans cesse chez Giulietta, à qui il vend ses drogues ensorcelées. – Quoi ! s'écria Érasme, cet abominable drôle va chez Giulietta ? – chez Giulietta !...

— Mais qui donc a pu vous retenir aussi longtemps, tandis qu'on vous attend ? M'avez-vous donc absolument oubliée ? » – Ainsi parlait une voix pleine de douceur du haut du balcon. C'était Giulietta, devant la maison de laquelle se trouvaient les deux amis, sans s'en être aperçus. D'un seul bond Érasme fut dans la maison. – « Notre ami est décidément perdu, perdu sans ressource ! » dit Frédéric à voix basse. Et il s'éloigna.

Jamais Giulietta n'avait été plus adorable. Elle portait le même costume que le jour du festin nocturne ; elle était éblouissante de fraîcheur, de grâce et d'attraits. Érasme oublia tout ce qu'il avait promis à Frédéric, et plus que jamais il se laissa enivrer par l'enchantement irrésistible d'un bonheur suprême. Mais c'est qu'aussi jamais Giulietta ne lui avait témoigné avec autant d'abandon l'amour passionné qu'elle ressentait pour lui. Elle semblait, en effet, ne faire attention qu'à lui seul, n'exister, ne respirer que pour lui !

Une fête devait être célébrée à une villa que Giulietta avait louée pour l'été. L'on s'y rendit. Dans la compagnie se trouvait un jeune Italien, fort laid de figure et plus ignoble encore de manières, qui obsédait Giulietta de ses galanteries. Érasme s'abandonna à la jalousie, et plein de dépit, il s'éloigna de la société pour se promener solitaire dans une allée latérale du parc. Giulietta se mit à sa recherche. « Qu'as-tu ? lui dit-elle, n'es-tu donc pas tout entier à moi ? » En même temps elle l'entoura de ses bras voluptueux et déposa un baiser sur ses lèvres. Un torrent de feu parcourut toutes ses veines ; dans un transport d'amour frénétique, il pressa sa bien-aimée sur son cœur et s'écria : « Non, je ne te quitte pas, dussé-je être englouti dans un abîme de honte et de désolation ! » Il vit à ces mots Giulietta sourire étrangement, et il surprit dans ses yeux ce regard singulier qui lui avait toujours causé une terreur secrète.

Tous deux vinrent joindre la compagnie. Ce fut alors au jeune Italien qu'échut le rôle de rival sacrifié. Dans son humeur jalouse, il tint mille propos piquants et offensants contre les Allemands en général, mais qui s'appliquaient indirectement à Érasme. Celui-ci finit par perdre patience, et s'avançant brusquement vers

l'Italien : « Faites trêve, lui dit-il, à ces indignes quolibets sur mes compatriotes et sur moi-même, ou je vous jette dans cet étang, où vous pourrez vous exercer à la natation. » À l'instant un stylet étincela dans les mains de l'Italien. Alors Spikher le saisit à la gorge avec fureur, le terrassa, et lui asséna sur la nuque un coup de pied si violent, que l'Italien exhala presque aussitôt en râlant son dernier soupir.

L'on se précipita sur Érasme, qui tomba sans connaissance. Il se sentit pourtant soulevé, entraîné… Lorsqu'il revint de ce profond évanouissement, il se trouva étendu dans un petit cabinet aux pieds de Giulietta, qui, penchée sur lui, entourait son corps de ses deux bras. « Ô méchant, méchant Allemand ! dit-elle avec un accent de douceur et de tendresse infinies ; quelles angoisses m'as-tu causées ! Je t'ai délivré du danger le plus pressant, mais tu n'es plus en sûreté à Florence, en Italie. Il faut que tu partes, que tu me quittes, moi qui t'aime tant ! »

L'idée de cette séparation émut Érasme d'une douleur et d'un désespoir inexprimables. « Laisse-moi rester près de toi, s'écria-t-il ; la mort ici me paraîtra douce. N'est-ce donc pas mourir que de vivre sans toi ! » Tout à coup il lui sembla qu'une voix lointaine et presque imperceptible l'appelait douloureusement par son nom. Hélas ! c'était la voix de son honnête ménagère allemande. – Érasme demeurait interdit. Giulietta lui dit d'un ton tout à fait extraordinaire : « Tu penses sans doute à ta femme ?… Ah, Érasme ! tu ne m'oublieras que trop tôt ! – Moi, s'écria Érasme, que ne puis-je t'appartenir exclusivement à jamais et pour l'éternité ! »

Ils se trouvaient précisément en face d'un large et beau miroir, éclairé par des bougies des deux côtés, qui décorait le mur de ce

cabinet. Giulietta pressa Érasme contre son cœur avec une ardeur plus passionnée, et murmura doucement : « Laisse-moi du moins ton reflet, ô mon bien-aimé ! Je le garderai précieusement, et il ne me quittera jamais ! – Giulietta !… que veux-tu donc dire ? s'écria Érasme stupéfait : – mon reflet ?… » Il leva en même temps les yeux vers le miroir qui reflétait son image unie à celle de Giulietta dans une amoureuse étreinte. « Comment pourrais-tu garder mon reflet, poursuivit-il, qui est inhérent à ma personne, qui m'accompagne partout, et m'apparaît constamment dans toute eau calme et pure, sur toutes les surfaces polies ?

— Ainsi, dit Giulietta, même cette apparence, même ce rêve de ton moi qui repose là dans ce miroir, tu refuses de me l'accorder, toi qui tout à l'heure encore parlais de m'appartenir tout entier corps et âme ! Pas même cette image fugitive pour me consoler et me suivre au moins dans cette triste vie, dénuée pour moi désormais, loin de toi, de tout plaisir et de toute espérance ! » Des larmes brûlantes jaillirent à flots des beaux yeux noirs de Giulietta. Alors Érasme, dans le paroxysme d'un désespoir d'amour délirant, s'écria : « Faut-il donc que je te quitte ? S'il faut que je parte, que mon reflet reste en ta possession à jamais et pour l'éternité ; qu'aucune puissance, le diable lui-même, ne puisse te l'arracher, jusqu'à ce que ma personne elle-même t'appartienne tout entière et sans partage ! » – À peine eut-il prononcé cette imprécation, que Giulietta couvrit ses lèvres de baisers âcres et brûlants ; puis elle se retourna et étendit avec ivresse les bras vers le miroir… Érasme vit son image avancer indépendante des mouvements de son corps, il la vit glisser entre les bras de Giulietta, et disparaître avec elle au milieu d'une vapeur singulière. Toutes sortes de vilaines voix chevrotaient et ricanaient avec une diabolique ironie… Succombant aux angoisses d'une terreur mor-

telle, Érasme tomba évanoui à terre ; mais l'excès de son horreur même l'arracha à cet étourdissement, et dans une obscurité dense et profonde, il retrouva la porte et descendit l'escalier en chancelant. À deux pas de la maison, il fut saisi, soulevé à l'improviste, et placé dans une voiture, qui partit aussitôt rapidement.

« Il y a un peu de perturbation là-haut, à ce qu'il paraît, dit en allemand l'homme qui avait pris place auprès de lui ; cependant à présent tout ira bien, pourvu que vous vouliez vous abandonner entièrement à moi. Giuliettina a pris toutes les mesures convenables ; elle vous a recommandé à mes soins. Il faut avouer que vous êtes un bien charmant jeune homme, et doué des dispositions les plus heureuses pour ce genre de fines plaisanteries que nous aimons par-dessus tout, moi et la petite Giulietta. Savez-vous que l'amoroso a reçu là, sur la nuque, un fameux coup de pied allemand ? Comme sa langue pendait en dehors aussi bleue qu'une cerise mûre… et de quel air drôle il geignait et clignait de l'œil, sans pouvoir se décider à sauter le pas !… Ha, ha, ha ! »

La voix de cet homme avait un accent de moquerie si désagréable, un bredouillement si horrible, que chacune de ses paroles entrait comme un coup de poignard dans le cœur d'Érasme. « Qui que vous soyez, dit celui-ci, taisez-vous ; cessez de rappeler cet événement épouvantable dont j'éprouve assez de repentir. – De repentir ? de repentir ! répliqua cet homme ; alors vous vous repentez donc aussi d'avoir connu Giulietta, et conquis son amour précieux ?

— Ah ! Giulietta ! Giulietta ! soupira Érasme. – Eh bien oui, poursuivit l'autre ; voilà comme vous êtes enfant : vos désirs, votre passion sont sans bornes, et vous voudriez que tout mar-

chât comme sur des roulettes. Il est fâcheux pour vous effectivement de vous voir contrainte d'abandonner Giulietta. Mais pourtant, si vous vouliez demeurer, je saurais bien trouver les moyens de vous soustraire aux poignards de tous vos ennemis, ainsi qu'aux recherches de cette bonne et digne justice ! »

Érasme se sentit transporter d'aise à l'idée de pouvoir rester près de Giulietta. « Comment y parviendrez-vous ? demanda-t-il à son compagnon. – Je connais, répondit celui-ci, un moyen cabalistique pour frapper d'aveuglement vos persécuteurs, de telle sorte que vous leur apparaissiez toujours avec un visage différent, et qu'ils ne puissent jamais reconnaître. Dès qu'il fera jour, vous serez assez bon pour regarder très longtemps et fort attentivement dans un miroir ; j'exécuterai ensuite certaines opérations avec votre reflet, sans l'endommager le moins du monde, et je vous réponds de tout. Vous pourrez alors vivre avec Giulietta sans courir le moindre risque, et tout entier aux délices de votre amour.

— Horreur ! quelle horreur ! s'écria Érasme. – Où donc voyez-vous là de l'horreur, mon cher monsieur ? reprit l'étranger d'un ton railleur. – Ah ! fit Érasme en gémissant, je… j'ai… – Laissé votre reflet en route, interrompit l'autre aussitôt, chez Giulietta, peut-être ? Ha, ha, ha, ha ! – Bravo, mon cher, bravissimo ! Oh bien ! à présent, vous pouvez courir à travers les bois et les champs, les cités et les villages, jusqu'à ce que vous retrouviez votre femme et le petit Rarasme, et que vous soyez redevenu un respectable père de famille, malgré la privation de votre reflet, ce qui du reste ne causera pas à votre femme un grand souci, puisqu'elle vous possédera corporellement, tandis qu'il ne reste à Giulietta qu'une décevante illusion de vous-même.

— Tais-toi ! homme abominable ! » s'écria Érasme. En ce moment une bande joyeuse, chantant et portant des torches qui éclairèrent l'intérieur de la voiture, vint à passer. Érasme regarda les traits de son compagnon, et il reconnut l'affreux docteur Dapertutto. D'un bond il s'élance sur le chemin, et court rejoindre le cortège, car il avait reconnu de loin la basse-taille sonore de la voix de Frédéric. Celui-ci revenait avec ses amis d'une partie de campagne. Érasme raconta brièvement à Frédéric tout ce qu'il lui était arrivé, sauf la circonstance de son reflet perdu. Frédéric prit aussitôt les devants avec lui pour rentrer dans la ville, et avisa si promptement aux préparatifs de son départ, qu'au lever de l'aurore Érasme, monté sur un excellent cheval, était déjà à une grande distance de Florence.

Spikher a relaté par écrit les principales aventures de son voyage. La plus remarquable consiste dans l'événement qui lui fit sentir pour la première fois, d'une manière bien pénible, les conséquences de la perte de son reflet. Il venait de s'arrêter dans une grande ville, parce que son cheval fatigué avait besoin de repos, et il s'assit sans défiance à la table d'hôte de l'auberge, entouré d'une nombreuse compagnie. Il n'avait pas pris garde qu'en face de lui se trouvait une grande glace bien polie et bien nette. Un damné de garçon, placé derrière sa chaise, vint à s'apercevoir que cette chaise figurait vide dans la glace, où l'on ne discernait aucun trait de l'individu qui l'occupait réellement. Il fit part de sa remarque au voisin d'Érasme, celui-ci la transmit à une autre personne : bientôt tous les regards se portèrent sur Érasme, puis sur la glace, et un chuchotement mêlé de murmures fit le tour de toute l'assemblée.

Érasme ne s'était pas encore aperçu qu'il était l'objet de cette rumeur générale, quand un homme grave et âgé, se levant de table, vint à lui, l'amena devant le miroir, et, après y avoir regardé, se retourna vers la compagnie, en disant à haute et intelligible voix : « Rien n'est plus vrai : il n'a pas de reflet ! – Il n'a pas de reflet ! – il n'a pas de reflet ! – c'est un mauvais sujet ! – un homo nefas1 ! à la porte, à la porte ! » – Tel fut le hourra confus qui s'éleva de tous les coins de la salle.

Érasme, plein de rage et couvert de confusion, alla se réfugier dans sa chambre ; mais il y était à peine, que des agents de police vinrent lui notifier l'ordre de comparaître avant une heure devant l'autorité muni d'un reflet complet et exactement conforme, ou bien de quitter immédiatement la ville. Il se hâta de partir en effet, et la populace oisive se mit à sa poursuite, et les polissons des rues ne cessaient de crier : « Le voilà qui galope, celui qui a vendu son reflet au diable ! le voilà qui galope, le réprouvé ! »

Enfin il se trouva seul en pleine campagne. Dès lors, partout où il s'arrêtait, sous le prétexte d'une horreur innée et invincible pour toute espèce d'image reflétée, il faisait voiler soigneusement tous les miroirs ; et c'est pour cela qu'on l'appelait par dérision le général Suwarow 2, qui avait la même habitude.

Lorsque Spikher eut atteint sa ville natale, et qu'il rentra dans sa demeure, sa bonne femme et le petit Rarasme l'accueillirent avec joie, et bientôt il crut qu'il lui serait facile, dans la douce paix de sa vie domestique, de se consoler de la perte de son reflet. Il avait même entièrement oublié la belle Giulietta. Un soir qu'il jouait avec son fils, celui-ci lui appliqua sur la figure ses petites mains, qui se trouvaient salies par la suie du poêle ; alors il s'écria : « Ah, papa ! papa ! comme je t'ai fait noir ! tiens, regarde

donc. » Et avant que Spikher pût l'empêcher, l'enfant s'était emparé d'un petit miroir qu'il présenta devant son père en y regardant également. Mais il laissa tout à coup tomber le miroir, et s'échappa de la chambre en pleurant bien fort. Bientôt après, la femme d'Érasme entra la stupeur et l'effroi peints sur le visage. « Qu'est-ce que vient de me dire Rarasme ? s'écria-t-elle. – Que je n'ai pas de reflet, n'est-ce pas, ma chère ? » interrompit Spikher avec un sourire forcé. Et il se confondit en beaux discours pour prouver qu'une pareille perte, bien qu'il fût insensé de la supposer jamais possible, n'avait en définitive que bien peu d'importance, puisque tout reflet n'était au fait qu'une illusion ; que d'ailleurs la contemplation de soi-même induisait au péché de vanité, et qu'enfin cette image trompeuse attribuait au rêve en quelque sorte, à l'empire des ombres une partie du moi réel et physique. Mais tandis qu'il argumentait, sa femme avait vivement tiré le rideau qui couvrait une glace posée dans la chambre, et dès qu'elle y eut jeté un regard, elle tomba à la renverse comme frappée de la foudre.

Spikher releva sa pauvre femme, mais elle n'eut pas plus tôt repris connaissance, qu'elle le repoussa loin d'elle avec horreur. « Laisse-moi, s'écria-t-elle, homme maudit ! Ce n'est pas toi ! tu n'es pas mon mari, non ! – Tu es un esprit infernal qui vise à ma perte, à ma damnation. Va-t-en ! fuis loin de moi, tu n'as sur moi aucune puissance, réprouvé ! » Les éclats de sa voix retentirent dans toute la maison, les domestiques, les voisins accoururent effrayés : Érasme, au comble de la fureur et du désespoir, se précipita hors de la maison, et dans son égarement frénétique, il courut se réfugier dans les allées désertes du parc voisin de la ville.

L'image de Giulietta lui apparut alors dans toute la magie de sa beauté, et il s'écria à haute-voix : « Est-ce ainsi que tu te venges, Giulietta ! de ce que je t'ai abandonnée, de ce qu'au lieu de ma personne je ne t'ai donné que mon reflet ? Ah, Giulietta ! – Mais je veux être à toi maintenant sans réserve : elle m'a repoussé, elle à qui je te sacrifiais ! Giulietta ! Giulietta ! je me donne à toi, oui je t'appartiendrai d'esprit, de corps et d'âme !

— Rien ne vous sera plus facile, mon très digne maître ! » s'écria signor Dapertutto, qui se trouva subitement devant Spikher, avec son justaucorps écarlate aux boutons d'acier étincelants. Ces mots résonnèrent à l'oreille du malheureux Érasme comme une promesse consolatrice ; et sans faire attention à la physionomie repoussante et moqueuse de Dapertutto, sans reculer devant lui, il demanda d'un ton plaintif : « Comment donc pourrais-je la retrouver, elle que j'ai perdue, hélas ! sans retour ? – Erreur ! répliqua Dapertutto, elle n'est pas fort éloignée d'ici, et soupire d'une étrange ardeur, mon digne maître, après la possession de votre chère personne, car un reflet n'est au fait, vous le concevez bien, qu'une vaine illusion. Du reste, dès qu'elle sera sûre de posséder votre précieuse individualité, c'est-à-dire votre corps, votre âme et toute votre existence, elle vous rendra avec empressement et des grâces infinies votre agréable reflet net et intact.

— Conduis-moi près d'elle sur le champ ! s'écria Érasme, où est-elle ? – Ah ! reprit Dapertutto, il faut encore une petite formalité avant que vous puissiez revoir Giulietta, et vous livrer exclusivement à elle pour obtenir la restitution de votre reflet. Songez que la belle ne pourrait pas encore disposer en toute liberté de votre précieuse personne, puisque vous êtes encore engagé

dans certains liens qui doivent être préalablement rompus. Votre chère femme et votre jeune enfant de si belle espérance…

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Érasme d'un ton violent. – Que la rupture des liens susdits, poursuivit Dapertutto, pourrait s'effectuer, sans aucun risque, d'une manière facile et toute naturelle. Vous devez savoir, depuis votre séjour à Florence, que je suis doué d'une certaine habileté pour préparer tel et tel médicament miraculeux : eh bien, j'ai ici, dans ce flacon, un petit remède de famille de cette espèce. Deux ou trois gouttes de ceci seulement à chacun de ceux qui vous barrent le chemin, à vous et à la tendre Giulietta, et vous les voyez tomber sans proférer un mot et sans douloureuses grimaces. Il est vrai qu'on appelle cela mourir, et la mort a son amertume. Mais n'est-ce pas un agréable goût que celui de l'amande amère ? Eh bien, voilà précisément celui de la mort que renferme ce petit flacon. Aussitôt après leur paisible extinction, vos estimables proches répandront une agréable odeur d'amande amère. – Prenez, mon très cher ! » Il tendit à Érasme une petite fiole 3.

« Homme exécrable ! s'écria Érasme, tu veux que j'empoisonne ma femme et mon enfant ! – Eh, qui parle de poison ? interrompit l'homme rouge ; ce n'est qu'un expédient domestique, un ingrédient de goût agréable que contient cette fiole. J'ai bien à ma disposition d'autres moyens pour vous rendre votre indépendance, mais je voudrais vous voir agir vous-même par un procédé purement humain et tout naturel. Que voulez-vous ? c'est là ma fantaisie. Prenez avec confiance, mon cher maître ! »

Érasme avait la fiole entre les mains sans savoir comment cela s'était fait. Il courut machinalement jusque chez lui, et monta dans sa chambre. Sa femme avait passé la nuit en proie à mille

tourments, à mille angoisses ; elle soutenait opiniâtrement que ce n'était pas son mari qui était revenu, mais un démon de l'enfer qui avait pris son apparence pour la perdre. Dès que Spikher reparut dans la maison, tout le monde s'enfuit avec effroi sur son passage ; le petit Rarasme seul osa l'aborder, et il lui demanda naïvement pourquoi il ne rapportait pas avec lui son reflet, disant que cela ferait mourir sa mère de chagrin. Érasme jeta sur son fils un coup d'œil courroucé. Il tenait encore à la main la fiole de Dapertutto ; le petit portait sur son bras sa tourterelle favorite, et celle-ci vint à remarquer la fiole et à becqueter le bouchon ; mais immédiatement sa tête retomba languissante… Elle était morte.

Érasme bondit avec horreur. « Traître ! s'écria-t-il, tu ne m'entraîneras pas à commettre ce crime abominable ! » Il lança aussitôt par la fenêtre la fiole, qui se brisa en mille morceaux sur le pavé de la cour. Une agréable odeur d'amande se répandit dans l'air et monta dans la chambre. – Le petit Rarasme s'était sauvé saisi de frayeur.

Spikher passa toute la journée livré à mille tortures d'esprit. Quand l'heure de minuit arriva il vit se représenter à son imagination l'image de Giulietta sous les plus vives et les plus séduisantes couleurs. – Une fois qu'ils étaient ensemble, le collier de Giulietta, fait de ces petites graines rouges dont se parent les Italiennes, s'était rompu soudainement. En ramassant les graines, il s'était empressé d'en cacher une pour la conserver précieusement comme ayant touché le cou de sa maîtresse adorée. En ce moment il la tenait à la main, et la considérait avec un grand effort d'attention, en songeant à sa bien-aimée perdue. Alors il lui sembla que cette graine exhalait le même parfum magique qui l'enivrait autrefois dans le voisinage de Giulietta. « Ah, Giulietta !

s'écria-t-il, te voir une fois encore ! et puis après que ma ruine et mon déshonneur se consomment ! »

À peine avait-il prononcé ces mots, qu'un léger frôlement se fit entendre dans le corridor. Il distingua des pas. On frappa doucement à la porte. Érasme sentit sa respiration suspendue… Il tressaillait de crainte et d'espérance. Il alla ouvrir. Giulietta entra éblouissante de grâce et de beauté.

Ivre d'amour et de joie, Érasme la pressa tendrement dans ses bras. « Me voilà, mon bien-aimé, dit-elle d'une voix suave, tiens, vois comme j'ai gardé fidèlement ton reflet. » Elle souleva le voile de la glace, et Spikher aperçut avec ravissement son image enlacée pour ainsi dire à celle de Giulietta ; mais, indépendante de sa personne, elle ne reproduisait aucun de ses mouvements. Il frissonna de tous ses membres. « Giulietta ! s'écria-t-il, si tu ne veux pas que je devienne fou furieux par suite de mon sacrifice, rends-moi mon reflet, et prends plutôt ma propre personne, ma vie, mon corps et mon âme !

— Mais n'y a-t-il pas encore une barrière entre nous, cher Érasme ! dit Giulietta, tu sais… Dapertutto ne t'a-t-il pas dit ?… – Dieu du ciel ! Giulietta ! interrompit Érasme, si je ne puis être à toi qu'à cette condition, j'aime mieux mourir !

— Aussi, reprit Giulietta, Dapertutto n'exigera pas de toi l'accomplissement d'une action pareille. Sans doute il est fâcheux qu'un simple serment et la bénédiction d'un prêtre aient autant de puissance. Tu es pourtant dans la nécessité de briser ce lien qui t'enchaîne ; car autrement tu ne seras jamais complètement à moi. Mais je connais un autre moyen d'y parvenir meilleur que celui dont t'a parlé Dapertutto.

— Et quel est-il ? » demanda Érasme avec vivacité. Alors Giulietta lui passa son bras autour du cou, et, penchant sa jolie tête sur sa poitrine, elle dit à demi voix : « Tu écris sur une petite feuille de papier ton nom, Érasme Spikher, au-dessous de ce peu de mots : “Je donne à mon bon ami Dapertutto tout pouvoir sur ma femme et mon enfant ; qu’il en dispose arbitrairement, et qu’il brise le lien qui m’enchaîne, parce que je veux désormais appartenir, moi, mon corps et mon âme immortelle, à Giulietta, que j’ai choisie pour ma femme, et à qui je m’unirai encore pour jamais par un serment particulier.” »

Érasme sentit tous ses nerfs glacés et crispés. Des baisers de feu brûlaient ses lèvres, et il tenait à la main la petite feuille de papier que lui avait donnée Giulietta. Tout à coup il vit apparaître derrière elle Dapertutto, prodigieusement grandi, et qui lui présentait une plume de métal. Au même instant une petite veine de sa main gauche creva, et le sang en jaillit. « Écris, écris ! – signe ! – signe ! s’écriait l’homme rouge d’une voix croassante. – Signe ! signe, mon bien-aimé ! mon seul époux pour l’éternité ! » murmurait Giulietta. Déjà Spikher avait rougi la plume de son sang, il s’apprêtait à signer, lorsque la porte s’ouvrit. – Une figure blanche entra, dirigeant sur Érasme des yeux fixes comme ceux d’un spectre, et qui s’écria d’une voix sourde et douloureuse : « Érasme ! Érasme ! que vas-tu faire ? Au nom du Rédempteur, renonce à ce pacte infernal ! » – Érasme reconnut sa femme dans le fantôme qui lui parlait ainsi, et il jeta loin de lui la plume et le papier.

Des yeux de Giulietta jaillirent alors des éclairs rougeâtres ; les traits de son visage étaient horriblement décomposés, son corps ardait comme la flamme. « Arrière ! engeance d’enfer ! tu n’auras

aucun droit sur mon âme : au nom de Jésus, laisse-moi, serpent ! le feu d'enfer brûle en toi. » Ainsi s'écria Érasme. Et d'un bras vigoureux il repoussa Giulietta qui cherchait encore à le retenir enlacé. Soudain retentirent des sons discordants, des hurlements confus, et Spikher crut distinguer de noirs corbeaux battant de leurs ailes contre les murs de la chambre. – Giulietta, Dapertutto disparurent au milieu de la vapeur épaisse et suffocante qui semblait suinter des lambris, et qui éteignit les lumières.

Enfin les rayons de l'aurore pénétrèrent à travers les croisées. Érasme se rendit aussitôt près de sa femme. Il la trouva radoucie, affable et indulgente. Le petit Rarasme était déjà éveillé et assis sur le lit de sa mère. Elle tendit la main à son pauvre mari et lui dit : « Maintenant je sais quelle aventure fâcheuse t'est survenue en Italie, et je te plains de tout mon cœur. La puissance du démon est bien grande ! Satan, à qui tous les vices sont familiers, ne se fait pas faute de voler tant qu'il peut, et il n'a pas pu résister au plaisir de t'escroquer avec une insigne malice ton joli reflet, si bien pareil à toi-même. – Regarde donc un peu dans ce miroir, là à côté, mon cher et bon mari ! »

Spikher regarda tremblant de tous ses membres et de l'air le plus pitoyable. Le miroir resta clair et net : rien d'Érasme Spikher ne s'y reflétait. « Pour cette fois, continua sa femme, il est vraiment heureux que le miroir ne reproduise pas ton image, car tu as un air bien piteux, mon cher Érasme ! Mais du reste, tu concevras toi-même que, privé de reflet, tu sers de risée au monde, et que tu ne saurais dignement représenter un père de famille convenable et complet, capable d'inspirer le respect à sa femme et à ses enfants. Voilà ton petit Rarasme qui commence déjà à se moquer de toi, et il veut, à la première occasion, te faire de belles

moustaches avec du charbon, parce que tu ne pourras pas t'en apercevoir. – Va donc encore un peu courir le monde, et tâche de rattraper ton reflet au diable : si tu y parviens, tu seras accueilli ici à ton retour avec joie et cordialité. Embrasse-moi (Spikher l'embrassa) : et maintenant – bon voyage ! Envoie de temps en temps à Rarasme un petit pantalon neuf, car il glisse sans cesse sur ses genoux en jouant, et il en use prodigieusement. Mais n'oublie pas, si tu passes à Nuremberg, d'y joindre, en bon et sensible père, un joli hussard de bois et des pains d'épices. Porte-toi bien, Érasme ! »

Sa femme se retourna de l'autre côté, et se rendormit. Spikher souleva dans ses bras le petit Rarasme et le pressa sur son cœur. Mais celui-ci se débattit en criant. Alors Spikher le posa par terre, et s'en alla courir le monde.

Il rencontra un jour un certain Pierre Schlemihl. Celui-ci avait vendu son ombre ; tous deux songèrent à voyager de compagnie, de telle sorte qu'Érasme Spikher eût projeté l'ombre nécessaire, tandis qu'en revanche Pierre Schlemihl eût fourni le reflet qui manquait. Mais cela n'eut pas de suite.

q

Chapitre 5 Post-scriptum du voyageur enthousiaste

— Quels sont les traits réfléchis dans ce miroir ? – Sont-ce bien les miens ? – Ô Julie ! – Giulietta ! – image céleste – esprit infernal ! – Angoisses, ravissement. – Extase et désespoir !…

Tu vois, mon cher Théodore-Amédée Hoffmann ! qu'évidemment une puissance mystérieuse, occulte, ne s'introduit que trop souvent dans ma vie réelle, et vient corrompre les plus doux rêves de mon sommeil, en jetant sur mon chemin les figures les plus fantastiques.

Encore tout rempli des apparitions de la nuit de Saint-Sylvestre, je suis presque tenté de croire que mon conseiller de justice était en réalité une véritable poupée de sucre candi, sa brillante société un étalage de la Noël ou du jour de l'an, et la charmante Julie cette séduisante création de Rembrandt ou de Callot, qui déroba frauduleusement au pauvre Érasme Spikher son reflet si ressemblant et si beau.

Daigne me pardonner.

q

Chapitre 1

Vous savez (ainsi commença Théodore) que je passai tout l'été dernier à B... Le grand nombre d'anciens amis et de connaissances que j'y rencontrai, la vie libre et animée de cette capitale, les agréments variés qu'y offre la culture des sciences et des arts, tout cela me captiva ; jamais je n'avais été plus gai, et je m'abandonnai avec délices à mon goût passionné pour les flâneries solitaires, me délectant à examiner chaque gravure, chaque affiche, ou à observer les individus que je rencontrais, et même à tirer en imagination l'horoscope de quelques-uns. D'ailleurs, le spectacle des nombreux et magnifiques édifices de B... et celui des mer-

veilleux produits de l'art et du luxe auraient suffi pour donner à mes promenades un attrait irrésistible.

L'avenue bordée d'hôtels somptueux qui conduit à la porte de … est le rendez-vous habituel des gens du grand monde, à qui leur position ou leur fortune permet d'user largement des jouissances de la vie. Le rez-de-chaussée de ces riches et vastes palais est généralement affecté à des magasins où sont exposées les marchandises de luxe, et les étages supérieurs sont habités par des personnes de la plus haute condition. C'est dans cette rue que sont situés aussi les hôtels publics les plus distingués, et la plupart des ambassadeurs étrangers y ont leur résidence. Vous pouvez donc vous figurer ce lieu comme le théâtre perpétuel d'un mouvement et d'une vie extraordinaires qu'on ne retrouve point dans les autres quartiers de la capitale ; de même que l'aspect de celui-ci donnerait une idée exagérée de la population commune ; car l'affluence générale fait que maintes personnes se contentent en cet endroit d'un logement exigu relativement à leurs besoins réels ; ce qui donne à plusieurs maisons occupées par un grand nombre de familles l'aspect de véritables ruches d'abeilles.

J'avais déjà bien souvent parcouru cette promenade, lorsqu'un jour une maison qui contrastait d'une manière frappante et singulière avec toutes les autres arrêta tout à coup mes regards. Figurez-vous une maison basse avec quatre fenêtres de façade au premier étage, qui ne dépassait guère en hauteur les croisées du rez-de-chaussée des maisons voisines, et deux beaux hôtels la comprimant pour ainsi dire entre leurs grands murs latéraux. Sa devanture décrépie, sa toiture mal entretenue, une partie des vitres remplacée par du papier collé, témoignaient de la négligence absolue du propriétaire. Imaginez l'effet que devait pro-

duire cette masure au milieu de tant d'édifices somptueux ornés de tous les embellissements de l'art et du goût.

Je m'arrêtai, et, après un examen attentif, je remarquai que toutes les croisées étaient soigneusement fermées ; celles du rez-de-chaussée paraissaient avoir été murées ; et je cherchai vainement auprès de la porte bâtarde, pratiquée sur un côté de la façade, et qui devait servir d'entrée, la sonnette d'usage. Je ne pus même découvrir sur cette porte ni serrure ni poignée. Bref, je restai convaincu que cette maison devait être tout à fait inhabitée ; car jamais, jamais, à quelque heure du jour que je passasse, je n'y aperçus la moindre trace d'une créature humaine.

Une maison inhabitée dans cette partie de la ville, dans cette rue ! Singulière apparition ! Et pourtant, cela s'explique peut-être par une raison bien simple et naturelle, si le propriétaire se trouve embarqué par exemple dans un long voyage, ou bien si, retenu dans quelque autre propriété lointaine, il ne veut ni aliéner ni louer cet immeuble, pour rester libre d'y établir sa demeure immédiatement à son retour à B... Telles étaient mes suppositions, et cependant j'ignore moi-même par quelle influence il me devint impossible de passer devant la maison déserte sans m'arrêter chaque fois, comme si une puissance magique m'y eût contraint, et sans que les réflexions les plus étranges vinssent occuper ou plutôt troubler mon esprit.

Vous tous savez bien, vous, les braves et joyeux compagnons de ma jeunesse, comment j'ai toujours eu des manies de visionnaire, et quel vif penchant m'entraîne à ne m'occuper que des merveilleux phénomènes du monde fantastique, ce que vous ne cessiez de désapprouver au nom d'une raison sévère. – Eh bien ! prenez à votre aise vos airs sceptiques et railleurs ; j'avouerai

même volontiers que j'ai souvent été la franche dupe de mes propres illusions, et que la maison déserte semblait fort devoir me réserver une déception du même genre ; mais patience jusqu'à la fin, dont la morale doit vous confondre ! Écoutez.

Un jour donc, et cela à l'heure où le bon ton convoque les promeneurs dans l'avenue, j'étais, comme à l'ordinaire, plongé dans de profondes réflexions en contemplant la maison déserte. Bientôt je remarquai, sans y attacher une grande importance, que quelqu'un venait de s'arrêter près de moi en me considérant. C'était le comte P ***, dont le caractère analogue au mien s'était déjà manifesté en maintes circonstances, et je ne doutai pas un seul instant que l'aspect mystérieux de la maison ne l'eût frappé ainsi que moi. Jugez de mon émotion, lorsqu'après avoir parlé le premier de la singulière impression que m'avait causée la vue de ce bâtiment abandonné au centre du quartier le plus à la mode de la capitale, je le vis sourire avec affectation. Mais j'en sus bientôt le motif.

Le comte P *** était allé beaucoup plus loin que moi dans ses observations et ses suppositions. Enfin il s'était rendu compte du secret, et il sut en faire le texte d'une histoire tellement surprenante, que l'imagination la plus poétique et la plus indépendante pouvait seule en admettre la réalité dans la vie commune. Je devrais sans doute ici vous faire part de l'histoire du comte que j'ai encore présente à l'esprit dans toute sa vivacité ; mais je me sens dès à présent si fortement préoccupé de ma propre aventure qu'il me faut poursuivre mon récit.

Seulement, imaginez quel fut le désappointement du comte, lorsqu'après avoir parfait et complété son histoire, il apprit que la maison déserte servait tout bonnement de laboratoire au confi-

seur dont la boutique, magnifiquement décorée, était contiguë. C'est pour cela que les fenêtres du rez-de-chaussée, où étaient établis les fourneaux, avaient été murées, et que celles des chambres du premier étage étaient garnies d'épais rideaux pour garantir du soleil et des insectes les sucreries fabriquées qu'on y gardait en réserve.

À cette communication inattendue, j'éprouvai, comme cela était arrivé au comte lui-même, l'effet d'une douche froide qui aurait jailli sur ma tête, c'est-à-dire que le diable, auquel répugne toute poésie, d'un coup de sa griffe aiguë, nous gratifia, pauvres rêveurs ! du plus honteux pied de nez.

Toutefois, en dépit de cette prosaïque explication, je ne pouvais m'empêcher de regarder toujours en passant la maison déserte, et toujours à cette vue un léger frisson parcourait mes membres, et mille visions bizarres de ce qui pouvait se passer à l'intérieur surgissaient dans mon esprit. Je ne pouvais absolument pas m'habituer à l'idée des bonbons, des confitures, des massepains, des fruits confits, etc., etc. Un singulier vertige me faisait apparaître tout cela comme autant d'encouragements séducteurs dont j'interprétais à peu près ainsi le langage symbolique : N'ayez pas peur, mon cher ! nous sommes tous des petits êtres bien doux et bien délicats ; mais il faut compter prochainement sur un léger coup de tonnerre… Puis je pensai en moi-même : N'es-tu pas un bien grand fou de chercher sans cesse à transformer les choses les plus ordinaires en apparitions miraculeuses ? et tes amis n'ont-ils pas raison de te traiter d'incurable visionnaire ?

La maison, comme cela devait être d'après sa destination prétendue, restait toujours la même, de sorte qu'à la fin je m'habi-

tuai à son aspect ; et les folles images que, dans l'origine, je voyais si distinctement m'apparaître et voltiger hors de son enceinte, s'étaient évanouies peu à peu. Le hasard vint réveiller de nouveau mes anciens soupçons.

Quoique je me fusse résigné autant que possible au cours trivial et ordinaire des choses, vous devez bien penser qu'avec la tendance de mon caractère, décidément plein d'une passion enthousiaste et religieuse pour le merveilleux, je ne cessai pas d'avoir l'œil sur la maison mystérieuse. Il arriva donc un jour que, me promenant comme de coutume à midi dans l'avenue, je dirigeai mes regards vers les fenêtres voilées de la maison déserte. Soudain je vis remuer doucement le rideau de la croisée la plus rapprochée de la boutique du confiseur. Une main, un bras entier se laissèrent voir. Je tirai à la hâte ma lorgnette d'opéra, et j'aperçus alors distinctement une main de femme éclatante de blancheur et merveilleusement faite, au petit doigt de laquelle étincelait un diamant incomparable. Un riche bracelet rayonnait aussi à son bras d'albâtre voluptueusement arrondi. La main déposa une carafe de cristal d'une forme étrange sur l'appui de la croisée, et disparut derrière le rideau.

Je restai pétrifié. Un sentiment indéfinissable de bonheur inquiet me fit frissonner comme une commotion électrique. Je ne pouvais détourner mes regards de la fenêtre enchantée, et peut-être aussi un soupir langoureux s'échappa-t-il de mon sein. Bref, en revenant à moi, je me vis entouré d'une foule de gens de toute condition, qui regardaient avec curiosité du même côté que moi. J'en fus contrarié. Mais il me vint bientôt à l'esprit que le peuple d'une grande ville quelconque ressemble toujours plus ou moins à cette multitude de badauds attroupés devant une maison, qui

ne se lassaient point d'ouvrir de grands yeux et de crier au miracle, parce qu'un bonnet de coton était tombé d'un sixième étage sans une seule maille de rompue.

Je m'éclipsai adroitement, et le démon du prosaïsme me souffla très intelligiblement à l'oreille que j'avais vu sans doute la femme du confiseur dans sa belle toilette du dimanche placer sur l'appui de la croisée une carafe vide d'huile de rose ou de quelque autre liqueur.

Tout à coup, chose étrange ! il me vint une idée fort sensée. – Je revins sur mes pas, et j'entrai tout droit dans la splendide boutique ornée de glaces du confiseur, voisin de la maison déserte.

Tout en soufflant sur la tasse brûlante de chocolat mousseux que je m'étais fait servir, je glissai sans affectation les mots suivants : « Vous avez ma foi bien fait d'agrandir votre établissement par l'acquisition de la maison voisine. » Le confiseur s'empressa de jeter encore quelques bonbons de couleur différente dans le cornet d'un quart de livre qu'attendait une charmante petite fille, et ensuite il se pencha fort en avant vers moi, le bras appuyé sur son comptoir, en m'adressant un regard souriant et interrogateur, comme s'il ne m'eût pas du tout compris.

Je répétai qu'il avait très convenablement établi son laboratoire dans la maison voisine, bien que le bâtiment, devant rester inhabité par suite de cette destination, offrit un triste et sombre contraste au milieu des brillants hôtels d'alentour. « Eh ! monsieur, répartit alors le confiseur, qui a pu vous dire que la maison d'à côté nous appartient ! Malheureusement, toutes nos tentatives pour l'acquérir ont été vaines ; et, ma foi, cela vaut peut-être

mieux pour nous ; car il y a dans cette maison quelque singulier mystère !... »

Vous devez bien imaginer, ô mes chers amis, combien ces paroles m'intriguèrent et avec quel empressement je priai le confiseur de m'en apprendre davantage sur ce sujet. « Mon Dieu ! monsieur, me dit-il, je ne sais rien moi-même de bien particulier. Ce qu'il y a de positif, c'est que cette maison appartient à la comtesse de S ***, qui vit dans ses terres, et n'est pas venue à B... depuis un grand nombre d'années. Déjà, à l'époque où aucun des édifices somptueux qui ornent aujourd'hui cette rue n'existait encore, cette maison, à ce qu'on m'a raconté, avait le même aspect qu'aujourd'hui, et depuis ce temps, on n'y a fait que les réparations strictement nécessaires pour la préserver d'une ruine totale.

» Deux seuls êtres animés l'habitent, un intendant morose aussi vieux qu'elle, et un chien décrépit et hargneux, qui ne cesse d'aboyer après la lune dans la cour de derrière. D'après le bruit général, ce bâtiment n'est qu'un repaire de revenants, et en effet, mon frère, à qui appartient cette boutique, et moi nous avons souvent entendu au milieu du silence de la nuit, surtout à l'époque des fêtes de Noël, où nos travaux multiplient nos veilles, d'étranges lamentations qui partaient évidemment de derrière le mur mitoyen. Quelquefois aussi, de sourds grattements et des éclats d'un tapage diabolique nous ont glacés d'effroi. Il n'y a pas longtemps que, durant la nuit, nous entendîmes retentir un chant si singulier qu'aucune parole ne saurait vous en donner une juste idée. C'était pourtant bien positivement le son de la voix d'une vieille femme ; mais jamais, moi qui ai vu bien des cantatrices en Italie, en France et en Allemagne, jamais en vérité je n'ai entendu des sons aussi perçants, aussi aigus, ni d'aussi dé-

chirants accords mêlés de cadences plus hardies. Je crus reconnaître qu'on chantait des paroles françaises ; mais je ne pus pas les distinguer d'une manière précise. Et d'ailleurs, le frisson d'horreur dont je me sentis pénétré m'empêcha de prêter une attention soutenue à ce chant inconcevable et fantastique.

» Il arrive aussi, quand le bruit extérieur cesse momentanément, que l'on entend de l'arrière-boutique de profonds soupirs, et puis un rire étouffé, qui semblent sortir de terre ; mais en appliquant l'oreille contre la muraille, on s'aperçoit aisément que ces divers bruits viennent de la maison à côté. Voyez, monsieur… (il me conduisit dans l'arrière-boutique, et du geste dirigea mes regards vers la fenêtre), remarquez ce tuyau de fer qui sort du mur en face : il fume parfois si fort, même en été et quand on n'allume pourtant du feu nulle part, que mon frère s'est déjà plus d'une fois querellé avec le vieil intendant à cause du danger d'incendie. Mais celui-ci prétend, pour s'excuser, que c'est la cheminée du fourneau où il fait cuire ses aliments. Ce qu'il mange celui-là, Dieu le sait ! car la fumée qui s'échappe de là répand quelquefois une odeur si singulière !… »

La porte vitrée de la boutique cria, le confiseur courut à son comptoir, et il me lança, en me désignant d'un mouvement de tête le personnage qui venait d'entrer, un regard significatif. Je le compris à merveille. Quel pouvait être cet individu, sinon l'intendant de la mystérieuse maison ? – Figurez-vous un petit homme sec avec une face couleur de momie, un nez pointu, des lèvres pincées, des yeux de chat d'un vert étincelant, un sourire stéréotypé d'homme en démence, des cheveux frisés à l'ancienne mode et abondamment poudrés avec un toupet pyramidal, des ailes de pigeon ébouriffées et une grande bourse pendante dite postillon

d'amour, un vieil habit couleur café brûlé, à moitié déteint, mais bien conservé et bien brossé, des bas gris, et enfin de grands souliers carrés avec de petites boucles en faux brillants. Imaginez que cette petite et sèche figure est pourtant vigoureusement constituée, surtout à en juger par des poings monstrueux armés de longs doigts nerveux, et qu'elle marche vers le comptoir du pas le plus assuré. Enfin, voyez-la, avec son sourire invariable, et les yeux fixés sur les bocaux de cristal pleins de sucreries, demander d'un ton langoureux et d'une voix grêle et larmoyante : « Deux oranges confites – deux macarons – deux marrons glacés », etc., et jugez vous-même s'il y avait lieu d'éprouver ou non à cette vue de singuliers pressentiments.

Le confiseur mit ensemble les diverses friandises réclamées par le vieillard, qui lui dit avec l'accent le plus lamentable : « Pesez, pesez cela, monsieur mon estimable voisin ! » Puis il tira en geignant et avec effort une petite bourse de cuir de sa poche, et y chercha de l'argent avec de minutieuses cérémonies. Je remarquai qu'il paya le confiseur en plusieurs sortes de vieilles monnaies usées et déjà hors de cours pour la plupart. Il prit un air très chagrin en comptant les pièces devant lui, et balbutiait en même temps : « Des douceurs – des douceurs ! il ne faut plus que des douceurs à présent, en faveur de moi. Satan offre un miel pur, savoureux aux lèvres de sa fiancée ! »

Le confiseur me regarda en riant, et dit ensuite au vieillard : « Vous ne paraissez pas être bien portant. Ah ! sans doute, l'âge, l'âge ; les forces diminuent. » Sans changer de visage, le vieux s'écria d'une voix sonore : « L'âge, l'âge ? – les forces diminuent ? faiblesse, épuisement ? Hoho – hoho, hoho !... » Et à ces mots il frappa des mains si violemment que les jointures craquèrent, et il

bondit en l'air à une hauteur prodigieuse en choquant avec la même vigueur ses pieds l'un contre l'autre, de telle sorte que toute la boutique en retentit, et que tous les cristaux résonnèrent. Mais au même moment, des cris affreux vinrent dominer ce sourd murmure. Le vieillard, en retombant, avait marché sur la patte d'un chien noir qui l'accompagnait, et s'était humblement couché entre ses jambes. « Vilaine bête ! maudit chien endiablé ! » dit le vieillard en reprenant sa voix dolente et cassée ; puis il ouvrit son cornet, et présenta à l'animal un gros macaron. Le chien, qui pleurait et gémissait, se tut soudain ; il s'assit sur ses pattes de derrière, et se mit à croquer le macaron, comme aurait pu le faire un écureuil.

Le vieillard acheva de refermer et d'empocher son cornet en même temps que le chien son régal. « Bonne nuit ! monsieur mon digne voisin ! » dit-il alors en tendant sa main au confiseur ; et celui-ci sentit la sienne si fortement pressée, qu'il en cria de douleur : – « L'impotent et débile vieillard vous souhaite une bonne nuit, monsieur mon bon voisin ! » Et il sortit de la boutique suivi de son chien noir, qui promenait sa langue autour de son museau pour ne perdre aucune miette du macaron.

Le vieillard semblait ne m'avoir nullement remarqué, et je restai là immobile et stupéfait. « Vous voyez, me dit le confiseur, c'est ainsi qu'en agit le singulier bonhomme, qui vient ici deux ou trois fois par mois à peu près. Mais, du reste, on ne peut rien tirer de lui, si ce n'est qu'il a été autrefois valet de chambre du comte de S ***, et qu'il est maintenant préposé à la garde de cette maison, où il attend de jour en jour, et voilà bon nombre d'années que cela dure, la famille du comte, ce qui ne permet d'y céder à personne un droit de location. – Mon frère lui a fait faire une fois

des sommations sur le singulier tapage nocturne dont je vous ai parlé ; mais il s'est contenté de répondre fort tranquillement : « Oui ! je sais que c'est le bruit général que ce logis est fréquenté par les revenants ; mais il faut n'en rien croire, c'est une histoire faite à plaisir. »

L'heure était venue où il était de bon ton de se montrer dans cette boutique. La porte s'ouvrit, une élégante compagnie entra, et je dus faire trêve à mes interrogations.

q

Chapitre 2

Il était donc positif que les renseignements du comte P *** sur les possesseurs et l'emploi de la maison étaient erronés, que le vieil intendant, malgré ses dénégations, ne l'habitait pas seul, et que très certainement ses murs recélaient quelque fatal mystère. Il s'établit naturellement une relation intime dans mon esprit entre ce chant singulier et effrayant dont m'avait parlé le confiseur, et le joli bras de femme qui m'était apparu à la fenêtre. Évidemment ce bras n'appartenait pas, ne pouvait pas appartenir à une vieille femme comme celle que le confiseur prétendait avoir reconnue à la voix. En m'attachant au témoignage de mes propres yeux, je me persuadai aisément que le confiseur, en croyant entendre une voix cassée et glapissante, avait été abusé par une illusion acoustique, ou même simplement la dupe de ses propres préventions sur son terrible voisinage.

Je pensai aussi à la fumée, à l'odeur singulière dont on m'avait parlé, au flacon de cristal de forme bizarre que j'avais vu, et bientôt je vis surgir vivante devant moi l'image d'une créature toute céleste que je supposais victime de sortilèges infâmes. Le vieillard m'apparut comme un méchant magicien, un damnable suppôt de la sorcellerie qui, devenu sans doute tout à fait indépendant de la famille du comte de S ***, s'adonnait dans son unique intérêt aux plus odieux maléfices.

Mon imagination s'exalta, et la nuit même je vis, non pas en rêve, mais plutôt dans cet égarement d'idées qui précède le sommeil, je vis distinctement se dessiner à mes yeux la main parée du magnifique diamant et le bras ceint du riche bracelet. Peu à peu, du sein d'un léger nuage gris surgit une tête charmante, dont les yeux bleus d'azur et suppliants respiraient la tristesse ; puis je vis apparaître la figure entière d'une jeune fille merveilleusement belle, dans la fleur de la jeunesse, et pleine d'une grâce ravissante. Bientôt je m'aperçus que le nuage ambiant n'était autre chose que la vapeur subtile qui s'échappait par ondoyantes bouffées du flacon de cristal que la figure portait à la main.

« Ô magique et céleste image ! m'écriai-je dans mon extase, apprends-moi quel est ton sort et qui te retient captive ! – Oh ! que d'amour et de tristesse il y a dans ton regard !... Je le sais, c'est un infâme nécromant qui te traite en esclave. Tu es au pouvoir d'un pernicieux démon, lequel rôde avec un habit café brûlé et une énorme bourse à cheveux dans les boutiques des confiseurs, où il court risque de tout briser par ses bonds diaboliques, lequel écrase les pattes de chiens à Satan, et les régale de macarons quand, à force de hurlements en la majeur, ils ont consommé leurs évocations sataniques. – Oh je sais tout ! charmante et

gracieuse créature ! Dis : ce diamant ne reflète-t-il pas l'intime ardeur de ton âme ! Ah ! le sang de ton cœur a dû souvent l'arroser pour qu'il scintille ainsi et éblouisse le regard de ses mille rayons diaprés, tandis qu'il s'en émane une enivrante mélodie. Oh ! ne sais-je pas aussi que ce bracelet magnifique est l'anneau d'une chaîne prétendue magnétique que tient le nécromancien couleur café brûlé. – Ne le crois pas, mon doux ange ! Moi, je vois bien qu'elle sort d'une retorte d'où s'échappent des flammes bleuâtres ; mais je la briserai, et tu seras délivrée. Ne sais-je pas tout, charmante ? est-ce que je ne sais pas tout ? – Mais par grâce, ange des cieux ! daigne entrouvrir ces lèvres de roses, et dis-moi… »

En cet instant, une main osseuse, avançant par-dessus mon épaule, saisit le flacon de cristal, qui se brisa en mille pièces, et toute l'apparition s'évanouit. La ravissante image parut s'évaporer et se perdre dans les ténèbres avec un léger et plaintif murmure.

Ah ! je le vois à votre sourire, je passe encore à vos yeux pour un rêveur extravagant. Mais je puis vous certifier que mon rêve, puisque vous tenez absolument au mot, avait tous les caractères de la vision. Cependant, dès que vous continuez à vous railler de moi dans votre incrédulité prosaïque, je préfère ne plus rien dire pour essayer de vous convaincre et passer outre.

À peine le jour avait-il paru, que je courus, plein de désirs et d'inquiétude, dans l'avenue, et je me postai en face de la maison mystérieuse. De hautes jalousies servaient, de plus que la veille, à masquer les croisées. Car la rue était encore complètement déserte. Je m'approchai très près des fenêtres murées du rez-de-chaussée, et je prêtai une oreille attentive. Mais aucun son ne se

fit entendre, tout restait silencieux comme dans le fond d'un tombeau. Le jour arriva, et le mouvement de la rue m'obligea de quitter mon poste.

À quoi bon lasser votre patience en vous disant comme quoi je rôdai pendant plusieurs jours autour de la maison sans découvrir la moindre chose, comme quoi mes informations et mes recherches restèrent sans résultat, et comment enfin la charmante image de ma vision pâlit peu à peu dans mon esprit ?

Enfin, en revenant une fois d'une longue promenade fort avant dans la soirée, j'aperçus la porte de la maison déserte à demi ouverte. Je m'en approchai. L'homme à l'habit café brûlé avança la tête en-dehors. Je pris soudain mon parti.

« Le conseiller privé de finances Binder ne demeure-t-il pas dans cette maison ? » Telle fut la question que j'adressai au vieillard tout en l'écartant de la main pour pénétrer sous le vestibule, qu'une lampe éclairait faiblement. Il jeta en souriant un regard perçant sur moi, et me dit d'une voix doucereuse et traînante : « Non, il ne demeure pas ici, il n'y a jamais demeuré, il n'y demeurera jamais, il ne demeure pas même dans aucune maison de cette rue. On vous a parlé de revenants, n'est-ce pas ? Moi, je vous certifie que ce sont des mensonges ! Cette jolie maison est la tranquillité même, et la gracieuse comtesse de S *** y arrive demain, et… bonne nuit, mon cher monsieur ! » – À ces mots, le vieillard me contraignit à sortir du vestibule et me ferma la porte au nez. Je l'entendis tousser et gémir, je distinguai le bruit de ses pas traînants, le cliquetis d'un trousseau de clefs, et puis il me sembla qu'il descendait un escalier.

J'avais eu le temps de remarquer que le vestibule était tendu de vieilles tapisseries peintes, et meublé, à l'instar d'un salon, de grands fauteuils garnis en damas rouge, ce qui produisait un effet singulier.

Alors, comme si mon entrée dans la maison déserte les eût évoqués de nouveau, les événements mystérieux reprirent leur cours. – Figurez-vous, ô mes amis ! que le lendemain à midi, en traversant l'avenue, et en jetant de loin vers la maison déserte un regard involontaire, j'aperçois à la première fenêtre du premier étage scintiller quelque chose. Je m'avance : la jalousie extérieure est entièrement ouverte et le rideau tiré à moitié. Je vois étinceler le diamant ! – Ô ciel ! tristement penchée sur son bras, la figure de ma vision me suit du regard d'un air suppliant…

Mais il n'est pas possible de rester en place au milieu de cette foule d'allants et venants. Mon œil s'arrête sur un des bancs de l'avenue placé justement en face de la maison ; quoiqu'on ne puisse s'y asseoir qu'en tournant le dos à la maison, je m'élance promptement pour y prendre place, et, me penchant sur le dossier, je puis contempler à mon aise la croisée mystérieuse.

Oui ! c'était elle, la jeune fille gracieuse, ravissante ! l'image de mon rêve. Seulement, son regard paraissait égaré. Ce n'était pas vers moi, comme je l'avais cru d'abord, qu'elle tournait les yeux, où semblait reposer la fixité de la mort. Bref, si le bras et la main ne s'étaient pas remués par moments, j'aurais pu croire que je voyais un portrait peint avec un merveilleux talent.

Tout entier absorbé dans la contemplation de cet étrange spectacle, qui me causait une émotion si profonde, je n'avais pas entendu la voix criarde du colporteur italien qui m'offrait ses

marchandises peut-être depuis longtemps. Enfin, il me toucha le bras pour attirer mon attention. Je me retournai vivement et le chassai avec dureté. Mais il revint à la charge avec opiniâtreté et mille supplications. « Je n'ai encore rien gagné d'aujourd'hui, mon bon monsieur ! achetez-moi quelque chose : une couple de crayons, un paquet de cure-dents ! » À la fin, excédé de ses importunités, et pour me délivrer le plus tôt possible de sa présence, je tirai ma bourse de ma poche avec un mouvement d'impatience.

« J'ai encore ici de bien jolies choses ! » dit-il en ouvrant le tiroir inférieur de sa boîte. Et il prit parmi d'autres objets un petit miroir de poche ovale qu'il tint à côté de moi à une certaine distance, et de telle sorte que je vis s'y réfléchir la maison déserte, la croisée et l'angélique figure de ma vision avec les traits les plus distincts. Je m'empressai d'acheter ce miroir, au moyen duquel je pouvais tout à mon aise observer la maison sans provoquer l'attention des passants.

Mais en contemplant de plus en plus fixement la figure de la fenêtre, une sensation singulière et indéfinissable, que je ne saurais mieux comparer qu'à un rêve éveillé, s'empara de moi. Il me semblait qu'un accès de catalepsie eût paralysé non pas mes mouvements, mais ma faculté visuelle, de telle sorte qu'il m'était devenu impossible de détourner mes yeux du miroir. Je vous l'avouerai à ma honte, je me rappelai alors le vieux conte de nourrice au moyen duquel dans mon enfance ma bonne me faisait bien vite gagner mon lit, quand par hasard je m'amusais à me mirer trop longtemps dans le grand miroir de la chambre de mon père. Elle ne manquait pas de me dire qu'une laide figure étrangère apparaissait dans la glace aux enfants qui s'y miraient

pendant la nuit, et rendait leurs yeux à jamais immobiles. Cela me causait une mortelle frayeur, mais je ne pouvais pourtant pas m'empêcher de cligner de l'œil chaque soir vers le miroir, tant j'étais curieux d'apercevoir la mystérieuse figure. Une fois, je crus en effet voir scintiller au fond de la glace deux yeux ardents et terribles ; je poussai un cri et je tombai sans connaissance ! Cet accident détermina une longue et douloureuse maladie. Eh bien, encore à présent il me semble que j'ai vu réellement les deux yeux étincelants arrêter sur moi leur effroyable regard !

Bref, toutes ces superstitions de l'enfance me revinrent à l'esprit, et un frisson glacial parcourut mes veines. Je voulus jeter le miroir loin de moi : je ne pus le faire. Alors les yeux divins de la charmante inconnue se tournèrent vers moi, oui, je ne pus me tromper sur la direction de ses tendres regards, et je sentis mon cœur embrasé de leurs rayons. Le sentiment d'effroi qui m'avait saisi s'évanouit et fit place à une impression de langueur voluptueuse et pénible à la fois, pareille à l'effet d'une secousse électrique.

« Vous avez là un joli miroir ! » dit une voix à mon oreille. Je me réveillai comme d'un rêve, et je ne fus pas médiocrement surpris en me voyant entouré de visages inconnus qui souriaient d'un air équivoque. Plusieurs personnes étaient venues s'asseoir sur le même banc, et il était indubitable que je leur avais donné motif de se récréer à mes dépens avec mes regards fixement arrêtés sur le miroir, et peut-être aussi par plus d'une grimace étrange, résultat de mon exaltation intérieure.

« Vous avez là un fort joli miroir, répéta le même individu voyant que je ne songeais guère à lui répondre, et joignant à sa question un regard significatif ; mais dites-moi, je vous prie, quel

est le sujet de cette assidue contemplation de votre part, monsieur ? êtes-vous en commerce avec les esprits ?… »

Il y avait dans le son de voix, dans le regard de cet homme, déjà passablement âgé et fort proprement vêtu, un caractère singulier de bonté, et je ne sais quelle provocation à la confiance. Je ne fis aucune difficulté de lui dire franchement que mon extrême préoccupation avait pour objet une jeune fille d'une beauté ravissante que je voyais dans mon miroir à la fenêtre de la maison située derrière nous. J'allai plus loin, je demandai au vieillard s'il n'avait pas lui-même remarqué cette merveilleuse apparition.

« Là-bas ? dans cette maison délabrée ? – à la première croisée ? me demanda le vieillard tout interdit.

— Oui, oui ! » répondis-je. Alors le vieillard sourit très expressivement et répartit : « Eh bien, voilà pourtant une bizarre illusion. Eh bien ! de mes vieux yeux, monsieur, – Dieu daigne me les conserver ! – Hélas ! oui, de mes yeux dépourvus de lunettes, monsieur ! j'ai bien vu le joli visage dont vous parlez à cette croisée, mais c'était, à ce que j'ai pu juger, un portrait à l'huile, fort habilement peint à la vérité. » Je me retournai aussitôt vers la fenêtre : tout avait disparu ! la jalousie était baissée.

« Oui, monsieur ! poursuivit le vieillard, à présent il est trop tard pour s'en convaincre ; car le domestique qui garde, en qualité d'intendant, comme je le sais, ce pied à terre de la comtesse de S ***, vient justement de retirer le tableau après l'avoir époussetée, et il a baissé la jalousie.

— Est-il bien sûr que ce fut un portrait ? demandai-je d'un air et d'une voix consternés. – Fiez-vous à mes yeux, répondit le vieillard. N'ayant vu dans votre miroir que le reflet du tableau,

vous avez été plus facilement abusé par l'illusion d'optique ; et moi-même, quand j'étais à votre âge, j'aurais bien pu, grâce au feu de l'imagination, évoquer aussi à la vie un portrait de jolie fille !

— Mais la main et le bras remuaient pourtant ! m'écriai-je. – Oui, oui ! ils remuaient ; tout remuait ! » dit le vieillard en souriant encore et en me frappant doucement sur l'épaule. Puis il se leva et me quitta avec un salut plein de politesse, en disant : « Gardez-vous mieux des miroirs qui mentent aussi effrontément. Votre très humble serviteur ! »

Vous devez penser ce que j'éprouvai en me voyant traité de la sorte comme un visionnaire aveugle et insensé. Enfin, je me persuadai que le vieillard avait raison, et que mon esprit frappé avait seul fait les frais de cette illusion bizarre qui m'avait si honteusement mystifié.

Plein d'humeur et de dépit, je courus me renfermer chez moi, avec la ferme résolution de m'abstenir de toute pensée relative aux mystères de la maison déserte, et de ne plus fréquenter l'avenue fatale, au moins durant quelques jours.

q

Chapitre 3

Je fus fidèle à cet engagement, et comme il arriva en outre que des affaires pressantes m'obligèrent de consacrer mes journées à écrire, tandis que je passais mes soirées dans la société d'amis joyeux et spirituels, je fus nécessairement bientôt distrait com-

plètement de mes chimériques méditations. Seulement il m'arrivait quelquefois de me réveiller en sursaut comme ébranlé par un attouchement étranger, et je me convainquais ensuite que ce n'était qu'un vif souvenir de ma vision et de la scène de l'avenue qui avait interrompu mon sommeil. Oui, même durant mon travail, même au milieu d'un entretien animé avec mes amis, cette pensée venait soudain m'assiéger tout à fait à l'improviste, et me faisait tressaillir comme une commotion électrique.

Pourtant, ces circonstances étaient rares et passagères, j'avais même consacré à un prosaïque usage domestique le petit miroir de poche qui m'avait si fallacieusement abusé. Je m'en servais pour mettre ma cravate. Un jour, comme il s'agissait de procéder à cette importante opération, la glace me parut terne et je soufflai dessus, comme cela se pratique, pour la rendre claire en la frottant après. – Tout mon sang se figea dans mes veines et tout mon être frémit d'une voluptueuse horreur ! ! Oui, c'est ainsi que je dois appeler la sensation qui m'accabla lorsque j'aperçus sur la glace où se jouait mon haleine, comme dans un brouillard bleuâtre, la céleste figure qui dirigeait sur moi son regard perçant et plein d'une amère tristesse…

Vous riez. – C'en est fait, vous ne voyez plus en moi qu'un visionnaire incurable ; mais riez, dites, pensez tout ce qu'il vous plaira ! Bref, je vis mon ange dans le miroir ; mais dès que l'empreinte de mon haleine disparut, la figure s'évanouit également. – Je ne veux pas vous fatiguer en vous énumérant toutes les réflexions qui se succédèrent dans mon esprit. Qu'il vous suffise de savoir que je ne me lassai point de réitérer l'expérience de l'haleine projetée sur le miroir, et que je réussis souvent à évoquer l'image bien-aimée, quoique parfois je fisse de vains efforts pour

obtenir ce résultat. Et puis, je courais comme un fou dans l'avenue, et je me promenais devant la maison déserte en fixant mes regards sur les croisées, mais sans y voir paraître aucun visage humain.

Penser à elle faisait toute ma vie, j'étais mort à tout le reste ; je négligeais mes amis, mes études. Si cette vive préoccupation dégénérait quelquefois en rêverie moins pénible, en molle langueur, si la vision paraissait perdre sur moi de son influence énergique, cet état passager était bientôt compensé par des moments de crise, d'exaltation, auxquels je ne pense encore aujourd'hui qu'avec terreur.

Mais puisque je vous parle d'une affection mentale qui aurait pu me conduire à ma perte, vous ne devriez point, messieurs les incrédules, trouver là sujet de rire et de railler. Écoutez-moi, et comprenez ce que j'ai dû souffrir.

Souvent, ainsi que je vous l'ai dit, lorsque la vision fatale était sur le point de s'effacer, je me sentais tout à coup saisi d'un malaise physique indéfinissable, et la figure reparaissait à ma vue avec un éclat plus vif, un caractère de réalité plus tranché que jamais. Mais il me semblait ensuite, horrible illusion ! que cette figure de femme n'était autre que moi-même, et je me sentais enveloppé, comprimé par la vapeur répandue sur la glace. Une douleur de poitrine fort aiguë, puis une apathie extrême étaient constamment la suite de ces accès qui me jetaient dans un épuisement consomptif. Dans cet état, tous mes essais avec le miroir étaient infructueux ; mais quand j'avais recouvré mes forces, si l'image m'apparaissait encore distinctement, je ne puis nier que sa vue me faisait éprouver une sorte de jouissance particulière, et dont je n'avais jamais conçu l'idée.

Cette tension nerveuse continuelle influa sur ma santé de la manière la plus funeste. Je me traînais pâle comme la mort et exténué ; mes amis me crurent atteint d'une grave maladie, et leurs conseils multipliés me déterminèrent enfin à prendre garde à mon état. – J'ignore si ce fut à dessein ou par hasard qu'un de mes amis, étudiant en médecine, oublia un jour chez moi l'ouvrage de Reil sur les aliénations mentales. Bref, j'ouvris le volume, et sa lecture me captiva irrésistiblement. Mais quel fut mon effroi en me retrouvant dépeint trait pour trait dans le chapitre qui traite des fous à idée fixe ! La terreur profonde que je ressentis en me voyant sur le chemin de l'hôpital des fous m'inspira de sérieuses réflexions, et une résolution décisive que je me hâtai d'exécuter.

Je mis dans ma poche le miroir magique, et je courus chez le docteur K ***, célèbre par ses traitements et ses cures d'aliénés, et que distingue sa profonde intelligence du principe psychique de l'homme qui peut bien souvent causer ou même guérir des maladies corporelles. Je lui racontai tout sans lui dérober la moindre circonstance, et je le suppliai d'employer son art à me sauver du sort affreux dont je me croyais menacé.

Le docteur m'écouta fort tranquillement. Cependant je remarquai bien dans son regard un étonnement excessif. Il me dit enfin : « Le danger n'est pas encore aussi imminent que vous le croyez, et je puis vous garantir que nous le préviendrons complètement. Sans aucun doute, votre esprit est troublé par un dérangement funeste ; mais votre parfaite connaissance de la cause directe et positive de cette perturbation remet entre vos mains les armes propres à la combattre : laissez-moi votre miroir, appliquez-vous à quelque travail qui tende les forces de votre esprit,

évitez l'avenue, travaillez dès le matin aussi longtemps que vous le pourrez, et ensuite, après une bonne promenade, livrez-vous à la société de vos amis, que vous avez pendant si longtemps négligée. Mangez des mets nourrissants, buvez du vin pur et généreux. Vous voyez que je veux seulement combattre votre idée fixe, c'est-à-dire l'apparition de cette figure à la fenêtre de la maison déserte, source de tout le mal, et qu'il s'agit de diriger votre pensée sur d'autres objets, tout en fortifiant votre corps. Secondez-moi donc loyalement dans ce but par vos propres efforts. »

Il m'en coûtait de me séparer du miroir. Le docteur, qui déjà s'en était emparé, parut le remarquer. Il souffla dessus, et me demanda, en me le mettant sous les yeux, si je voyais quelque chose. – « Pas la moindre chose », répliquai-je. Et cela était vrai. – « Soufflez vous-même sur le miroir », reprit le docteur en me le présentant. Je le fis, et aussitôt l'image miraculeuse m'apparut plus distinctement que jamais. « La voilà ! » m'écriai-je à haute voix. Le docteur jeta un coup d'œil sur la glace et dit : « Je ne vois absolument rien ; mais je ne vous cacherai pas qu'au moment où j'ai regardé j'ai ressenti une impression de terreur qui s'est pourtant évanouie aussitôt. Vous voyez que je suis tout à fait sincère, et que cela même doit me concilier votre confiance. Répétez encore une fois l'essai. »

J'obéis, tandis que le docteur, m'entourant de ses bras, appliquait la paume de sa main sur mon épine dorsale. La figure reparut, le docteur regardait la glace en même temps que moi. Je le vis pâlir, il me retira le miroir des mains, l'examina de nouveau, puis le serra dans son bureau, et revint vers moi après être resté durant quelques secondes silencieux et les mains posées sur son front. « Suivez exactement mes prescriptions, me dit-il. Quant à

ces moments où vous croyez sentir votre propre moi hors de vous avec une vive douleur physique, je conviens qu'une aberration semblable me paraît fort incompréhensible, mais j'espère pouvoir bientôt vous en dire là-dessus davantage. »

Malgré la pénible contrainte qu'il fallut m'imposer, je mis une volonté ferme et invariable à observer strictement les recommandations du docteur, et quoique j'éprouvasse efficacement l'influence salutaire du régime prescrit et de ma constante application d'esprit à des objets étrangers, je ne fus pas cependant complètement délivré de ces terribles accès qui revenaient ordinairement à midi dans le jour, et à minuit avec bien plus d'énergie. Même au milieu d'une société joyeuse, au sein de l'ivresse et du plaisir, il me semblait souvent que des coups de poignard acérés et brûlants pénétrassent dans mon cœur, et toute la puissance de ma volonté était incapable de m'y soustraire ; j'étais obligé de me retirer et d'attendre le terme de cette espèce de défaillance.

Un certain soir, je me trouvais dans une réunion où l'on parla beaucoup de l'action des essences immatérielles, des phénomènes psychiques, et des mystérieux effets du magnétisme. On mit surtout en question la possibilité de l'influence à distance d'un principe spirituel ; on cita de nombreux exemples à l'appui, et un jeune médecin surtout, grand partisan du magnétisme, prétendit qu'il avait la faculté, comme plusieurs de ses confrères, ou plutôt comme tous les puissants magnétiseurs, d'agir de loin sur ses somnambules, uniquement par la force de sa volonté puissamment tendue. Tout ce qu'ont écrit à ce sujet Kluge, Bartels, Schubert et d'autres auteurs fut successivement reproduit. L'un des assistants, médecin fort distingué comme observateur judicieux, prit enfin la parole et dit :

« Le point le plus important à mes yeux est que le magnétisme paraît éclaircir en effet maint phénomène qu'avec notre répugnance habituelle à admettre aucune intervention mystérieuse dans les choses de cette vie, nous traitons indifféremment d'accident trivial et naturel. Au moins, cela doit-il nous prescrire plus de circonspection dans nos jugements. Ainsi, comment donc se fait-il que sans nul motif apparent soit intérieur soit étranger, et même en flagrante opposition avec le cours de nos idées, la fidèle image de certaines personnes ou même d'événements particuliers surgisse tout à coup dans notre esprit, sous une forme si vivante, si précise, et s'identifie tellement avec nous-mêmes, que nous en sommes frappés de stupéfaction. Voici un fait bien remarquable. Il arrive fréquemment qu'au milieu d'un rêve nous nous réveillons en sursaut, et que les images de notre rêve s'évanouissent dans l'abîme de l'oubli. Eh bien ! immédiatement après, un nouveau rêve vient nous offrir sous un aspect non moins surprenant de réalité une scène tout à fait indépendante du premier. Nous sommes transportés tout d'un coup dans des contrées éloignées, et nous nous trouvons en rapport avec des gens que nous avions complètement oubliés depuis bien des années. Bien plus ! ce sont quelquefois des personnes absolument étrangères, et que nous ne devons connaître que longtemps plus tard, qui s'offrent dans le même cas à notre rencontre. Cette exclamation familière à chacun : mon Dieu ! c'est étonnant comme il me semble déjà connaître cet homme ou cette femme ! je suis bien sûr d'avoir vu cette personne-là quelque part ! cette exclamation, dis-je, quand l'impossibilité de cette prétendue connaissance antérieure est évidemment démontrée, n'est peut-être due qu'aux souvenirs confus d'un des rêves dont je parle. Mais que diriez-vous s'il était prouvé qu'un principe intellectuel externe

pût être le mobile de ces irruptions soudaines d'images inconnues qui se jettent à la traverse de nos idées d'une manière si brusque et si saisissante ? Que diriez-vous si une volonté étrangère avait la puissance, dans certaines conditions données, de provoquer en nous, même sans excitation matérielle, le pâtiment magnétique en absorbant en elle nos propres facultés agissantes ?

— Mais cela nous conduirait tout droit, l'interrompit quelqu'un en riant, à la doctrine des ensorcellements, des talismans, des miroirs magiques et autres superstitions extravagantes et grossières d'une époque non moins stupide qu'elle est vieille.

— Eh ! reprit le médecin, peut-on dire d'une époque qu'elle est vieille, et surtout la traiter de stupide ? Il faudrait donc faire le même reproche à toutes les époques où les hommes se sont permis de penser, et par conséquent à la nôtre aussi. C'est une bizarrerie étrange que de nier de propos délibéré des faits constatés souvent avec la précision et le sévère contrôle qui président à une enquête juridique. Pour moi, je suis loin de partager l'opinion d'après laquelle il n'y aurait pas même une seule clarté visible dans le sombre et mystérieux empire où réside notre esprit, qui nous puisse servir de guide ; mais au moins m'accordera-t-on que la nature n'a pas donné aux taupes plus d'instinct et de génie qu'à nous autres hommes. Eh bien ! tout aveugles que nous soyons, nous nous efforçons d'avancer en nous frayant comme elles des routes ténébreuses ; mais de même que l'aveugle sait reconnaître au frémissement du feuillage, au bouillonnement de l'eau qui s'épanche, l'approche de la forêt qui l'accueille sous ses frais ombrages, le voisinage du ruisseau qui le désaltère, et trouve ainsi à satisfaire ses désirs et ses besoins, de même pou-

vons-nous pressentir aux souffles mystérieux des esprits inconnus qui nous effleurent de leurs ailes, que nous approchons du but de notre pèlerinage, de la pure source de lumière où nos yeux devront se dessiller. »

Je ne pus me contenir plus longtemps. « Vous admettez donc, dis-je en m'adressant directement au médecin, la prépondérance d'un principe spirituel étranger capable d'assujettir notre volonté en dépit d'elle-même ?

— Je regarde cette influence, pour ne pas aller trop avant, répondit le médecin, non seulement comme possible, mais même comme entièrement homogène à d'autres opérations du principe psychique que l'état magnétique nous permet clairement d'apprécier.

— D'après cela, répliquai-je, on ne saurait non plus contester l'existence de démons malfaisants, exerçant sur nous une domination hostile ?

— Indignes prestiges attribués par la peur aux esprits déchus ! répartit le médecin en souriant. – Non ! ce genre de possessions diaboliques n'est pas à craindre. Et en général, je vous prie de ne voir dans mes arguments que de simples observations ; d'ailleurs, mon opinion personnelle est absolument contraire à l'admission d'un principe immatériel capable d'exercer sur un autre un empire irrésistible ; car je suis fermement convaincu qu'il faut, pour amener un tel résultat, l'action d'une influence immédiate de l'esprit dominateur, ou bien défaut d'énergie et de résistance de la volonté asservie.

— Maintenant, du moins, dit alors un homme âgé qui n'avait fait jusque-là que prêter une attention soutenue à la discussion,

sans y prendre part, maintenant, monsieur, j'aurai moins de peine à entrer dans vos idées singulières sur des phénomènes dont il serait interdit à l'homme de pénétrer le mystère. Comme vous paraissez en convenir, s'il existe des puissances occultes et pernicieuses aux attaques desquelles nous soyions exposés, en revanche une anomalie, un vice quelconque de notre organisme spirituel peuvent seuls nous ravir le courage et la force de sortir victorieux de la lutte. En un mot, c'est une maladie réelle de l'esprit – le péché qui nous rend sujets à la domination du principe satanique. N'est-il pas remarquable que depuis les temps les plus reculés, ce soit celle de nos affections, qui remue et ébranle notre être dans ses plus intimes profondeurs, qui ait donné aux esprits infernaux le plus de prise sur l'âme humaine. Je veux parler des enchantements amoureux dont toutes les vieilles chroniques sont remplies. Il n'est aucun procès de sorcellerie qui ne présente quelque bizarre incident de ce genre. Encore aujourd'hui même, dans le code d'un état des mieux policés, il est question des breuvages d'amour, auxquels sont attribuées en effet des vertus purement psychiques, puisqu'ils produisent non pas seulement une excitation de vagues désirs, mais encore une séduction irrésistible au profit d'une personne déterminée. Je me rappelle, à propos du sujet qui nous occupe, un événement tragique arrivé il n'y a pas fort longtemps, et dont ma propre maison fut le théâtre.

» À l'époque où les troupes de Bonaparte inondaient notre territoire, je fus chargé de loger un colonel de la garde d'honneur du vice-roi de Naples. Il était du petit nombre de ces officiers de la soi-disant grande armée, que distinguait une conduite sage, noble et modeste. La pâleur mortelle de son visage, ses yeux pleins de langueur semblaient dénoncer une grave maladie ou une affliction profonde. Peu de jours après son arrivée, se mani-

festa l'espèce d'infirmité dont il était atteint. Je me trouvais précisément dans sa chambre lorsque je le vis tout à coup appuyer sa main sur sa poitrine, ou plutôt sur la région de l'estomac, en poussant de pénibles soupirs, et paraissant souffrir des douleurs aiguës. Bientôt il lui fut impossible d'articuler une parole, et il fut obligé de se jeter sur le sofa. Et puis, ce furent ses yeux qui perdirent la faculté visuelle, et il devint raide et immobile comme une statue. Enfin, il tressaillit subitement comme s'il se réveillait au milieu d'un rêve, mais ses membres affaiblis étaient incapables du moindre mouvement. Je lui envoyai mon médecin qui, après avoir essayé en vain de plusieurs remèdes, employa le traitement magnétique, et il parut en résulter un certain bien-être. Toutefois, il dut renoncer bientôt à cet expédient ; car il ne pouvait opérer l'assoupissement de son malade, sans se sentir accablé lui-même d'un malaise indéfinissable. Il avait du reste gagné complètement la confiance de l'officier. Celui-ci lui apprit que dans ces moments de crise extraordinaire, il voyait surgir devant soi l'image d'une femme qu'il avait connue à Pise ; il lui semblait alors que des regards brûlants pénétraient dans son intérieur, ce qui lui faisait éprouver d'insupportables souffrances, auxquelles il n'échappait que pour tomber dans un complet état de syncope. Il ressentait constamment, à la suite de ces accès, de sourdes douleurs de tête et une prostration générale, comme s'il eût abusé des jouissances amoureuses. Mais jamais il n'entra dans aucun détail sur les relations particulières qui avaient pu exister entre cette femme et lui. – L'ordre fut donné à son corps de marcher en avant. La voiture du colonel attendait toute chargée devant la porte ; il déjeunait, mais au moment où il portait à ses lèvres un dernier verre de Madère, il tomba de sa chaise avec un cri

étouffé : il était mort ! Les médecins déclarèrent qu'il avait été frappé d'une apoplexie nerveuse.

» Quelques semaines après, une lettre à l'adresse du colonel me fut remise. Je n'eus aucun scrupule de l'ouvrir, dans l'espoir d'y trouver peut-être quelque renseignement sur la famille du colonel, et de pouvoir l'instruire de sa mort subite. La lettre venait de Pise, et contenait ce peu de mots sans aucune signature : "Infortuné ! aujourd'hui sept ....., à midi, Antonia, en embrassant avec des transports d'amour ton ombre imaginaire, est tombée morte !" Je consultai le calendrier où j'avais noté le jour et l'heure de la mort du colonel, c'était les mêmes que ceux signalés par le décès d'Antonia !... »

Je n'entendis plus rien de ce que le narrateur ajouta encore à son histoire ; car au milieu de l'effroi qui me saisit en reconnaissant mon état dans celui du colonel italien, je fus si douloureusement impressionné par le désir de revoir l'image de mes rêves, tellement subjugué par cette idée exclusive, que je me levai malgré moi, et courus comme un insensé à la maison déserte.

Il me sembla de loin voir briller des lumières au travers des jalousies fermées ; mais lorsque j'approchai, la lueur avait disparu. Dans le transport d'une passion effrénée, je me précipite contre la porte, elle cède sous le choc, et je me trouve dans le vestibule à peine éclairé et plein d'une vapeur épaisse et étouffante. Mon cœur battait violemment d'impatience et d'anxiété, quand soudain un cri perçant et prolongé poussé par une voix de femme retentit jusqu'à moi, et je ne sais moi-même comment je me trouvai presque immédiatement dans un salon brillamment éclairé par un grand nombre de bougies, et somptueusement décoré dans le goût antique de meubles dorés et de superbes vases du Japon.

Des nuages bleuâtres exhalaient autour de moi une forte odeur aromatique.

« Oh bienvenu ! bienvenu, mon tendre fiancé ! – l'heure approche, la noce se fera bientôt ! » – Ainsi s'écria hautement la même voix de femme que j'avais entendue, et de même que j'étais arrivé dans le salon sans savoir comment, j'ignore comment il se fit que je vis tout à coup devant moi une grande et jeune femme richement vêtue, qui s'avançait à ma rencontre les bras ouverts, en répétant sur un ton perçant : « Sois le bienvenu, tendre époux ! » Mais alors je distinguai une figure jaune et ridée, portant les affreux stigmates de la décrépitude et de la folie, qui fixait sur moi des yeux hagards. Je reculai en chancelant, frappé d'une terreur profonde ; mais comme si le regard enflammé d'un horrible serpent à sonnettes m'eût fasciné, je ne pouvais détourner moi-même les yeux de cette vieille hideuse à voir, et je restai cloué au parquet.

Elle s'approcha plus près encore de moi, et je crus alors m'apercevoir que ce visage si laid et si vieux n'était qu'un masque de crêpe fort mince, et sous lequel se dessinaient les traits purs et charmants de la céleste image du miroir. Je sentais déjà le contact des mains de ce fantôme, lorsqu'en jetant un cri glapissant elle tomba par terre à mes pieds, et j'entendis une voix derrière moi s'écrier : « Hou, hou ! – Le diable vient-il encore une fois faire son ménage de bouc avec votre seigneurie ? Au lit, au lit ! ma gracieuse donzelle ! ou sans cela gare les coups ! gare les étrivières ! »

Je me retourne avec promptitude, et je reconnais le vieil intendant en chemise, faisant voltiger au-dessus de ma tête un fouet de postillon. Il s'apprêtait à en frapper la vieille, qui se dé-

battait par terre en gémissant. Je m'élançai pour arrêter son bras ; mais lui, me repoussant vigoureusement, s'écria : « Mille tonnerres, monsieur ! la vieille sorcière vous aurait étranglé sans mon intervention. – Sortez, sortez, sortez ! »

Je me précipitai hors du salon, et je cherchai, dans l'épaisseur des ténèbres, à retrouver la porte extérieure, mais en vain. J'entendis alors siffler les coups de fouet et les clameurs de désespoir de la vieille. Je songeais à crier au secours, lorsque le sol manqua sous mes pieds, et je dégringolai le long d'un escalier, au bas duquel je me heurtai si rudement contre une porte, qu'elle s'ouvrit, et que je tombai tout de mon long sur le plancher d'une petite pièce où brûlait une bougie. Au lit défait, qu'il semblait qu'on vînt d'abandonner, à l'habit couleur café brûlé étendu sur une chaise, je reconnus à l'instant que c'était la chambre de l'intendant.

Peu d'instants après, on descendit l'escalier avec précipitation. Le vieil intendant ouvrit la porte et se jeta à mes pieds. « Au nom de tous les saints ! me dit-il d'un ton suppliant et les mains tendues vers moi, qui que vous soyez, de quelque manière que son excellence la vieille sorcière endiablée vous ait attiré ici, gardez le silence sur la scène de cette nuit, je vous en prie : autrement, je perds ma place et mon pain ! – Sa seigneurie timbrée a reçu une bonne correction et est garrottée dans son lit.– Allez donc dormir, mon très digne monsieur ! allez vous reposer bien tranquillement et sans bruit. Oui, oui ! faites cela bien gentiment ! une belle et chaude nuit de juillet ! point de clair de lune, à la vérité, mais la lueur propice des étoiles ! – Là ! une bonne et heureuse nuit ! »

Tout en parlant ainsi, le vieillard s'était relevé, avait pris un flambeau, m'avait fait remonter l'escalier, et m'avait poussé jus-

qu'en dehors de la maison, dont il verrouilla solidement la porte.

q

Chapitre 4

Tout troublé, je courus m'enfermer chez moi, et vous devez bien penser que cette horrible scène m'avait trop profondément ému pour que je pusse, dans les premiers jours, me rendre compte d'une manière précise ou même approximative du véritable état des choses. Seulement, il était positif que le charme pernicieux qui m'avait si longtemps captivé était alors pleinement anéanti. L'image enchantée du miroir ne m'inspirait plus aucun désir, ne me causait plus aucune douleur, et bientôt je n'envisageai plus mon aventure nocturne dans la maison déserte que comme une visite fortuite que j'aurais faite dans une maison de fous.

Que l'intendant eût été constitué le gardien rigoureux d'une folle d'un rang distingué, dont on voulait dérober au monde la triste condition, il n'y avait pas à en douter. Mais comment le miroir pourtant… comment tant de circonstances bizarres et surnaturelles… ? Enfin, poursuivons, poursuivons !

Plus tard, il arriva que dans une nombreuse société je rencontrai le comte P ***. Il me tira à l'écart, et me dit en riant : « Savez-vous que les mystères de la maison déserte commencent à se dévoiler ? » Je prêtai aussitôt la plus vive attention ; mais comme le comte allait poursuivre sa confidence, la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et l'on annonça le dîner.

Tout préoccupé des révélations que le comte allait me faire, j'avais machinalement offert mon bras à une jeune personne, et je suivais lentement la colonne cérémoniale des convives. Je conduis ma dame à la place inoccupée qui se trouve devant nous ; en la saluant, je la regarde pour la première fois, et que vois-je ! mon image du miroir si ressemblante, si fidèle dans ses moindres traits, que je ne puis admettre la moindre possibilité d'illusion.

Vous devez bien penser que je sentis tout mon corps frissonner, mais je dois vous certifier aussi que je n'éprouvai pas le plus léger ressentiment de cette fureur amoureuse insensée et funeste qui s'emparait de tout mon être, lorsque mon haleine évoquait sur la glace cette merveilleuse figure de femme. L'excès de ma surprise ou plutôt de mon effroi dut se peindre clairement sur mes traits ; car la jeune fille me regarda toute étonnée, au point que je crus nécessaire, après m'être remis de mon mieux, de prétexter qu'un vivant souvenir ne me permettait nullement de douter que je ne l'eusse déjà vue quelque part. Mais je ne fus pas médiocrement interdit quand elle me répondit brièvement que la chose était peu probable, attendu qu'elle n'était arrivée à B… que de la veille et pour la première fois de sa vie.

Je restai muet. Le coup d'œil enchanteur que me lança un moment après la gracieuse enfant fut seul capable de me remettre. – Vous savez comment on doit, en pareille circonstance, déployer délicatement les antennes de son esprit, et essayer avec précaution de retrouver la touche qui résonne à l'unisson du cœur blessé. Je fis ainsi, et je reconnus bientôt que j'avais auprès de moi une tendre et angélique créature, mais dont l'âme, trop violemment surexcitée, souffrait amèrement. À quelques joyeux propos des convives, et surtout quand je mêlais à la conversation,

comme en manière d'épices, certains mots hardis et bizarres, elle riait à la vérité, mais d'un air de souffrance particulier, et comme si elle eût été touchée trop rudement.

« Vous n'êtes pas gaie, ma gracieuse demoiselle ! La visite de ce matin, peut-être… » Ainsi commença un officier placé non loin de nous en s'adressant à la jeune personne. Mais au même moment, son voisin s'empressa de le saisir par le bras, et lui parla bas à l'oreille, tandis qu'une femme assise en face de nous, la rougeur sur les joues et le regard troublé, se mit à discourir à haute voix sur l'admirable opéra qu'elle avait vu représenter à Paris, et dont elle comptait faire la comparaison avec celui qu'on jouait ce soir-là même.

Les larmes vinrent aux yeux de ma voisine. « Je suis une folle enfant, n'est-ce pas ? » dit-elle en se retournant vers moi. Elle s'était déjà plainte de la migraine. « C'est, lui répondis-je d'un ton naïf, un effet ordinaire du mal de tête nerveux, et rien n'est plus efficace en pareil cas que l'esprit subtil et joyeux qui pétille dans la mousse de ce poétique breuvage. » En même temps, je versai dans son verre du Champagne, qu'elle avait d'abord refusé ; et tout en y goûtant, elle me remercia d'un coup d'œil de l'interprétation que je donnais aux pleurs qu'elle ne pouvait dissimuler.

Je crus voir enfin la sérénité renaître dans son esprit, et tout se serait bien passé, si, à la fin du repas, je n'avais par mégarde choqué rudement le verre anglais placé devant moi, de sorte qu'il rendit un son aigu et glapissant. Je vis ma voisine pâlir mortellement, et je fus saisi moi-même d'une horreur soudaine ; car j'avais cru entendre la voix perçante de la vieille folle de la maison déserte !

Pendant qu'on prenait le café, je trouvai l'occasion de me rapprocher du comte P ***. Il devina bien pourquoi. « Ne savez-vous pas, me dit-il, que votre voisine était la comtesse Edwine de S*** ? Et c'est la sœur de sa mère qui, depuis plusieurs années, est gardée en charte privée comme une folle incurable dans la maison déserte. – Ce matin, elles sont allées toutes deux, la mère et la fille, visiter cette infortunée. Le vieil intendant, qui a seul le secret de porter remède aux accès de folie furieuse de la comtesse, et auquel on avait exclusivement confié le soin de la surveiller, est tombé dangereusement malade. Il paraîtrait que la sœur a pris en conséquence le parti de mettre dans le secret le docteur K***, qui doit tenter encore des moyens extrêmes, sinon pour guérir radicalement la malheureuse, au moins pour la soustraire aux accès de frénésie dans lesquels elle tombe, dit-on, fréquemment. Voilà tout ce que je sais jusqu'à présent. »

D'autres personnes s'approchèrent, le comte se tut. C'était précisément le docteur K *** que j'étais allé consulter sur mon état énigmatique, et vous pensez bien qu'aussitôt que cela me fut possible, je courus chez lui, et lui racontai fidèlement tout ce qui m'était arrivé depuis notre dernière entrevue. Je l'engageai à m'apprendre, dans l'intérêt de mon repos, ce qu'il savait touchant la vieille folle, et il ne fit aucune difficulté de me confier ce qui suit, quoiqu'en me recommandant une sévère discrétion.

Angélique, comtesse de Z ***, quoique âgée de trente ans environ, était encore dans tout l'éclat de sa beauté merveilleuse, lorsque le comte de S***, beaucoup plus jeune qu'elle, la vit à la cour et s'éprit de ses charmes si passionnément, qu'il l'entoura, à partir de ce jour, des hommages les plus empressés. Et lorsque la comtesse quitta B... pour aller passer l'été dans les propriétés de

son père, il se mit lui-même aussitôt en route dans le but de faire part au vieux comte de ses vœux auxquels la conduite d'Angélique paraissait laisser beaucoup de chances de succès.

Mais à peine le comte de S *** fut-il arrivé au château, à peine eut-il aperçu la sœur cadette d'Angélique, nommée Gabrielle, qu'il crut se réveiller tout à coup d'un rêve. Angélique lui parut décolorée et flétrie à côté de Gabrielle, dont la grâce et la fraîcheur le séduisirent irrésistiblement, si bien que sans plus s'occuper d'Angélique, ce fut sa sœur qu'il demanda en mariage au comte Z***, qui y consentit d'autant plus volontiers, que dès le premier moment Gabrielle avait manifesté un vif penchant pour le comte de S***.

Angélique ne témoigna pas le moindre chagrin de l'infidélité du comte. « Il croit m'avoir sacrifiée, le jeune fou ! il ne voit pas que c'est moi au contraire qui me suis jouée de lui et qui l'ai dédaigné ! » Tel était l'ironique langage que lui inspirait sa vanité, et en effet toutes ses manières semblaient constater la réalité de son mépris pour l'amant parjure. Du reste, depuis la déclaration des fiançailles de sa sœur avec le comte, Angélique ne se montrait plus que fort rarement, elle ne paraissait jamais à table, et passait son temps, disait-on, à rôder solitairement dans un petit bois voisin du château, qui servait depuis longtemps de but favori à ses promenades.

Un événement singulier vint troubler la vie réglée et tranquille qu'on menait au château. Les chasseurs du comte Z *** étaient enfin parvenus, avec l'assistance des paysans requis en grand nombre, à s'emparer d'une bande de bohémiens qu'on accusait d'être les auteurs de brigandages et d'incendies multipliés qui depuis peu désolaient la contrée. On conduisit dans la grande cour

du château tous les hommes attachés à une longue chaîne, et une voiture chargée des femmes et des enfants. Mainte figure arrogante promenant autour de soi des regards farouches et hardis, à l'instar de tigres enchaînés, semblait caractériser le brigand et l'assassin décidé ; mais ce qui frappait surtout l'attention, c'était une femme vieille, hideuse, longue et décharnée, enveloppée de la tête aux pieds dans un châle d'un rouge de sang, et qui se tenait debout dans la voiture, en criant d'un ton impérieux qu'on la laissât mettre pied à terre, ce qu'on lui permit.

Le comte Z *** venait de descendre dans la cour et donnait déjà des ordres pour qu'on répartit les prisonniers dans les cachots souterrains du château, quand on vit tout à coup s'élancer précipitamment la comtesse Angélique, les cheveux en désordre et portant sur sa figure les signes d'une frayeur et d'une inquiétude mortelles. Elle se jette à genoux et s'écrie d'une voix déchirante : « Rendez la liberté, une pleine liberté à ces gens ! – ils sont innocents. Mon père ! ils sont innocents : fais-les mettre en liberté ! – Si une seule goutte de leur sang vient à être versée, je me plonge ce couteau dans le sein ! » Et elle brandissait en même temps un couteau à large lame, puis elle tomba elle-même évanouie.

« Eh, ma charmante mignonne, mon bien-aimé chérubin ! je le savais bien que tu nous protégerais. » – Ainsi s'écria d'une voix chevrotante la vieille au châle rouge, et, s'agenouillant auprès de la comtesse, elle couvrit sa gorge et son visage de ses baisers dégoûtants, tout en murmurant sans cesse : « Mon enfant, mon ange, réveille-toi ! – réveille-toi : voici le fiancé qui vient… Hi hi ! le joli fiancé ! » À ces mots, la vieille tira de sa poche une petite fiole remplie d'une liqueur transparente et limpide, dans laquelle

semblait nager avec agilité un petit poisson doré. Elle posa cette fiole sur le cœur d'Angélique, qui reprit aussitôt ses sens ; et à peine eut-elle aperçu la bohémienne, qu'elle se leva avec vivacité et l'embrassa d'un mouvement passionné, puis elle regagna le château d'un pas rapide en l'emmenant avec elle.

Le comte Z ***, ainsi que Gabrielle et son époux. qui venaient d'arriver sur le lieu de la scène, restèrent muets d'étonnement et saisis d'une étrange frayeur. Quant aux bohémiens, ils paraissaient fort tranquilles et complètement indifférents à tout cela. On les détacha de la chaîne commune, et on les enferma, garrottés séparément, dans la prison du château.

Le lendemain matin, le comte Z *** convoqua le conseil communal, les bohémiens furent amenés devant lui, et le comte déclara hautement qu'ils étaient parfaitement innocents de tous les brigandages exercés sur les terres du domaine, et qu'il leur accordait un libre passage à travers ses propriétés. En conséquence, et à l'étonnement général, on leur délia les mains et on leur délivra des passeports en règle. – La femme au châle rouge n'avait point reparu.

On prétendait que durant la nuit le capitaine des bohémiens, reconnaissable aux chaînes d'or qui ornaient son cou et à son chapeau à larges bords garni d'un plumet rouge, avait eu une entrevue avec le comte dans la chambre de celui-ci. – Quelque temps après, il fut constaté d'une manière positive que les bohémiens n'avaient en effet pris aucune part aux vols et aux assassinats commis dans la contrée.

La noce de Gabrielle approchait. Elle remarqua un soir avec surprise qu'on chargeait plusieurs fourgons, dans la cour du châ-

teau, de meubles, de caisses de linge, de vaisselle, bref d'un matériel de maison complet, et vit bientôt après les voitures s'éloigner. Le lendemain matin, elle apprit qu'Angélique, accompagnée du valet de chambre du comte de S *** et d'une femme déguisée qui ressemblait à la vieille et grande bohémienne, était partie la nuit même. Le comte Z*** donna l'explication de cette énigme en déclarant qu'il s'était vu obligé, par des raisons majeures, de souscrire aux désirs, singuliers à la vérité, de sa fille, qui avait sollicité de lui non seulement le don en toute propriété de la maison de B... dans l'avenue, mais encore la liberté d'y vivre isolément et dans la plus parfaite indépendance, sous la réserve expresse qu'aucun membre de la famille, sans en excepter lui-même, n'y mettrait jamais les pieds sans la permission de la comtesse. Le comte de S*** ajouta que, sur les vives instances d'Angélique, il avait dû lui céder son valet de chambre, qui était parti avec elle pour B...

Après la célébration du mariage, le comte se rendit à D... avec sa femme, et pendant un an ils jouirent d'une félicité que rien ne vint troubler. Mais la santé du comte s'altéra ensuite d'une manière tout à fait étrange. Une souffrance intérieure semblait lui ravir tout plaisir et toute énergie vitale, et les efforts de sa femme, pour lui arracher le secret qui minait aussi funestement tout son être, restaient sans succès. Lorsqu'enfin de fréquentes et profondes défaillances eurent offert des symptômes qui firent craindre pour ses jours, il céda aux conseils des médecins, et partit soi-disant pour Pise : – Gabrielle ne put pas l'accompagner à cause de son état de grossesse, et toutefois sa délivrance n'eut lieu que plusieurs semaines plus tard.

Ici, m'a dit le médecin, les demi-confidences de la comtesse Gabrielle de S *** deviennent tellement incohérentes, qu'il faut une grande pénétration pour en saisir le sens intime et l'enchaînement réel. Bref, son enfant, une petite fille, disparut de son berceau d'une manière inconcevable, et toutes les recherches à son sujet furent infructueuses. – Sa désolation est au comble, lorsqu'à la même époque, son père, comte Z***, lui mande l'affreuse nouvelle qu'il avait trouvé son gendre, qu'on croyait à Pise, dans la maison d'Angélique, à B..., où il venait de mourir sous ses yeux d'une apoplexie nerveuse, qu'Angélique était tombée depuis ce moment-là dans une démence épouvantable, et que lui-même ne survivrait pas longtemps à cet excès de calamité.

Dès que la jeune comtesse eut recouvré assez de force, elle se rendit dans les terres de son père. Au milieu d'une nuit d'insomnie, troublée par le souvenir et l'image de son époux perdu, de sa fille perdue, elle croit entendre un faible gémissement à la porte de sa chambre à coucher. Elle s'enhardit, se lève, allume un flambeau à sa lampe de nuit, et sort. – Dieu tout puissant ! accroupie à terre, enveloppée dans son châle rouge, la vieille bohémienne la regarde fixement, d'un œil terne et hagard ; mais elle tient dans ses bras un petit enfant qui pousse de plaintifs soupirs. La comtesse sent son cœur palpiter avec violence : c'est son enfant ! sa fille perdue !... Elle l'arrache des bras de la bohémienne, et celle-ci aussitôt roule à terre comme un mannequin, inanimée. Au cri d'effroi de la comtesse, tout le monde s'éveille, on accourt ; mais la vieille femme est morte ! tous les secours de l'art sont inutiles, et le comte la fait enterrer.

Que reste-t-il à faire, sinon de courir à B... près de la folle Angélique, pour obtenir d'elle peut-être quelque éclaircissement re-

latif à l'enfant enlevé ? Nouvelle péripétie. La frénésie sauvage qui s'est emparée de la comtesse a fait fuir toutes les femmes attachées à son service, et le vieux valet de chambre est resté seul auprès d'elle. – Angélique paraît soudainement rendue à la tranquillité, à la raison. Mais au récit que lui fait son père de l'histoire de l'enfant retrouvé, elle frappe dans ses mains avec des transports de joie, et s'écrie en riant aux éclats : « La petite poupée est donc arrivée ? bien arrivée ?... enterrée, enterrée ! Oh voyez ! de quel air majestueux le faisan doré agite ses ailes ! Ne savez-vous rien du lion vert aux yeux de feu ?... »

Tandis qu'Angélique parlait, son visage paraissait par moments prendre l'aspect et la ressemblance de la vieille bohémienne. Le comte s'aperçut que la folie la dominait de nouveau, et il se détermina à l'emmener dans ses terres ; mais le valet de chambre chercha à l'en dissuader. Angélique, en effet, entra dans des transports de fureur dès qu'il fut question de lui faire quitter sa retraite. Dans un intervalle lucide, elle supplia son père, en versant des torrents de larmes, de la laisser mourir dans cette maison, ce qu'il lui accorda avec une douloureuse émotion.

Il n'attribua pourtant qu'à un nouvel écart de démence l'aveu qui, à cette occasion, échappa de ses lèvres. Elle prétendit que le comte de S *** était revenu dans ses bras, et que l'enfant porté par la bohémienne dans le château de Z... était le fruit de leur tendre union.

On croit dans la Résidence que le comte Z *** a emmené avec lui l'infortunée dans ses terres, tandis qu'elle reste ici profondément cachée dans la maison déserte, sous la surveillance du vieux valet de chambre. – Le comte Z*** est mort il y a quelque temps

et la comtesse Gabrielle de S*** est venue à B… avec Edwine pour arranger des affaires de famille.

Elle ne pouvait pas se dispenser de visiter sa malheureuse sœur, et cette entrevue a dû être signalée par d'étranges circonstances ; mais la comtesse ne s'est pas expliquée à ce sujet. Elle m'a dit seulement brièvement qu'il était devenu nécessaire de soustraire la pauvre folle à la tyrannie du vieux valet de chambre. On a su qu'il avait usé à son égard, pour réprimer ses accès, de traitements durs et cruels, et en outre, qu'abusé par la prétention extravagante d'Angélique de savoir faire de l'or, il s'était laissé induire à entreprendre avec elle toutes sortes d'opérations mystérieuses, et à lui procurer ce qu'elle réclamait à cet effet.

Il serait tout à fait superflu (telle fut la conclusion du médecin) de provoquer plus directement votre attention, à vous surtout, sur l'enchaînement secret de tous ces événements bizarres. Je ne doute pas que votre présence dans la maison déserte n'ait occasionné une crise décisive qui doit amener la guérison de la vieille Angélique, ou causer promptement sa mort. Du reste, je ne veux pas vous cacher que j'ai ressenti une excessive frayeur, lorsqu'après m'être mis en rapport magnétique avec vous, je vis ainsi que vous dans le miroir l'image prestigieuse. Nous savons maintenant tous les deux que cette image était celle d'Edwine.

De même que le médecin crut ne devoir rien ajouter pour moi à son récit, je regarde aussi comme absolument inutile d'entrer dans de plus grands détails sur les rapports intimes et mystérieux qui m'associaient au sort d'Edwine, d'Angélique, et du vieux valet de chambre, et sur l'intervention entre nous tous d'influences mystiques et diaboliques. J'ajouterai seulement qu'à la suite de ces événements singuliers, un sentiment pénible d'oppression et

de noire mélancolie me força à quitter la Résidence, jusqu'à ce que j'en fus délivré subitement quelque temps après ; je crois que ce fut du jour où la comtesse Angélique mourut qu'un bien-être inattendu vint rendre à mes facultés une nouvelle énergie et raviver tout mon être.

q

Chapitre 5 Dernières aventures du chien Berganza 1

Pareil à un esprit d'Ossian sortant d'un épais brouillard, je quittai cette salle pleine de fumée de tabac, pour respirer le grand air. La lune brillait dans un ciel sans nuages, pour mon bonheur, car, tandis que j'étais resté livré à mille pensées diverses, à mille projets chimériques qui me berçaient d'une secrète harmonie, dont les propos confus des assistants formaient pour ainsi dire l'accompagnement, je m'étais attardé, n'ayant pas fait attention à la marche de l'horloge, et j'avais à courir un quart d'heure à travers le parc pour pouvoir rentrer dans la ville avant la clôture des portes. On sait qu'à N..., tout à côté de l'auberge, on passe le fleuve dans un bac, et que le parc conduit ensuite jusqu'à la ville. Le batelier me recommanda de ne pas dévier de la grande route, si je ne voulais pas m'égarer, et je me mis à courir précipitamment au clair de lune.

J'avais déjà dépassé la statue isolée de saint Népomucène, lorsque j'entendis soupirer à plusieurs reprises d'une manière plaintive et douloureuse. Je m'arrêtai involontairement, et il me

vint aussitôt le pressentiment qu'il allait peut-être m'arriver quelque aventure extraordinaire, ce que je n'éprouve jamais sans un certain plaisir : car je suis constamment à l'affût et dans l'expectative de ce qui peut trancher sur le cours de cette vie triviale et bourgeoise ; je résolus donc de savoir d'où partaient ces gémissements.

Guidé par le bruit, je pénétrai dans le taillis, et j'arrivai derrière la statue de saint Népomucène, jusqu'à un tertre de gazon. Tout à coup je n'entendis plus rien, et je croyais m'être trompé, lorsque tout près derrière moi une voix sourde et entrecoupée articula les mots suivants avec de pénibles efforts :

« Sort cruel ! maudite Cannizares ! ta fureur n'est donc pas assouvie et brave la mort elle-même… N'as-tu pas retrouvé dans l'enfer ton infâme Montiela avec son bâtard de Satan !… Oh !… oh !… oh !… »

Je ne voyais personne : la voix semblait partir d'en bas, et soudain un dogue noir qui était étendu près du banc de gazon se leva devant moi, mais il retomba aussitôt par terre avec des mouvements convulsifs, et parut prêt à expirer. – Indubitablement c'était lui qui avait soupiré et prononcé ces paroles, et je ne laissai pas que d'être un peu décontenancé, car jamais jusque-là je n'avais encore entendu de chien parler aussi distinctement.

Je me remis pourtant, et je me crus dans l'obligation de secourir de tout mon pouvoir le pauvre animal, à qui l'approche de la mort déliait la langue sans doute pour la première fois, à l'ombre de la statue miraculeuse de saint Népomucène. J'allai donc chercher à la rivière, dans mon chapeau, de l'eau dont je l'aspergeai, ce qui lui fit ouvrir de grands yeux flamboyants, et montrer en

grognant deux rangées de dents qui auraient pu faire honneur au ténor le plus difficile. Cela ne me rassura pas précisément ; mais, pensai-je en moi-même, avec un chien raisonnable qui parle, et qui par conséquent doit comprendre également ce qu'on lui dit, je me tirerai toujours bien d'affaire en y mettant de la civilité.

« Monsieur ! lui dis-je le premier, vous éprouvâtes tout à l'heure une légère indisposition, vous étiez bien près de passer un méchant quart d'heure, et peut-être alliez-vous, comme dit le proverbe, crever comme un chien, vous même qui semblez prendre plaisir à vouloir vous faire passer pour tel. Sur ma parole ! si vos yeux projettent encore de si vifs éclairs, si vous avez encore la force de grogner, je veux dire de murmurer un peu, vous le devez à l'eau fraîche que je suis allé puiser au fleuve voisin, dans mon chapeau tout neuf, au risque imminent de mouiller mes bottes ! »

Le chien se redressa avec peine, et après s'être couché commodément sur le flanc, les pattes de devant étendues, il me regarda longtemps en face, mais d'un œil plus doux qu'auparavant ; il paraissait réfléchir s'il devait ou non prendre la parole. Enfin il dit :

« Tu m'as secouru ! – En vérité, si tu t'étais exprimé avec moins de prétention, je pourrais douter que tu sois réellement un homme ! – Mais tu m'avais peut-être entendu parler, car j'ai la mauvaise habitude de discourir avec moi-même, lorsque le ciel permet que j'use de votre langage, et ce n'est alors que la curiosité qui t'a inspiré de me venir en aide. Un sincère mouvement de compassion pour un chien, cela n'est pas dans le naturel de l'homme. »

Persistant à user d'une politesse systématique, je cherchai à persuader mon interlocuteur de l'affection que m'avait toujours inspirée sa race, et en particulier l'espèce à laquelle il appartenait ; je fis sonner bien haut, par exemple, mon mépris pour les bichons et les carlins, que je traitai d'obscurs parasites dépourvus de tout mérite et de tout génie, et ainsi des autres chiens. Quelle oreille ici-bas reste absolument sourde aux doux accents de la flatterie ? Celle de mon discours produisit son effet sur ce Timon à quatre pattes, et un frétillement de sa queue, à peine sensible, mais infiniment gracieux, me prouva que je commençais à capter sa bienveillance.

« Il me semble, me dit-il d'une voix sourde et à peine intelligible, que le ciel t'ait suscité tout exprès pour être mon consolateur, car tu m'inspires une confiance telle que depuis bien longtemps je n'en ai ressentie pour personne. – Oui, l'eau même que tu m'as apportée, comme si elle renfermait en elle une vertu particulière, m'a merveilleusement rafraîchi et restauré ! – Lorsqu'il m'est permis d'user de la parole à votre manière, je me complais à jaser et à babiller à propos de toutes mes joies et de mes douleurs, parce que votre langage paraît vraiment approprié à cela, tant il offre de mots pour rendre clairement mille objets, de nuances applicables aux accidents variés de la vie. Mais, je dois l'avouer, pour ce qui a trait aux sentiments intimes de l'âme et à une foule de rapports intellectuels, je ne crois pas que mon aboiement et mes grognements, diversifiés à l'infini et modulés sur tous les tons possibles, soient plus insuffisants que la parole pour les exprimer, si même ils ne sont pas préférables, et j'ai souvent imaginé, en voyant mon langage de chien si peu compris, qu'au lieu de s'en prendre à moi de ce que je ne m'énonçais pas conve-

nablement, c'était à vous qu'il fallait reprocher de ne faire aucun effort pour me comprendre.

— Mon digne et honorable ami, l'interrompis-je, tu viens d'émettre sur notre idiome une pensée très profonde, et je vois bien que tu n'as pas moins d'intelligence que d'âme, ce qui arrive fort rarement. Ne te méprends pas du reste sur cette dernière expression, et sois persuadé que pour moi ce n'est pas un vain mot, comme pour tant de gens qui ont toujours l'âme à la bouche, quoiqu'ils en soient totalement dépourvus. – Mais je t'ai interrompu ?

— Conviens d'une chose, reprit le chien, l'appréhension de quelque phénomène, mes paroles sourdes, l'aspect de ma figure, qui, à la pâle clarté de la lune, ne doit pas précisément provoquer la confiance, voilà seulement ce qui t'a rendu d'abord si souple et si poli. Maintenant tu ne te méfies plus de moi, tu me tutoies : et j'en suis bien aise. – Si tu veux, passons la nuit à jaser. Peut-être seras-tu mieux disposé à la causerie aujourd'hui qu'hier, après avoir trébuché dans l'escalier en sortant, plein de mauvaise humeur, du cercle scientifique…

— Comment ! tu m'aurais vu hier ?…

— Oui ! je te reconnais en effet maintenant pour celui qui a failli me renverser en s'élançant précipitamment dans cette maison. Comment je m'y trouvais moi-même, nous parlerons de cela plus tard. Je veux d'abord te faire savoir, sans condition ni réserve, comme à un fidèle ami, avec qui tu t'entretiens.

— Tu vois quelle est mon attente.

— Apprends donc que je suis ce même chien Berganza qui, il y a plus de cent ans, à Valladolid, à l'hôpital de la Résurrection… »

Je ne pus contenir plus longtemps l'émotion qui s'était emparée de moi au nom de Berganza. « Excellent homme ! m'écriai-je dans le transport de ma joie. Quoi ! vous seriez vous-même le noble, sage, bon et digne Berganza, qui ne pûtes triompher de l'incrédulité obstinée du licencié Peralta, mais dont l'enseigne Campuzano recueillit si religieusement les merveilleux entretiens ? Mon dieu ! que je suis aise de pouvoir ainsi causer tête à tête avec ce cher Berganza !

— Assez ! assez ! s'écria Berganza. Et moi aussi, j'éprouve un grand plaisir à retrouver ici, justement dans un moment où je jouis de la faculté de parler, une de mes vieilles connaissances, l'homme habitué depuis plusieurs semaines, depuis plusieurs mois déjà, à venir perdre son temps au milieu de ce bois, l'homme à qui il vient quelquefois une idée bouffonne, plus rarement une idée poétique, qui a toujours le gousset vide, mais d'autant plus souvent un verre de vin de trop dans la tête, qui fait de méchants vers et de bonne musique, que la plupart des gens ont pris en grippe à cause de ses singularités, que…

— Chut ! chut ! Berganza ! je vois que tu ne me connais que trop bien, et je dépose avec toi toute cérémonie. – Mais avant de me raconter (comme j'espère que tu le feras) par quel miracle tu existes encore, et comment tu es venu de Valladolid jusqu'ici, dis-moi, je te prie, ce qui paraît évidemment te choquer dans ma manière d'être.

— Il ne s'agit pas de cela maintenant, dit Berganza, j'ai la plus grande estime pour tes efforts littéraires et ton sentiment poé-

tique. – Je suis sûr, par exemple, que tu feras imprimer notre dialogue d'aujourd'hui : c'est pourquoi je veux m'appliquer à me montrer du beau côté, et à m'exprimer le plus élégamment qu'il me sera possible. Mais, mon ami ! crois-moi, c'est un chien mûri par l'expérience qui te le dit : ton sang coule avec trop d'impétuosité dans tes veines. Ton ardente imagination t'emporte souvent sur ses ailes au-delà des limites du fantastique, et t'abandonne désarmé dans une région inconnue, dont les hôtes mystérieux pourraient un jour te faire sentir leur pernicieux pouvoir. Si cela te touche un peu, modère-toi donc sur la boisson, et pour te réconcilier avec les nombreux individus que blessent tes façons d'agir excentriques, écris sur ton bureau, sur la porte de ta chambre, partout enfin où cela est praticable, la règle d'or du révérend père franciscain, à savoir : qu'il faut laisser aller le monde comme il va, et ne rien dire que du bien du père prieur. – Mais, dis-moi, mon ami ! n'as-tu rien sur toi qui puisse me servir à amortir un peu la faim qui vient de se réveiller en moi. »

Je me souvins que j'avais emporté pour ma promenade solitaire du matin, un petit pain au beurre que je n'avais pas consommé, et je le trouvai encore enveloppé dans ma poche.

« Une saucisse ou un morceau de viande quelconque m'aurait satisfait davantage, dit Berganza, mais nécessité n'est point scrupuleuse. » Et il mangea avec un contentement manifeste le pain au beurre que je lui présentais par morceaux. Quand il eut fini, il essaya quelques cabrioles dont il s'acquitta un peu lourdement encore, tout en reniflant et en éternuant avec force, presque à l'instar d'un homme, puis il se coucha dans la position du sphinx, en face du banc de gazon où j'étais assis, et fixant sur moi ses yeux clairs et étincelants, il commença en ces termes :

« Vingt jours et vingt nuits ne me suffiraient pas, mon cher ami, pour te raconter tous les événements extraordinaires, les aventures diverses et les épreuves successives qui ont rempli mon existence depuis l'époque où je quittai l'hôpital de la Résurrection à Valladolid. Mais tu n'as besoin que de connaître de quelle manière je suis sorti du service de Mahudes, et mes plus récentes aventures ; encore, ce récit sera si long, que je dois te prier de ne pas souvent m'interrompre. Je ne te permets que peu de mots : seulement une réflexion de temps en temps, pourvu qu'elle soit sensée ; sinon, garde-la pour toi, et ne me dérange pas inutilement, car j'ai une bonne poitrine, et je puis, en parlant, fournir une longue traite sans reprendre haleine. »

Je le lui promis, en lui tendant ma main droite, dans laquelle il mit sa vigoureuse patte droite de devant, que je serrai et secouai le plus cordialement du monde, à la bonne manière allemande. L'un des plus beaux pactes d'amitié que jamais la lune ait éclairés, conclu de la sorte, Berganza poursuivit ainsi :

Berganza

Tu sais que lorsque le don de la parole me fut accordé pour la première fois, à moi et à mon défunt ami Scipion (fasse le ciel qu'il repose en paix !), l'enseigne Campuzano, qui gisait sur un matelas de l'hôpital, en proie aux souffrances les plus aiguës, et incapable de proférer un mot, épiait notre entretien, et comme l'excellent Don Miguel de Cervantes Saavedra a divulgué au public les fruits de l'indiscrétion de Campuzano, je puis te supposer parfaitement instruit de l'histoire antérieure de ma vie, dont je

faisais part à mon cher et inoubliable ami Scipion. Tu sais donc qu'il entrait dans mon emploi de porter la lanterne devant les frères quêteurs, qui allaient recueillir les aumônes au profit de l'hôpital. Or, il arriva un soir que, dans une des rues les plus éloignées du couvent, où logeait une vieille dame qui nous distribuait chaque fois de riches aubaines, je me trouvai retenu plus longtemps qu'à l'ordinaire avec mon falot, attendu que la main bienfaisante ne jugeait pas à propos de se montrer à la fenêtre. – Mahudes voulait me faire quitter la place ; ô que n'ai-je cédé à son injonction !...

Mais ma mauvaise étoile l'emporta, et les puissances infernales avaient juré ma perte. Scipion hurla pour me prévenir ; Mahudes me conjurait d'une voix touchante de m'éloigner : j'allais suivre son conseil, quand la fenêtre s'ouvrit, et un petit paquet tomba par terre. Au moment où je m'en approchais, je me sentis tout à coup enlacé dans des bras osseux, comme par les replis d'un serpent ; un long cou de cigogne s'appliqua sur mon dos, un nez de vautour aigu et glacial se mit en contact avec mon museau, et des lèvres bleuâtres et desséchées m'effleurèrent de leur haleine pestilentielle. Un violent coup de poing brisa ma lanterne, qui s'échappa d'entre mes dents.

— Je te rattrape enfin, – fils de catin ! vilain – bien-aimé Montiel ! – je ne te quitte plus, ô mon cher Montiel ! mon gracieux fils ! tu ne m'échapperas pas. –

Ainsi me criait dans les oreilles la voix ronflante de ce monstre. – Ah ! quelle horrible angoisse ! – La créature diabolique accroupie sur mon dos, et qui me tenait ainsi enlacé, c'était elle ! l'odieuse, la maudite Cagnizares ! Tout mon sang se figea dans mes veines. Bien repu et robuste comme j'étais, j'aurais dé-

fié le plus hardi sergent d'archers et toute son escouade. Mais en cette conjoncture mon courage m'abandonna. – Ô pourquoi Belzébuth ne l'a-t-il pas mille fois noyée dans sa mare de soufre ! – Je sentais le hideux squelette harper mes côtes de ses ongles crochus, et ses flasques mamelles, pareilles à deux bourses de cuir, ballotter sur mon cou, tandis que ses longues jambes écharnées traînaient par terre, et que les pans déchirés de sa robe s'entortillaient autour de mes pattes. Ô l'affreux ! l'horrible souvenir !...

Moi

Eh quoi, Berganza ! ta voix expire. – Je vois des larmes dans tes yeux ? As-tu donc aussi la faculté de pleurer ? as-tu appris cela de l'homme, ou bien cette expression de la douleur t'est-elle naturelle ?

Berganza

Je te remercie ; tu m'as interrompu à propos. L'impression de cette horrible scène s'est adoucie, et avant de continuer mon récit, je t'apprendrai, touchant l'organisation de mes semblables, une chose dont je voudrais te voir bien pénétré. – N'as-tu donc jamais vu de chien pleurer ? Oui, sans doute, la nature, dans sa tendance ironique, nous a réduits à chercher, comme vous autres hommes, dans cet élément fluide, l'interprétation de nos souffrances et de nos émotions pénibles, tandis qu'elle nous a au contraire refusé toute aptitude à l'ébranlement nerveux du dia-

phragme, duquel résultent les sons bizarres que vous appelez rire. Cela prouve que le rire est plus exclusivement que les pleurs une faculté propre à l'homme. Mais c'est une privation dont nous sommes bien dédommagés par l'organisme tout particulier d'un membre du corps dont vous êtes absolument dépourvus, ou dont la nature peut-être a fini par vous priver, ainsi que plusieurs physiologistes le prétendent, parce que, méconnaissant et dédaignant son élégance, vous l'avez constamment répudié vous-mêmes.

Je n'entends pas parler d'autre chose que du mouvement saccadé de notre queue, modifié de mille façons, par lequel nous savons exprimer toutes les nuances de notre satisfaction, depuis la plus légère motion de plaisir jusqu'aux transports de la joie la plus délirante, et que vous désignez assez mal par votre locution : frétiller de la queue. La noblesse d'âme, la fermeté de caractère, la force et la grâce du corps s'apprécient chez nous par le port de la queue, et, par une relation aussi naturelle qu'admirable, c'est elle encore qui révèle, par son agitation, notre satisfaction intérieure, comme l'action de la serrer, de la dérober aux regards, pour ainsi dire, est l'indice le plus expressif de notre terreur ou d'une amère tristesse. – Mais revenons à mon affreuse aventure.

Berganza

J'espère bien te convaincre de plus en plus de l'excellence de l'espèce canine. Le mouvement de la queue particulier aux chats, par exemple, n'a-t-il pas toujours excité en toi une certaine inquiétude et même un agacement insupportable ? Ne retrouve-t-on

pas dans ces tournoiements indécis, dans ces spirales compliquées, l'expression de leur astucieuse malice, de leur dissimulation et d'une haine sournoise ? Mais nous au contraire ! avec quelle loyauté, quelle franchise de bonne humeur nous frétillons de la queue ! – Songe à cela, mon cher, et estime les chiens !

Berganza

Je me mis à mordre comme un furieux, à droite et à gauche, mais sans pouvoir atteindre le monstre. Enfin, en cherchant à me serrer contre la muraille, je tiraillai avec mes pattes le vêtement qui s'était entortillé autour d'elle, et je parvins ainsi à me débarrasser de la coquine. Alors je happai son bras avec mes dents ; elle poussa un cri affreux, et la laissant gémir derrière moi, je pris mon élan d'un bond hardi et vigoureux.

Berganza

Oh ! écoute la suite. – Dans l'égarement de la colère, je courus bien loin en avant, et je dépassai la porte de l'hôpital. J'allais toujours d'une course rapide à travers les ténèbres. J'apercevais par intervalle briller la lueur d'un foyer. Je suivis cette direction, et j'arrivai bientôt à un carrefour, au centre duquel brûlait en effet un feu ardent sous un vaste trépied, qui supportait une chaudière de forme bizarre. Une monstrueuse tortue horriblement bigarrée de couleurs disparates, se tenait debout auprès de la chaudière, et avec une énorme spatule remuait le contenu, dont l'écume

bouillonnante débordait en sifflant et en pétillant sur les flammes, d'où surgissaient mille étincelles d'un rouge sanguin qui retombaient à terre sous les formes les plus hideuses. Des lézards à face humaine ricanaient d'un rire stupide ; des putois lisses et luisants, des rats à têtes de corbeaux, et je ne sais combien d'autres bêtes immondes et surnaturelles, couraient confusément et impétueusement dans tous les sens, formant des cercles de plus en plus rétrécis, tandis qu'un gros chat noir aux yeux étincelants les poursuivait avec rage, et dévorait incessamment une nouvelle proie, en faisant entendre un grognement lugubre. Je demeurai comme pétrifié par un sortilège : un froid glacial courut dans mes veines, et je sentis tout mon poil se hérisser sur mon corps. La tortue, avec son air impassible et son tournoiement continuel dans la chaudière, était horrible à voir, car sa larve semblait offrir, sous un certain aspect, une odieuse parodie de la nature humaine.

— Mais c'était surtout le chat, qui provoquait en moi des accès de fureur ! Ce drôle noir, pensais-je, est de cette race grognante, ronflante, serpentant de la queue, hypocrite et traître qui est ton ennemie naturelle ? et à cette idée, je me sentis le courage de combattre le diable lui-même s'il se présentait à moi sous une forme semblable. Un coup de patte, un coup de dent, et tout le maléfice est détruit ! – Déjà je guettais le moment favorable où le chat s'avancerait assez près de moi pour l'attaquer avec avantage et énergie, lorsqu'une voix glapissante fit retentir les airs des cris : Montiel !... Montiel !...

Berganza

Mon ami ! il est bien commode d'écouter, tandis que le narrateur se consume et s'épuise à formuler convenablement et à arrondir en belles périodes les pensées tumultueuses de son âme. – Je me sens très faible, et ne désire rien tant qu'une saucisse bien accommodée, mon régal de prédilection ; mais, puisqu'il est impossible de se la procurer ici, il faut bien que je poursuive ma narration en restant sur mon appétit.

Moi

Je suis bien curieux d'apprendre le dénouement de ton aventure, quoique je ne puisse me défendre d'une frayeur secrète. Je ne trouve plus rien d'extraordinaire à t'entendre parler, mais je regarde à chaque instant malgré moi sur les arbres pour voir si quelque lézard à face humaine n'est pas là à nous épier avec son rire diabolique.

Berganza

Au cri de Montiel ! Montiel ! qui retentissait dans l'espace, j'entendis tout près de moi des voix glapissantes répondre Montiel ! Montiel ! Et tout d'un coup je me vis entouré de sept vieilles femmes maigres et gigantesques. Sept fois mes yeux crurent reconnaître la maudite Cagnizares, et pourtant ce n'était aucune de ces mégères ; car telle était pour ainsi dire l'identité multiple de

toutes ces figures ridées et édentées, avec leurs yeux verts étincelants et leurs nez crochus de hiboux, que les traits les plus connus en recevaient un aspect étranger, et les plus étrangers une apparence connue. Elles commencèrent à chanter d'une voix aigre et perçante en faisant de hideuses grimaces, et en tournant avec frénésie autour de la chaudière, de sorte que leurs chevelures noires comme le charbon flottaient en serpentant dans les airs, et que leurs robes en haillons laissaient voir leur dégoûtante et jaune nudité. Le gros chat noir dominait cette musique infernale de ses miaulements aigus, et projetait autour de lui mille étincelles, en éternuant et en soufflant à la manière de ces animaux. Il sautait au cou tantôt de l'une, tantôt d'une autre de ces harpies, et alors chacune d'elles le tenant embrassé étroitement, dansait avec lui en tournant comme un tourbillon, tandis que les autres restaient immobiles. – Cependant la tortue gonflait à vue d'œil, et enfin elle se précipita dans la chaudière fumante, d'où le liquide, débordant avec fracas, inonda le foyer qui sifflait et pétillait, et puis de cette collision flamboyante, surgirent mille fantômes abominables qui s'accouplaient et se transformaient à l'infini, de manière à confondre tous les sens. Là, c'étaient des bêtes fantastiques offrant de hideuses parodies du visage de l'homme ; ici, c'étaient des êtres humains se déballant, avec d'horribles convulsions, pour se soustraire à l'envahissement des formes de la brute, lesquelles se croisaient ensemble, se mélangeaient et s'absorbaient mutuellement dans leur lutte acharnée. – Et les sorcières tournaient toujours en dansant avec plus d'impétuosité au milieu de l'épaisse vapeur de soufre vomie par la chaudière bouillonnante !...

Berganza

Actuellement, point d'interruption, mon ami ! écoute plutôt l'horrible et mystérieuse chanson des sept sorcières, qui est restée fidèlement gravée dans ma mémoire :

Mère aux hiboux ! mère aux hiboux !

Nous entends-tu ? viens à nous !

Le jeune homme a trompé le fils :

Le fils à la généreuse âme

Rachète la mère du fils.

Le sang a jailli de la flamme !

Mère aux hiboux ! mère aux hiboux !

Nous entends-tu ? viens à nous !

Si le coq rouge en a menti,

Que du chat la dent vengeresse

Égorge le coq perverti !

La mère a rempli sa promesse.

Mère aux hiboux ! mère aux hiboux !

Nous entends-tu ? viens à nous !

Les sept en cinq marchent d'accord :

Les salamandres sont vaincues,

Le roi des farfadets est mort,

Son ombre sillonne les nues !

Mère aux hiboux ! mère aux hiboux !

Telles étaient les paroles de la chanson que hurlaient ensemble les sept épouvantables furies. Au dernier refrain, ces mots retentirent du haut des airs : « Ô mon fils Montiel ! brave le danger, brave le jeune homme ! » Soudain le chat noir s'élança vers moi en soufflant avec rage, et lançant des étincelles : mais moi je rassemblai mes forces, et comme je possède une adresse et une énergie extrêmes dans mes pattes de devant (patte me plaît beaucoup plus que votre mou et efféminé main : je voudrais seulement pouvoir dire le et non pas la patte, mais cela m'est interdit par vos rigides vocabulaires patentés !) Je disais donc : comme je possède une adresse et une énergie toutes particulières dans mes pattes de devant, je terrassai mon antagoniste, et je le saisis fortement entre mes dents incisives, sans m'embarrasser du misérable feu d'artifice qui jaillissait à la fois de ses yeux, de son nez, de sa gueule et de ses oreilles. Les sorcières se mirent alors à pousser des hurlements lamentables, et à se rouler par terre en lacérant jusqu'au sang, de leurs ongles crochus, de leurs doigts osseux, leurs mamelles pendantes. Mais je ne lâchais pas ma proie. – Un bruissement d'ailes agite tout à coup les airs, et voilà qu'une vieille petite mère toute grise, à cheval sur un hibou, descend auprès de moi. Elle ne ressemble en rien aux autres sorcières. Son œil vitreux semble me sourire, et me pénètre d'une façon prestigieuse. « Montiela ! » s'écrièrent les sept femmes de leurs voix glapissantes. Une crispation soudaine ébranle convulsivement tous mes nerfs… Je lâche mon ennemi, qui s'enfuit, en gémissant et en criant, sur un rayon de feu d'un rouge sanguin. –

Une épaisse vapeur m'environne… l'haleine me manque… je perds connaissance… je tombe ! –

Moi

Arrête, cher Berganza ! tes récits sont vraiment empreints d'un coloris si énergique !… je vois la Montiela, et les battements d'ailes de son hibou me causent un étrange frisson. Je ne cache pas que j'attends impatiemment le moment de ta complète délivrance.

Berganza

Lorsque je repris connaissance, j'étais couché à terre, sans pouvoir remuer une seule patte. Les sept sorcières étaient accroupies autour de moi, me palpant et me frottant de leurs mains décharnées. Il dégouttait de mes poils une liqueur huileuse et fétide dont elles m'avaient oint, et j'éprouvais intérieurement une sensation bien extraordinaire. Il me semblait sentir une individualité personnelle distincte de mon propre corps. Ainsi je me voyais gisant là comme un Berganza étranger, et pourtant c'était bien moi, quoique je fusse aussi positivement l'autre Berganza libre témoin de mon infortune. Celui-ci grognait et aboyait à celui qui était entre les mains des sept fantômes, et le provoquait à jouer vigoureusement de la mâchoire pour se soustraire à ses ennemis, tandis que l'autre moi… Mais ! pourquoi te fatiguer de la description de cet état incompréhensible produit par des artifices infernaux,

et qui me partageait en deux êtres absolument indépendants l'un de l'autre ?

Moi

Autant que je peux le conjecturer d'après ton histoire, d'après les paroles de la Cagnizares et les circonstances du congrès des sorcières, il ne s'agissait de rien moins que d'opérer ta transformation. Elles te prenaient décidément pour le fils Montiel, et c'était dans l'espérance de te voir apparaître sous la forme d'un beau jeune homme, qu'elles t'avaient oint de cette huile magique bien connue, qui a la vertu de produire de pareilles transmutations.

Berganza

Tu as parfaitement deviné ; car les sorcières, pendant qu'elles me frottaient et me maniaient dans tous les sens, répétaient de leurs voix sépulcrales cette espèce de chanson qui faisait allusion à ma métamorphose :

Cher poupon, prends Ouhou2 pour guide :

Ne crains rien du matou perfide.

La mère apporte un beau présent,

Cher poupon, voici le moment.

Que la peau du chien t'abandonne.

Transforme-toi : Ouhou l'ordonne !

Magique horreur ! fatal moment !

Cher poupon, change promptement !

Et à chaque refrain, la vieille montée sur le hibou faisait claquer fortement ses mains desséchées l'une contre l'autre, et remplissait l'air de hurlements sauvages et lamentables. Mon tourment augmentait de minute en minute : tout à coup le coq chanta dans le village voisin ; une lueur rouge parut à l'orient, et aussitôt toute cette racaille ensorcelée s'envola avec bruit de côté et d'autre, et le maléfice fut ainsi dissipé, de sorte que je restai seul gisant sur la grande route dans un état de faiblesse extrême.

Berganza

Outre que les harpies répétèrent ces vers cent fois à mon oreille, ce fut précisément l'énergique impression que me causa cette fantasmagorie diabolique qui vint au secours de ma mémoire, d'ailleurs trop fidèle, et dut y graver tout aussi profondément. La véritable mémoire, considérée sous un point de vue philosophique, ne consiste, je pense, que dans une imagination très vive, facile à émouvoir, et par conséquent susceptible d'évoquer à l'appui de chaque sensation les scènes du passé, en les douant, comme par enchantement, de la vie et du caractère propres à chacune d'elles ; du moins j'ai entendu soutenir cette thèse par l'un de mes anciens maîtres, qui avait une mémoire prodigieuse, quoiqu'il ne pût retenir ni une date ni un nom propre.

Moi

Ton maître avait raison, et il en est sans doute autrement des paroles et des discours qui ont pénétré profondément dans l'âme, et dont on a pu saisir le sens intime et mystérieux, que des mots appris par cœur. – Mais quelle fut la suite de cette aventure, ô Berganza ?

Berganza

Je me traînai péniblement, faible et débile comme je l'étais, de la grande route sous des arbres voisins, et je m'endormis. À mon réveil, le soleil était déjà bien haut sur l'horizon, et je sentais l'huile des sorcières s'échauffer sur mon dos velu. J'allai me plonger dans le ruisseau qui gazouillait à travers les buissons, pour me rafraîchir et me débarrasser du maudit onguent, et je me mis ensuite à courir en avant avec une nouvelle vigueur, car je ne me souciais pas de retourner à Valladolid, craignant de retomber peut-être encore dans les mains de la maudite Cagnizares. Mais à présent, mon ami, prête une oreille attentive : car, de même que la morale vient après la fable, ce qui va suivre t'expliquera suffisamment enfin comment j'existe encore.

Berganza

N'achève pas ! – J'espère bien que tu te montreras digne de la confiance que j'ai mise en toi, à moins que tu ne sois du nombre

de ces gens qui ne trouvent rien d'étonnant à ce que les cerises fleurissent, et peu à peu se transforment en fruits mûrs, parce qu'alors ils peuvent les manger, mais qui traitent d'absurde tout ce dont ne les a pas convaincus le témoignage charnel de leurs sens. Ô licencié Péralta ! licencié Péralta !

Moi

Ne t'emporte pas, mon cher Berganza ! c'est, comme on dit, une fragilité de la nature humaine ; garde-toi d'attribuer à un autre motif le doute qui s'élève malgré moi dans mon esprit pour le miraculeux.

Berganza

Tu me mets sur la voie de la question spéciale que je traiterai moi-même tout à l'heure. – Bref, je traversai donc en courant les champs et les prairies, et je ne te dirai pas comment je profitai du bon accueil que je recevais tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, comme cela m'était arrivé déjà antérieurement. Mais hélas ! d'année en année j'éprouvais, d'une manière toujours plus sensible, au retour de l'époque fatale, les effets pernicieux du maudit enchantement opéré sur moi par les infâmes sorcières. – Si tu me promets de ne pas te formaliser de ce que je pourrais dire de choquant pour tes semblables, et si tu veux t'abstenir de me chercher chicane sur les expressions impropres ou défectueuses que j'emploierai peut-être, j'essaierai de le peindre…

Moi

Berganza, reconnais en moi un véritable sentiment de cosmopolitanisme : et j'emploie ce mot dans une acception plus large que celle en usage ; c'est-à-dire que je n'ai point la manie de circonscrire et de renfermer dans une étroite classification les phénomènes de la nature. Ainsi, en t'entendant parler, et surtout avec autant de bon sens, je ne songe nullement à faire la critique des détails subordonnés à cette merveille. Parle donc, mon cher, comme à un véritable ami, et dis-moi quel effet produisait encore sur toi, après un si long intervalle, cette huile magique des sorcières.

Ici Berganza se leva, se secoua, et courbé sur lui-même, gratta le derrière de son oreille gauche avec sa patte gauche de derrière ; puis il éternua deux ou trois fois fortement, ce qui me donna l'occasion de prendre une prise en lui disant Dieu vous bénisse ! Enfin, il sauta sur le banc, et s'appuyant contre moi, de sorte que son museau touchait presque ma figure, il reprit l'entretien en ces termes :

Berganza

La nuit est fraîche, profite donc un peu de ma chaleur corporelle, qui parfois s'échappe en étincelles pétillantes de mes poils noirs ; d'ailleurs, je veux dire tout bas ce que je vais te confier à présent. – Lorsque le jour maudit est revenu, et que l'heure du sabbat approche, je ressens d'abord des appétits tout particuliers et absolument contraires à mes habitudes. Ainsi, au lieu d'eau naturelle,

je voudrais boire du bon vin, j'ai envie de manger de la salade aux anchois. En outre, je ne puis m'abstenir de frétiller amicalement de la queue à certaines personnes qui me déplaisent souverainement, et qui n'excitent d'ordinaire que mes grognements. Ce n'est pas tout encore : si je rencontre alors des chiens plus forts et plus vigoureux que moi, mais que je n'hésite pourtant pas à combattre quand ils me provoquent, je les évite avec le plus grand soin, tandis qu'à la vue de petits bichons ou de roquets avec lesquels je joue volontiers dans mon état naturel, il me vient l'idée de leur donner par derrière un bon coup de patte, dans la persuasion où je suis que cela leur fera du mal, sans qu'ils puissent en tirer vengeance. Bref, tout change et s'embrouille dans le plus profond de mon âme, tous les objets flottent indécis et décolorés devant mes yeux ; des sentiments étrangers, et que je ne saurais définir, m'agitent et m'oppressent. Le bois ombreux, sous le feuillage duquel j'ai tant de plaisir ordinairement à m'étendre, et que je crois entendre converser avec moi, quand le vent, agitant ses branches, leur fait rendre un murmure doux et varié, ne m'inspire plus que du dégoût : je trouve insupportable la clarté de la lune, cette reine de la nuit qui voit les nuages, en passant devant elle, se parer d'or et d'opale ; mais j'éprouve une envie irrésistible de m'introduire dans les salons brillamment illuminés. Là, je voudrais marcher sur deux pieds, cacher ma queue, me parfumer, parler français et manger des glaces : je voudrais que chacun vint me serrer la patte en m'appelant mon cher baron ! ou mon petit comte ! et me soustraire enfin complètement à la nature canine. Oui, j'envisage en ces moments-là l'état de chien avec horreur ; et plus mon imagination exaltée me rapproche de la qualité d'homme, plus ce prétendu développement organique cause dans tout mon être une perturbation funeste. – J'ai honte

d'avoir sauté et gambadé dans la prairie, et de m'être gaiement roulé dans l'herbe par une chaude journée de printemps. Mon caractère devient de plus en plus sérieux et réfléchi. À la fin de cette lutte déplorable, je me sens homme, et propre à dominer la nature qui fait croître les arbres, pour qu'on en puisse faire des tables et des chaises, et fleurir les fleurs, pour qu'on les mette en bouquets à sa boutonnière. Mais tandis que je m'approprie ainsi les plus éminentes facultés de votre nature, mes sens et mon esprit sont frappés d'une stupidité qui m'alanguit et m'oppresse horriblement, jusqu'à me jeter dans un évanouissement complet.

Moi

Ah ! – ah ! mon cher Berganza ! Je l'ai bien dit ; elles prétendaient douer d'une figure humaine ce Montiel, que leur compère Satan a réservé sans doute à quelqu'autre emploi ; mais leurs conjurations magiques échouèrent devant cette énergie ironique qui dispersa les animaux et les instruments du sortilège, comme fit Méphistophélès dans le bouge de la sorcière, en culbutant les ustensiles fracassés, et faisant craquer la charpente du taudis. Et voilà comment tu fus soumis à cette onction funeste qui te fait endurer à chaque anniversaire de si cruels tourments.

Berganza

Cette lutte intérieure semble pourtant devoir m'assurer une vie éternelle et une vigueur sans déclin, car je me réveille chaque fois

de mon profond évanouissement réconforté et rajeuni d'une manière miraculeuse. La constellation particulière qui présida à ma naissance, et qui me dota de la faculté non seulement de comprendre votre langage mais encore de m'en servir, est entrée en conflit avec cet enchantement diabolique, de telle sorte qu'à présent je cours le monde comme le juif errant, à l'épreuve des coups de bâton, du fusil et du poignard, et sans devoir trouver nulle part le repos de la tombe. Mon sort est vraiment digne de compassion ; et au moment où tu m'as rencontré, je venais de me sauver de chez un maître bourru, je n'avais rien mangé depuis le matin, et j'étais plongé dans les plus tristes réflexions sur ma bizarre destinée.

Moi

Pauvre Berganza ! Plus je te considère de près à la clarté de la lune, plus je découvre dans ton visage, un peu noirâtre à la vérité, les traits d'une cordiale loyauté et d'une heureuse nature. Tes facultés oratoires mêmes, toutes surprenantes qu'elles soient, ne m'inspirent plus aucune suspicion. Tu es, je puis le dire, un chien poétique ; et comme, de mon côté (tu me connais assez pour le savoir déjà), je suis enthousiaste de poésie, qu'en dis-tu, si nous formions une liaison intime ? si tu venais avec moi ?…

Moi

Jamais de coups de pied, encore moins de coups de bâton. – Tous les jours, outre l'ordinaire, pour dessert une saucisse bien accommodée. – Bien souvent aussi, un bon rôti de veau charmera ton odorat de son agréable fumet, et tu n'attendras pas en vain ta part du susdit.

Berganza

Tu vois que ta gracieuse proposition produit son effet, puisque je renifle déjà de plaisir, comme si je sentais le rôti à la broche. Mais tu as laissé échapper un aveu qui, s'il ne me rebute pas tout à fait, me rend pourtant fort indécis.

Berganza

Ah ! mon ami, permets-moi d'être sincère ! je suis un chien à la vérité, mais c'est un avantage moins précieux de marcher debout, de porter des culottes et de bavarder incessamment suivant sa fantaisie, que de nourrir en soi, dans un recueillement silencieux, un pieux sentiment de la nature qui pénètre dans sa sainte profondeur, et constitue la véritable poésie. À une époque illustre et reculée, sous le ciel du midi qui échauffe toutes les créatures de son ardeur féconde, et provoque les êtres animés à un perpétuel concert d'allégresse, malgré ma condition infinie, j'ai entendu les chants des hommes décorés alors du nom de poètes ! Le secret de

leur art était de chercher avec un zèle passionné à reproduire ces merveilleux accords variés à l'infini, d'où résulte l'harmonie universelle de la nature. Ils dévouaient, ils consacraient leur vie à la poésie, et la regardaient comme la plus sainte mission que l'homme pût recevoir de la nature, de Dieu !

Berganza

Je te l'ai déjà dit, mon ami, dans mon bon temps, je fréquentais volontiers beaucoup de poètes. Je préférais les croûtes de pain que me donnait tel pauvre étudiant, qui n'avait guère d'autre nourriture, à un morceau de rôti que me jetait d'un air méprisant un valet mercenaire. – Alors la noble ardeur de peindre en un mélodieux langage les plus mystérieux sentiments de l'âme enflammait encore dans toute sa pureté l'esprit des élus, et ceux mêmes qui ne pouvaient revendiquer un pareil titre avaient de la passion et de la foi ; ils honoraient les poètes comme des prophètes qui nous révèlent les secrets merveilleux d'un monde inconnu, plein de séductions et de magnificences, et ils n'avaient point la ridicule prétention de devenir, eux aussi, les prêtres du divin sanctuaire dont la poésie leur entrouvrait la riche perspective. – Mais à présent tout a bien changé. Qu'il advienne à un riche citadin, à monsieur le professeur patenté, ou à monsieur le major une nichée d'enfants, vite on mettra Frédéric, Pierre et le petit Jeannot à chanter, à composer, à peindre, à déclamer des vers, sans s'embarrasser le moins du monde s'ils ont pour tout cela le plus petit grain de vocation et d'aptitude. Cela fait partie de votre prétendue bonne éducation. Et puis, chacun croit pouvoir disserter, bavarder sur l'art, apprécier, pénétrer le poète,

l'artiste dans le plus intime de son être, et le mesurer à sa toise. Or, quel affront plus cruel pour un artiste que de voir le vulgaire le rabaisser à son niveau ? Et c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Que de fois n'ai-je pas éprouvé un mortel dégoût à entendre de ces sortes de gens obtus déraisonner sur les arts, citer Goethe et se battre les flancs pour paraître inspirés par cette poésie dont un seul rayon les eût éblouis et paralysés, les chétifs eunuques !

Mais surtout, ne prends pas cela en mauvaise part, mon ami ! si tu avais par hasard une femme ou une maîtresse de cette nature, – ce sont surtout les femmes éduquées, artistiques, poétiques qui me déplaisent souverainement. Car si j'aime à me laisser caresser par une main déliée de jeune fille, et à reposer ma tête sur un élégant tablier, souvent en revanche, quand j'entends quelqu'une de ces précieuses, dépourvues de goût et de bon sens, bavarder à tort et à travers sur une foule de niaiseries littéraires qu'elles ont apprises par cœur, il me prend l'envie de lui imprimer avec mes dents tranchantes, dans quelque endroit sensible de son corps, une bonne remontrance !

Berganza

Tu commets une grande erreur, car tu regardes comme dépendantes l'une de l'autre deux choses qui n'ont et n'auront jamais aucune liaison. Crois-moi, il en est d'une apparition surnaturelle et terrible, comme d'une violente secousse électrique, laquelle anéantit les êtres trop débiles pour y résister, mais communique une vigueur nouvelle à ceux qui peuvent la supporter ; du moins

mon expérience m'en fait juger ainsi. Quand le souvenir de la Cagnizares vient m'assaillir, mon sang bouillonne dans mes veines, tous mes muscles et mes fibres se contractent, et une oppression pénible m'affaisse momentanément, mais je me relève bientôt plus vaillant, plus agile, et la crise agit d'une manière fortifiante, tant sur mon corps que sur mon esprit. – Quant à la femme savante et poétique avec ses prétentions ridicules, et ses démonstrations exagérées d'enthousiasme pour l'art, l'idéal, que sais-je encore !... Ah ! – Ah !...

Berganza

Ah, mon ami, rien que d'en parler, j'éprouve déjà l'atonie funeste, l'inexprimable dégoût qui s'emparait de moi lorsque j'entendais les bavardages sur l'art des femmes de cette espèce, ce qui m'affectait au point que je laissais souvent durant des semaines entières, intact et dédaigné, le meilleur morceau de rôti.

Moi

Mais Berganza, mon ami, ne pouvais-tu pas couper court à ces propos insipides par certains grognements ou aboiements expressifs ? car quand même cela t'aurait fait mettre à la porte, tu aurais du moins été délivré de ce verbiage.

Berganza

Mets la main sur ta conscience, mon ami ! et dis-moi franchement s'il ne t'est pas souvent arrivé de te laisser ennuyer et tourmenter sans nécessité, par de puérils motifs. Tu te trouvais dans une société stupide, tu pouvais prendre ton chapeau et t'en aller : tu ne le faisais point. Telle ou telle considération que tu n'avouerais pas sans en rougir te retenait, la crainte d'offenser celui-ci, celui-là, dont les bonnes grâces cependant ne valent point un zeste pour toi. Peut-être une personne..., une silencieuse jeune fille seulement occupée à boire du thé et à manger des gâteaux auprès du poêle était devenue intéressante à tes yeux ; et tu ne voulais pas partir sans t'attirer encore une fois adroitement ses regards en t'écriant tout bas : « Céleste créature ! Que signifient tous ces mots ampoulés, ce chant prétentieux, ces fades déclamations ? Un seul regard de cet œil angélique a cent fois plus de prix et de valeur que tout Goethe, dernière édition. »

Berganza

Eh bien, mon ami ! si cela arrive à vous autres hommes, pourquoi un pauvre chien n'avouerait-il pas franchement que souvent il s'est réjoui dans son amour-propre dépravé de ce que, malgré sa stature un peu forte pour être admis dans des cercles distingués où d'habitude les carlins et les roquets ont seuls le droit de venir japper et tortiller de la queue, on tolérait pourtant volontiers sa présence, et on le laissait se coucher, paré d'un joli collier, sous le sofa de la maîtresse de maison, sur un élégant parquet ? – Bref, à quoi bon tant de cérémonies pour te convaincre du peu de valeur

de vos femmes littéraires ? Laisse-moi te raconter la catastrophe qui m'a conduit ici, et tu sauras pourquoi je suis irrité à ce point de la fadeur et de la futilité de ces prétendus bureaux d'esprit et cercles à la mode. – Mais d'abord que j'essaie de me restaurer un peu !

Berganza sauta vivement à bas du banc de gazon, et courut, avec un peu de lourdeur encore, à travers le taillis. Je l'entendis lamper avec avidité, dans un fossé voisin, de l'eau qui s'y était amassée. Il revint bientôt près de moi, après s'être bien secoué ; il reprit sa place, accroupi sur ses pattes de derrière, et la tête détournée du côté de la statue de saint Népomucène, il commença, d'une voix dolente et sourde, de la manière suivante :

Berganza

Je le vois encore devant moi, le bon, l'excellent homme, avec ses joues pâles et creuses, son regard triste et la mobilité de son muscle frontal. Celui-là était animé d'un véritable sentiment poétique : et c'est à lui que je dois, outre maint souvenir touchant d'une amitié précieuse, mes connaissances musicales.

Berganza

Voilà comme vous êtes ! toujours des jugements téméraires. Parce que vous avez la manie de nous tourmenter de racleries, de sifflements et de criailleries abominables, qui nous font hurler d'impatience et d'angoisse, vous nous refusez tout sentiment mu-

sical, et je soutiens pourtant que notre espèce jouit, à cet égard, des dispositions les plus heureuses, bien que je sois peut-être obligé de reconnaître la supériorité de ces odieux animaux, que la nature a privilégiés en effet sous le rapport de l'aptitude musicale, puisque, ainsi que le remarquait souvent mon noble maître et ami, ils savent exécuter en duo leurs chansons favorites, par tierces basses et hautes, suivant les lois de la gamme chromatique.

Bref, ce fut durant mon séjour dans la célèbre Résidence voisine, chez le maître de chapelle Jean Kreisler, que je m'instruisis profondément dans l'art musical. Lorsqu'il improvisait sur son magnifique piano, et qu'aux accords ravissants d'une pure harmonie, il initiait l'âme aux mystères merveilleux du sanctuaire de l'art, je m'étendais à ses pieds, et, l'œil arrêté fixement sur lui, je prêtais jusqu'à la fin une oreille attentive. Et quand alors il se renversait dans son fauteuil, grand comme je suis, je sautais à lui en posant mes pattes sur ses épaules, témoignant avec vivacité de mon plaisir et de mon approbation, de la manière expressive dont nous parlions tout à l'heure. Alors, il m'embrassait avec tendresse, et s'écriait : « Ah, Benfatto ! (il m'appelait ainsi en mémoire de notre première rencontre) tu m'as compris ! chien sensible et judicieux ! ne devrais-je pas renoncer à jouer devant d'autres que toi ! – Tu ne me quitteras jamais. »

Berganza

Je le rencontrai pour la première fois dans le beau parc qui touche à la porte N… ; il paraissait occupé à composer, car il était

assis sous un berceau, tenant à la main une feuille de papier à musique et un crayon. Au moment où il se levait impétueusement en s'écriant, dans un ardent enthousiasme : « Ah ! Ben fatto3 ! » je me trouvais à ses côtés, et je me serrai contre lui de la même manière affectueuse qu'a déjà mentionnée l'enseigne Campuzano. – Hélas ! pourquoi n'ai-je pu rester le compagnon du cher maître de chapelle ! je menais une vie si heureuse ! Mais…

Moi

Arrête, Berganza ! je me rappelle avoir entendu parler de Jean Kreisler. On disait, ne prends pas cela en mauvaise part, que de tout temps il avait été sujet à de fréquents accès de folie, jusqu'à ce qu'enfin il tomba dans une démence complète. On voulut alors le transporter à l'hôpital de fous bien connu qui est situé près d'ici ; mais il était, ajoutait-on, parvenu à s'échapper.

Berganza

Il s'est sauvé ? que le ciel le protège ! – Oui, mon ami ! ils ont voulu tuer et enterrer Jean, et quand, s'abandonnant au sentiment intime de la supériorité que lui a départie la Providence, il croyait pouvoir agir et se mouvoir librement, ils le tenaient pour insensé !

Berganza

Oh ! je t'en prie, apprends-moi quel est donc l'homme privilégié, l'homme prototype fait pour être l'arbitre souverain des intelligences, et qui puisse préciser exactement à quel degré de l'échelle rationnelle se trouve le cerveau du patient comparé au sien propre, et si les dissemblances constatent une infirmité ou une supériorité. – Sous un certain rapport, chaque esprit quelque peu original est prévenu de folie, et plus il manifeste ses penchants excentriques en cherchant à colorer sa pâle existence matérielle du reflet de ses visions intérieures, plus il s'attire de soupçons défavorables. Tout homme qui sacrifie à une idée élevée et exceptionnelle, qu'a pu seule engendrer une inspiration sublime et surhumaine, son repos, son bien-être, et même sa vie, sera inévitablement taxé de démence par ceux dont toutes les prétentions, toute l'intelligence et la moralité se bornent à perfectionner l'art de manger, de boire, et à n'avoir point de dettes. Mais cette démarcation complète entre deux natures distinctes, dont l'homme sage et raisonnable par excellence prétend s'attribuer le bénéfice, n'est-elle pas un hommage plutôt qu'une insulte pour son antagoniste ? – Ainsi parlait souvent mon maître et ami Jean Kreisler.

Ah ! j'avais compris au changement total de ses manières qu'il devait avoir reçu quelque funeste nouvelle. Son courroux intérieur éclatait par intervalles en violents transports, et je me souviens qu'il voulut même une fois me jeter un bâton à la tête ; mais il s'en repentit aussitôt, et m'en demanda pardon les larmes aux yeux. – Je ne sais pas quel avait été le motif de cette perturbation morale, car je ne l'accompagnais que dans ses promenades du soir ou pendant la nuit, tandis que le jour je gardais son petit mé-

nage et ses trésors musicaux. Mais bientôt après il vint chez lui une troupe de gens qui débitèrent à l'envi l'un de l'autre mille absurdités, parlant sans cesse de remontrances sensées, de guérison intellectuelle. Jean put apprécier en cette occasion ma force et mon courage ; car, exaspéré comme je l'étais déjà contre ces malotrus, Dieu sait avec quelle ardeur, sur le premier signe de sa main, je m'élançai contre leur cohorte ! J'entamai ainsi le combat que mon maître acheva glorieusement, en les jetant l'un après l'autre à la porte. – Le jour suivant, il se leva faible et épuisé. « Je vois, mon cher Benfatto, me dit-il, que je ne dois pas songer à rester longtemps ici ; et nous aussi, il faudra nous séparer, mon bon chien !... Ne m'ont-ils pas déjà traité de fou parce que je te jouais du piano, et que je m'entretenais avec toi de maintes choses raisonnables ! Toi aussi, si tu restais plus longtemps avec moi, tu pourrais bien encourir l'accusation de folie ; et de même que je suis menacé d'une ignominieuse réclusion, à laquelle pourtant j'espère bien me soustraire, tu pourrais être condamné à périr de la main du bourreau, et tu n'échapperais pas à cette déplorable catastrophe. Adieu, mon fidèle Benfatto ! » Il ouvrit devant moi la porte en sanglotant, je descendis les quatre étages les oreilles pendantes, et je me trouvai dans la rue.

Berganza

Tout ce que je t'ai raconté jusqu'ici en est l'introduction. – Tandis que, livré aux réflexions les plus tristes, je descendais la rue en courant, une troupe d'hommes vint à moi, et plusieurs criaient : « Saisissez ce chien noir ! saisissez-le ! il est fou, il est enragé ! c'est un fait certain. » Je crus reconnaître les persécuteurs de

mon ami Jean ; et comme il était aisé de prévoir que, malgré mon courage et mon adresse, j'aurais dû succomber au nombre, je tournai lestement un coin de rue, et m'élançai dans un vaste hôtel dont la porte se trouvait ouverte pour mon bonheur. Tout y annonçait l'opulence et le bon goût ; devant moi se déployait un bel escalier bien clair, bien frotté. J'y montai en effleurant à peine les marches de mes pattes crottées, en trois sauts j'atteignis le palier supérieur, et je m'accroupis étroitement dans l'encoignure d'un poêle.

Peu d'instants après, j'entendis dans le vestibule de joyeux cris d'enfants, et la charmante voix d'une jeune fille déjà nubile qui disait : « Lisette ! n'oublie pas de donner à manger aux oiseaux ; quant à mon lapin chéri, je lui porterai moi-même quelque chose. » – Il me sembla en ce moment qu'une puissance mystérieuse et irrésistible me sollicitait à sortir de ma cachette. J'avance donc doucement en remuant la queue et en faisant des courbettes de la façon la plus humble qui soit à mes ordres, et je vois… une jeune fille admirable, âgée de seize ans tout au plus, qui traversait le vestibule en tenant par la main un gentil enfant aux boucles dorées. Malgré mon humble posture, je causai, comme je le craignais, une assez vive frayeur. La jeune fille s'écria à haute voix : « Oh le vilain chien ! comment ce gros chien se trouve-t-il ici ? » Et serrant l'enfant contre elle, elle se disposait à s'enfuir. Mais je rampai jusqu'à ses pieds, et couché devant elle de l'air le plus soumis, je me mis à gémir tout bas tristement. « Pauvre chien ! qu'as-tu ? » me dit alors la charmante jeune fille, et elle se baissa pour me caresser avec sa petite main blanche. Petit à petit je donnai carrière à ma joie, et j'en vins bientôt à me livrer à mes bonds les plus gracieux. La jeune fille riait, l'enfant sautait et criait de plaisir. Bientôt il manifesta le désir commun à

tous les enfants de monter sur moi. La jeune fille le lui défendit, mais je m'accroupis aussitôt par terre, et l'invitai moi-même à satisfaire son envie par toutes sortes de grognements et d'éternuements joyeux. Enfin, sa sœur le laissa libre d'agir. Quand je le sentis sur mon dos, je me levai doucement, et tandis que la jeune fille le maintenait d'une main avec la grâce la plus parfaite, je commençai à parcourir le vestibule dans tous les sens, d'abord au pas, puis en faisant des petites courbettes. L'enfant criait et jubilait de plaisir, et sa sœur riait de plus en plus cordialement. Une autre petite fille survint. À l'aspect de la cavalcade, elle joignit ses petites mains en signe de surprise, puis elle accourut, et voulut soutenir l'enfant par l'autre bras. Alors je pus essayer des bonds plus hardis ; nous avançâmes alors au petit galop, et chaque fois que je reniflais en secouant la tête, à l'instar du plus bel étalon arabe, les enfants poussaient des cris de jubilation. On vit les domestiques, les servantes, accourir du haut et du bas de l'escalier ; la porte de la cuisine voisine s'ouvrit, et la cuisinière, laissant échapper de ses mains une casserole qui résonna sur la dalle du seuil, se mit à rire à gorge déployée de ce spectacle, en se pressant les côtes de ses grosses mains rouges. Le nombre et la joie bruyante des assistants augmentaient de minute en minute ; les murs boisés, le plafond, retentissaient de fous éclats de rire à chaque gambade grotesque que j'exécutais comme un véritable paillasse. – Tout à coup je m'arrêtai, on crut que c'était de fatigue ; mais lorsque l'enfant fut mis à terre, je fis un grand bond, et puis je me couchai d'un air câlin aux pieds de la jeune fille aux boucles brunes.

« En vérité, mademoiselle Cécile ! dit en riant la grosse cuisinière, le chien a l'air de vouloir vous obliger à le monter. » Là-dessus, tous les domestiques, les bonnes, les femmes de

chambre, de s'écrier en chœur : « Oui, oui ! ah le chien intelligent ! – le chien spirituel ! » – Une légère rougeur parcourut les joues de Cécile. Au fond de son œil d'azur pétillait l'envie de se passer ce plaisir d'enfant. – Faut-il ?... ne faut-il pas ?... semblait-elle se demander tout bas, en me regardant amicalement, le doigt appuyé sur sa bouche. Bientôt après elle était assise sur mon dos : alors je m'avançai, fier de mon charmant fardeau, au pas de la haquenée conduisant au tournoi sa royale maîtresse, et la troupe pressée des spectateurs se rangeant avec précipitation sur mon passage, je fis le tour du vestibule, comme au milieu d'un cortège triomphal. Tout à coup une grande et belle femme, d'un âge mûr, ouvrit la porte de l'antichambre, et arrêtant un regard fixe sur ma belle cavalière : « Voyez quel enfantillage ! » dit-elle. – Cécile quitta mon dos, et elle supplia si instamment en ma faveur, elle sut présenter si adroitement le récit de ma rencontre imprévue, en faisant valoir mon bon caractère et l'aimable bouffonnerie de mes manières, que sa mère dit enfin au valet de cour : « Donnez à manger à ce chien, et s'il s'habitue à la maison, il pourra rester ici, et il fera la garde durant la nuit. »

Berganza

Ah, mon ami ! la décision de la chère dame me frappa comme un coup de tonnerre, et si je n'avais pas compté alors sur la ressource de mes petits talents de courtisan, je me serais levé et enfui à toutes jambes. Je ne ferais que te fatiguer en te racontant en détail tous les expédients, toutes les finesses de flatterie grâce auxquels je parvins à me glisser d'abord de la cour dans l'antichambre, et petit à petit dans les appartements privés de la

dame. Qu'il te suffise d'un mot : les cavalcades du petit garçon, qui paraissait être le favori de la mère, me sauvèrent de l'écurie, et ce fut à la protection de sa charmante sœur, à qui je m'étais dévoué de toute mon âme du premier moment où je la vis, que je dus enfin l'entrée des appartements intérieurs. Cette jeune fille chantait si parfaitement, que je ne doutai point que ce ne fût d'elle seule que parlait le maître de chapelle Jean Kreisler, quand il dépeignait l'effet magique et mystérieux du chant de la jeune virtuose qui seule donnait à sa musique l'inspiration et la vie. Suivant la méthode des habiles cantatrices d'Italie, elle avait l'habitude de solfier pendant une bonne heure tous les matins. Je saisissais alors l'occasion favorable pour me glisser dans le salon auprès d'elle, et couché sous le piano je l'écoutais attentivement. Lorsqu'elle avait fini, je lui témoignais mon contentement par mille bonds joyeux, et elle me récompensait par un bon déjeuner, que je croquais de la manière la plus décente sans salir le parquet. Bref, on finit par ne plus tarir dans toute la maison sur mon amabilité et mon penchant décidé pour la musique. Cécile vantait surtout en moi, outre ces belles qualités, ma galanterie envers son cher petit lapin, par lequel je me laissais tirer impunément les oreilles, la queue, etc. La dame de la maison déclara que j'étais un chien charmant ; et après que j'eus assisté avec une décence exemplaire et toute la dignité convenable à un thé littéraire et à un concert, après que le cercle intime auquel on fit part de mon arrivée romanesque dans l'hôtel, m'eut également honoré d'un suffrage unanime, je fus enfin promu à la dignité de chien de corps de Cécile, ce qui mit le comble à mes vœux les plus chers.

Moi

Oui ! te voilà dans une maison distinguée, favori en titre d'une jeune fille ravissante, à en juger par tes paroles. Mais tu voulais m'entretenir de la tendance superficielle, de la vulgarité des caractères soi-disant poétiques, et tu devais avant tout me raconter par quelle catastrophe…

Berganza

Doucement ! doucement, mon ami ! – Laisse-moi raconter suivant l'ordre de mes souvenirs. D'ailleurs, ne dois-je pas trouver du plaisir à m'arrêter sur quelques moments heureux de ma vie passée ? Et puis tout ce que je t'ai narré sur mon séjour dans cette maison que je voue à présent aux malédictions de l'enfer, se rattache précisément à cette fatale catastrophe, et bientôt il me suffira de deux mots pour te mettre entièrement au fait. Laisse-moi donc avec ma maudite manie de vouloir tout dépeindre en discours prolixes sous des couleurs aussi vives, aussi pittoresques que les choses se présentent à mon esprit, revenir sur un sujet qu'il me répugnait d'aborder.

Berganza

Comme on dit : Le diable seul peut deviner cela. Cependant, il y a bien des choses qu'il ne devine pas. C'est apparemment pour cela qu'on dit encore : C'est un pauvre diable ! – Il y a toujours eu en

moi et dans mon ami Scipion quelque chose de bien étrange ! Décidément, je suis en effet le personnage Montiel banni de l'espèce humaine, et à qui le masque de chien, qui lui fut imposé comme punition, sert à présent de récréation et de divertissement.

Berganza

Aurais-je donc pu, moi, si loyal, si porté au bien, si ami de la vérité, et plein d'un mépris si profond pour ces caractères faux et dégénérés dont font parade les hommes d'aujourd'hui, devenus pour la plupart insensibles à tout ce qui est grand et saint, comment, dis-je, aurais-je pu recueillir tant d'observations précieuses, dont l'ensemble forme ce trésor qu'on appelle la philosophie de l'expérience, s'il avait fallu me produire partout sous l'aspect d'une créature humaine ? – Merci, Satan ! qui as laissé l'huile des sorcières me griller le dos en pure perte ! Je puis du moins, en ma qualité de chien, me coucher auprès du poêle sans qu'on y prenne garde, et tous les secrets de votre naturel perverti que vous mettez à nu devant moi sans défiance, viennent fournir amplement matière à l'ironie et à la pitié que provoque la ridicule et nauséabonde fatuité qui vous distingue.

Berganza

Mon cher ami, durant ma vie, déjà passablement longue, j'ai reçu maint et maint bienfait, dont j'étais indigne peut-être, et je garde un souvenir reconnaissant de chaque plaisir ou de chaque bonne

aubaine que m'ont procurés sans intention celui-ci ou celui-là ; remarque bien : j'ai dit sans intention ! Il y a selon moi beaucoup à dire sur ce que vous appelez faire du bien. Celui qui me gratte le dos ou me chatouille délicatement les oreilles, ce qui me fait toujours éprouver un bien-être indéfinissable, ou bien celui qui me gratifie d'un bon morceau de rôti pour s'amuser à me faire rapporter sa canne lancée loin de lui, et quelquefois en pleine eau, ou pour m'engager à faire le beau en m'asseyant sur mes pattes de derrière (manœuvre que je hais mortellement), penses-tu que l'un ou l'autre passe à mes yeux pour m'avoir fait du bien ? C'est un prêté-rendu, un échange, un contrat où il ne peut être question ni de bienfait ni de gratitude. Mais le crasse égoïsme des hommes fait que chacun se borne à proclamer avec vanterie ce qu'il donne, et rougit de mentionner ce qu'il reçoit, de sorte qu'on voit souvent deux individus s'accuser réciproquement d'ingratitude au sujet de la même transaction. – Mon ami Scipion, qui n'avait pas non plus toujours bonne chance, était dans le temps au service d'un riche paysan, homme inculte et brutal, qui le laissait fort souvent à jeun, mais ne lui épargnait pas les coups de bâton. Un jour Scipion, dont le défaut capital n'était certes pas la gourmandise, uniquement poussé par la faim, avait vidé une terrine de lait à sa portée, et le paysan qui le surprit commença par le battre jusqu'au sang. Scipion s'enfuit précipitamment pour échapper à une mort certaine, car le rustre vindicatif s'était emparé déjà d'une fourche de fer, et il traversa le village à la course. Mais en passant devant l'étang du moulin, il vit tomber dans les flots le fils du paysan, un enfant de trois ans qui s'amusait à jouer au bord de l'eau. Scipion, d'un bond rapide, s'élance dans l'étang, saisit avec ses dents l'enfant par ses vêtements, et le rapporte sain et sauf sur l'herbe du rivage, où bientôt il reprit ses sens en

souriant à son libérateur et le caressant. Alors Scipion reprit bien vite son élan pour s'éloigner à jamais du village. Vois-tu, mon ami, c'est là ce qui s'appelle un service rendu par pure amitié. Pardonne-moi de ne pas m'être rappelé tout d'abord un trait semblable chez un homme.

Moi

En dépit de ton antipathie pour ces pauvres hommes qui sont bien mal dans tes papiers, je sens pourtant mon affection pour toi s'accroître de plus en plus, mon brave Berganza ! Permets-moi de t'en donner, tout à fait sans intention, un témoignage qui ne peut, je le sais, que t'être infiniment agréable.

Berganza s'approcha de moi en reniflant légèrement, et je lui grattai doucement le dos en promenant ma main plusieurs fois de sa tête à sa queue ; il balançait la tête de droite et de gauche en murmurant de plaisir, et se prêtant au contact de la main bienfaisante. Enfin, quand elle cessa d'agir, nous reprîmes notre entretien.

Berganza

Chaque sensation corporelle agréable me rappelle toujours à l'esprit les souvenirs les plus gracieux, et au moment où je parle je viens de voir m'apparaître l'image de la charmante Cécile, telle que je la vis un jour, avec sa simple robe blanche et ses cheveux bruns noués élégamment en tresses brillantes, comme elle sortait

du salon, les yeux en pleurs, et se dirigeant vers sa chambre. J'allai au-devant d'elle, et je me couchai en rampant à ses pieds, suivant mon habitude. Elle me prit alors avec ses deux petites mains par la tête, et me contemplant avec ses beaux yeux, qu'une larme humectait encore, elle s'écria : « Hélas !... hélas ! ils ne me comprennent pas ! personne ! ma mère non plus... – Si je pouvais m'expliquer devant toi, toi, ô mon chien fidèle ! si je pouvais t'ouvrir le fond de mon cœur ?... mais comment m'y résoudre ? et quand je le pourrais, tu ne me répondrais pas... Ah ! du moins tu ne m'affligerais pas non plus, toi ! »

Berganza

Dieu, notre maître à tous, et à qui je recommande mon âme, car le démon ne doit avoir aucun droit sur elle, bien que je lui sois sans doute redevable de ce domino à la vénitienne sous lequel j'ai été lancé dans la grande mascarade terrestre, – oui ! le Dieu souverain a créé les hommes avec des modifications bien variées. La diversité infinie des dogues, des bassets, des carlins, des bichons et des caniches n'est rien en vérité comparativement à la multiplicité des contrastes entre les nez pointus, camards, recourbés, retroussés, etc., et aux différences innombrables qu'offrent les yeux, les mentons, les muscles frontaux dans l'espèce humaine. Bref, est-il seulement possible d'imaginer, même avec les facultés intellectuelles les plus rares et les plus vastes, le nombre illimité des caractères dissemblables ?...

Berganza

Je voulais seulement te dire que ma maîtresse, la mère de Cécile, avait su attirer chez elle tout ce qu'il y avait dans la Résidence d'artistes et de savants de quelque réputation ; et grâce à ses relations intimes avec les familles les mieux pourvues en talents de toute espèce, elle avait fondé dans son hôtel un cercle scientifique, esthétique et littéraire, dont elle s'était faite la directrice. Sa maison était en quelque sorte une bourse poétique, artistique, où se traitaient une multitude d'affaires avec force jugements sur l'art, et dont maints ouvrages, ou même parfois les noms d'artistes véritables étaient l'objet. – Les musiciens, il faut en convenir, sont des gens bien bizarres !

Berganza

N'as-tu pas remarqué que les peintres sont pour la plupart d'humeur chagrine et si maussades qu'aucun des plaisirs de la vie ne peut triompher de leur mélancolie ; et quant aux poètes, que leurs ouvrages seuls sont capables de leur procurer une satisfaction réelle !... Mais les musiciens planent d'un pied léger par-dessus tout : bons vivants, gourmets et buveurs surtout, un bon plat, ou mieux encore des vins assortis de première qualité, leur ouvrent le paradis ; et oubliant tout le reste sans nul effort, ils se réconcilient avec la société, qui parfois les pique au vif, et pardonnent généreusement à l'âne de méconnaître dans ses hihan ! la loi de l'accord parfait, parce qu'au bout du compte il ne peut braire autrement en sa qualité d'âne. – Bref, les musiciens ne sentent pas le malin esprit, marchât-il même sur leurs talons.

Berganza

C'est pour dire que ma dame était précisément en grande vénération auprès de tous les musiciens, et lorsqu'au bout de six semaines d'exercice continu, elle massacrait, sans respect pour la mesure et l'expression, une sonate ou un quintetto, ils ne manquaient pas de la combler des éloges les plus exagérés ; car les vins de sa cave, qu'elle recevait de première main, étaient exquis, et il était impossible de manger de meilleurs biftecks dans toute la ville que chez elle.

Berganza

Pourtant il le faisait. – Il n'y a là ni fausseté ni lâche et basse flatterie : non, c'est l'action d'un esprit bienveillant souffrant le mal patiemment, ou plutôt une complaisante résignation à prêter l'oreille à des sons confus qui aspirent en vain à passer pour de la musique ; et cette bienveillance, cette résignation, ne proviennent que d'un certain sentiment de bien-être intérieur, qui lui-même est le résultat immanquable des copieuses libations d'un vin généreux pendant et après un succulent dîner. – J'avoue que tout cela me prévient en faveur des musiciens, dont le royaume du reste n'est pas de ce monde, de sorte qu'ils font l'effet d'étrangers venus d'une contrée inconnue et lointaine, étonnant par la singularité de leur extérieur, de leurs façons d'agir, et je dirai même se rendant ridicules, car il suffit que Pierre tienne sa fourchette de la main gauche, pour que Jean, qui a tenu toute sa vie la sienne de la main droite, se moque de lui.

Berganza

Parce que les choses auxquelles ils sont accoutumés leur sont devenues si commodes, qu'ils regardent celui qui agit d'autre manière comme un fou, en s'imaginant qu'il se tourmente beaucoup pour faire ainsi, dans l'ignorance de leur manière traditionnelle ; alors ils se félicitent et se réjouissent de voir l'étranger si bête, tandis qu'ils s'estiment si ingénieux, et ils en rient du meilleur de leur cœur ; ce que je leur permets de tout le mien aussi.

Berganza

M'y voici justement. Ma dame avait la manie décidée de vouloir pratiquer elle-même tous les arts. Elle touchait du piano, comme je viens de le dire, elle composait même, elle peignait, elle brodait, elle modelait en plâtre et en argile, elle faisait des vers, elle déclamait ; et il fallait que la société subit ses cantates soporifiques, et se pâmât d'aise à la vue de ses caricatures peintes, brodées ou moulées. Peu de temps avant mon arrivée dans la maison, elle avait fait la connaissance d'un artiste mimique bien connu que tu as eu sans doute l'occasion de voir bien souvent ; et de là le révoltant abus qu'elle introduisit dans le cercle avec ses rhapsodies scéniques. La dame n'était pas mal faite, mais l'approche de la vieillesse avait déjà marqué son empreinte sur tous les traits de son visage, fortement prononcés par eux-mêmes, et en outre les formes de son corps avaient pris un développement luxuriant et même excessif. Cela ne l'empêchait pourtant pas de représenter devant le cercle Psyché, la Vierge Marie, et je ne sais

plus quels autres saintes ou divinités de l'Olympe. – Que le diable emporte les sphinx et le professeur de philosophie !

Berganza

C'est un homme que je ne saurais désigner autrement, car je n'ai jamais pu savoir réellement quel était le fond de sa pensée. Mais en songeant à ces trois personnages, je ne puis m'empêcher de te faire part d'une conversation que je surpris un jour entre eux. Le musicien ne voyait que son art dans le monde entier. Du reste, il pouvait passer pour un esprit assez borné, car il prenait pour argent comptant les suffrages les plus futiles et les moins consciencieux, et croyait naïvement que l'art et les artistes jouissaient partout d'une haute considération. Le philosophe, sur la figure jésuitique et satirique duquel se reflétait une profonde ironie pour toutes les vulgarités de la vie, n'avait foi en personne au contraire, et il regardait la sottise et le défaut de goût comme un second péché originel. Un soir, il se trouvait à la fenêtre avec le caractère indécis, lorsque le musicien, toujours en extase dans les régions idéales, s'approcha d'eux, en s'écriant : « Ha !… » Mais laisse-moi, pour éviter la répétition fastidieuse des dit-il, répondit-il, te répéter tout simplement leurs discours alternatifs. Seulement, si tu fais imprimer notre conversation actuelle, il faudra que ce nouveau dialogue soit habilement distingué du nôtre.

Moi

Je vois, mon cher Berganza, que ta pénétration et ta sagacité s'appliquent à tout. Tes confidences sont trop curieuses pour que je ne les publie pas, à l'instar de l'enseigne Campuzano. Raconte comme tu voudras ton entretien dans l'entretien ; car je pressens qu'un éditeur attentif mettra, au pied de la lettre, la puce à l'oreille au compositeur pour qu'il arrange le tout pour le mieux, de manière à ce que cela ressorte aux yeux du lecteur non moins commodément qu'agréablement.

Berganza

M'y voici donc.

Le musicien. – C'est pourtant une femme admirable, avec sa profonde intelligence de l'art et son instruction encyclopédique !

Le caractère indécis. – Oui, il faut en convenir, Madame est en effet portée aux sciences d'une manière !…

Le professeur de philosophie. – Ha ?… ha ?… c'est donc là réellement votre avis ? Eh bien moi, je prétends et soutiens le contraire !

Le caractère indécis. – Au fait, oui, quant à l'enthousiasme, comme l'entend notre ami le virtuose ici présent, il se pourrait bien que…

Le professeur de philosophie. – Je vous dis que le chien noir que voici là, sous le poêle, et qui nous regarde d'un air si intel-

ligent, comme s'il prêtait la plus vive attention à nos paroles, aime et comprend l'art mieux que cette femme, à qui le ciel veuille pardonner de ce qu'elle s'attribue ainsi sans vergogne la chose du monde à laquelle elle a le moins de droits. Son cœur froid comme la glace ne s'échauffe jamais, et quand l'âme d'autres individus, devant le spectacle imposant de la nature et l'immensité de la création, déborde d'un saint ravissement, elle s'informe combien il y a de degrés de chaleur d'après Réaumur, ou s'il menace de pleuvoir. Et l'art, ce médiateur entre nous et l'être tout-puissant, et qui seul nous le fait clairement pressentir, l'art non plus n'allumera jamais en elle une pensée élevée. Oui ! avec tous ses exercices académiques, avec ses mines et ses phrases, elle ne respire que le trivial ; – elle est prosaïque, – prosaïque ! – honteusement prosaïque ! !

Ces derniers mots, le professeur les avait criés si haut, en gesticulant avec véhémence, que toute la société réunie dans le salon voisin fut aussitôt en émoi pour se défendre, d'un commun effort, contre le prosaïsme qui paraissait s'être glissé perfidement et silencieusement dans le cercle, comme un insidieux ennemi dont le cri de guerre du professeur venait de trahir la présence. Le musicien était resté tout étourdi, mais le caractère indécis le prit à part, et lui dit à demi voix à l'oreille en souriant d'un air gracieux :

« Cher ami, que pensez-vous des paroles du professeur ? – Savez-vous pourquoi il tonne si effroyablement et déclame ainsi de froideur glaciale, de prosaïsme ? – Vous convenez, n'est-ce pas, que Madame est encore passablement fraîche et jeune pour son âge. – Eh bien… riez, riez ! – Eh bien le professeur a voulu à toutes forces lui développer entre quatre yeux certaines proposi-

tions philosophiques qui lui parurent trop hardies. Elle dédaigna absolument les leçons particulières de philosophie que voulait lui donner messire le professeur, et il a pris cela en très mauvaise part : de là ses invectives, ses malédictions !

» – Voyez-vous, le malin singe ! À présent, me voilà raffermi tout à fait dans mon opinion », dit le musicien ; et tous deux rejoignirent la société.

Mais, je le répète encore : que le diable emporte le sphinx et le professeur de philosophie !

Berganza

Que ce fût en effet par vengeance à cause du cours particulier de philosophie manqué, comme le soutenait le caractère indécis, ou bien seulement par dégoût et par aversion pour les ridicules prétentions artistiques de la dame, bref, le professeur devenu son ichneumon 4, la poursuivait sans relâche, et se plaisait à fouiller dans le plus intime de son être, au moment où elle s'y attendait le moins. Il avait le talent de l'entortiller et de l'enlacer, dans ses propres phrases à bévues et dans ses sentences philosophico-esthétiques sur l'art, d'une façon toute particulière et si adroite, qu'elle s'enfonçait profondément dans le labyrinthe prosaïque et hérissé d'ivraie du non-sens, en faisant de vains efforts pour en trouver l'issue. Il poussait la malignité si loin, qu'il débitait devant elle, comme autant de théorèmes de philosophie transcendante, des phrases absolument dénuées de sens, ou aboutissant à de niaises trivialités, qu'elle retenait, grâce à sa prodigieuse mémoire des mots, et lançait ensuite à tout propos avec une affecta-

tion emphatique. Plus ces propositions étaient baroques et inintelligibles, plus elles lui plaisaient, car alors l'admiration des cerveaux étroits, ou plutôt leur fanatisme pour cet esprit supérieur, pour cette sublimité féminine, s'exaltait d'autant plus. – Mais venons au fait ! – Le professeur m'avait pris en très grande amitié : il saisissait toutes les occasions de me caresser et de me donner de bons morceaux. Je répondais à cette bienveillance par une affection des plus cordiales, et je le suivis d'autant plus volontiers un soir qu'il m'attira dans une chambre écartée, tandis que la société passait dans une grande salle tendue de noir, où Madame allait exécuter ses scènes de mimique.

Il m'avait réservé comme de coutume un bon morceau de gâteau. Pendant que je le mangeais, il commença à me gratter doucement sur la tête, et puis il ceignit mon front d'un mouchoir qu'il noua et drapa avec beaucoup de soin autour de mes oreilles. Durant cette opération, il riait en me regardant, et me dit plusieurs fois : « Chien intelligent, habile chien ! montre aujourd'hui ton esprit, et ne gâte pas la plaisanterie ! » – Habitué de vieille date, depuis mon métier dramatique, à ce qu'on me fit la toilette, je le laissai m'arranger comme il le voulut, et je le suivis ensuite machinalement, et à petits pas, dans le salon où Madame avait déjà commencé ses exhibitions. Le professeur sut si adroitement me soustraire aux regards des spectateurs que personne ne me remarqua.

Après avoir représenté des saintes Vierges et des Cariatides, des Cariatides et des saintes Vierges, Madame s'avança avec une coiffure fort singulière, ressemblant à la mienne à s'y méprendre. Elle se mit à genoux, et allongea les bras sur un tabouret placé devant elle, en contraignant ses yeux naturellement vifs et spiri-

tuels, à un regard fixe, funèbre et fantasmatique. Alors le professeur me poussa tout doucement en avant, et moi, sans soupçonner la plaisanterie, je m'avançai gravement jusqu'au milieu du cercle, et je m'accroupis par terre vis-à-vis de la dame, les pattes de devant étendues dans ma position habituelle. Excessivement surpris de la voir dans cette posture, qui présentait l'aspect le plus singulier, surtout à cause de la partie sur laquelle on a coutume de s'asseoir, et que la nature avait douée chez elle d'une ampleur prodigieuse, je ne me lassais point de la considérer avec ce regard immuable et sérieux qui m'est propre.

Tout à coup, au morne silence qui régnait dans la salle, succéda un éclat de rire universel et immodéré. Ce fut alors seulement que la dame, plongée dans la contemplation intérieure de l'art, m'aperçut. Elle se relève en fureur et s'écrie comme Macbeth, avec une affreuse grimace : « Qui m'a fait cela ! » Mais personne ne l'entend, car tous les assistants, comme électrisés par cet aspect véritablement trop comique, éclatent et crient confusément : « Deux sphinx. – Deux sphinx en conflit ! »

— « Qu'on chasse ce chien loin d'ici, qu'on l'ôte de ma vue, hors du logis le maudit chien ! » Ainsi tonnait la dame, et déjà les domestiques me pourchassaient, lorsque ma protectrice, la charmante Cécile s'élança vers moi, me délivra de ma coiffure égyptienne, et m'emmena dans sa chambre. – J'obtins, il est vrai, la permission de rester dans la maison, mais l'entrée de la salle des représentations mimiques me fut de ce jour à jamais interdite.

Moi

Et au fond tu n'as guère dû y perdre, car, j'en sais bon gré au joyeux professeur ! tu avais été témoin de la plus superbe scène de ces bouffonneries artistiques ; le reste t'aurait paru fade et l'eût été à coup sûr, puisqu'on aurait naturellement prévenu toute coopération ultérieure de ta part.

Chapitre 6 Les deux sphinx

Sonnet
Quelle est cette figure étrange, aux yeux hagards,
D'un linceul affublée, et prosternée à terre ?
Parle, nouvel Œdipe, et brave les hasards

Réservés à celui qui sonde un tel mystère !

Vois là-bas du Sphinx noir les flamboyants regards ;

Le mannequin pâlit ; d'un trouble involontaire

Cet aspect l'a saisi ! l'on rit de toutes parts,

Voici la comédie introduite au parterre.

Ils se lèvent tous deux : elle, femme, lui, chien !...

La passion de l'art est leur commun lien :

Quelle union jamais eut plus noble origine ?

Ils rivalisent donc de gloire et de talent,

Et chacun dans son rôle offre un type excellent :

Le chien noir est Paillasse, elle… c'est Colombine !

Moi

Bravo, Berganza ! le sonnet satirique n'est pas mal pour une pièce de circonstance, et tu l'as récité avec l'expression et la dignité convenables. En général, il y a déjà pour moi, rien que dans la forme du sonnet, un charme tout particulier, un charme musical, pour ainsi dire.

Moi

Et cependant la forme particulière d'une composition en vers, le mètre en un mot, m'a toujours paru être quelque chose d'accessoire, de subordonné, à quoi l'on n'a attribué, selon moi, que trop de valeur dans ces derniers temps.

Berganza

Grâces soient rendues aux efforts de vos derniers poètes, parmi lesquels il y en a d'excellents, de ce qu'ils ont rétabli dans ses droits bien légitimes l'art métrique pratiqué par nos grands maîtres d'autrefois, avec amour et sollicitude. La forme, le mètre, dans la composition en vers, c'est la couleur exprès choisie par le

peintre pour les vêtements de ses personnages ; c'est le ton dans lequel le compositeur écrit son morceau. Or, tous deux n'apportent-ils pas à ce choix du ton, de la couleur, la réflexion la plus mûre et le soin le plus minutieux, pour qu'ils s'allient convenablement, soit à la gravité, à la noblesse, soit à la grâce, à la frivolité du personnage, soit au caractère tendre ou gai du morceau ? Et une grande partie de l'effet qu'ils se proposent de produire ne dépendra-t-elle pas de la justesse de ce choix ? Un vêtement d'une couleur brillante relève souvent un personnage commun, ainsi que la richesse du ton fait valoir un thème médiocre ; et de là vient que souvent des vers dépourvus, il est vrai, d'un sens profond et frappant, et effleurant à peine la pensée, captivent néanmoins l'esprit, comme le ferait une apparition vaporeuse et fantastique par la grâce de la forme, par l'élégant entrelacement des rimes, et exercent ainsi, abstraction faite de ce que la raison pourrait y chercher, une séduction mystérieuse à laquelle une organisation sensible voudrait en vain résister.

Berganza

Cet abus prétendu pourrait bien trouver son remède dans son application même. Mon avis est que cette rigoureuse observation de la métrique, tellement en crédit aujourd'hui, est la conséquence des tendances plus sérieuses, plus profondes, qui distinguent dans toutes les branches de l'art et de la littérature notre époque critique et rénovatrice. Naguère, en effet, lorsque chaque poète ou soi-disant tel, se créait lui-même, pour chacune de ses chansonnettes, un mètre boiteux, baroque, lorsqu'il parodiait et défigurait à plaisir vos doux huitains, rime ottave, la seule forme mé-

ridionale qui semble avoir été connue à cette époque, alors les peintres aussi dédaignaient d'apprendre à dessiner, et les compositeurs auraient rougi d'étudier le contrepoint. Bref, il s'était introduit dans l'art un mépris pour toute école, pour toute convention qui devait amener naturellement les plus monstrueux avortements. Même chez les poètes médiocres, l'étude des divers modes réguliers les habitue à une certaine harmonie toujours préférable aux misérables divagations d'un cerveau vide. Aussi, je le répète encore, c'est un travail méritoire et avantageux que de s'appliquer religieusement à la forme, au mètre poétique.

Moi

Tu es un peu tranchant dans tes opinions, mon cher Berganza ; cependant je ne saurais te donner tort. En vérité, j'étais loin de penser que les miennes dussent être modifiées par les réflexions d'un chien d'esprit.

Berganza

Dans le cercle féminin en question, se trouvait un jeune homme qu'on honorait du titre de poète, et qui, absolument dévoué au système de l'école moderne, ne rêvait et ne respirait que sonnets, madrigaux, etc. Son génie poétique n'avait rien de transcendant, mais ses productions dans le genre des canzoni ne manquaient pas d'une certaine harmonie, d'une certaine grâce d'expression qui fascinaient l'esprit et l'oreille. Il était, comme presque tous

les poètes, et conformément en quelque sorte à une loi du métier, de nature amoureuse, et il professait pour Cécile une adoration platonique pleine de respect et d'ardeur. À son exemple, le musicien, d'ailleurs beaucoup plus âgé, se plaisait à faire la cour à la jeune fille d'une manière tout à fait sentimentale, et tous deux donnaient souvent le spectacle d'une lutte d'émulation fort comique, par les mille petites galanteries dont ils se piquaient, à l'envi l'un de l'autre. Doués d'une instruction réelle et d'un esprit fin, ils ne supportaient les parades musicales, déclamatoires et mimiques de la dame que par amour pour Cécile, qui les distinguait sensiblement d'entre tous les jeunes fats, dont l'essaim voltigeait autour d'elle ; aussi elle récompensait leur empressement chevaleresque par une franchise gaie et naïve qui mettait le comble à leur enthousiasme et à leur passion. Souvent une parole amicale, un regard affectueux qu'elle accordait à l'un, suscitait chez l'autre une jalousie comique, et rien n'était plus divertissant que de les voir, comme les troubadours du Moyen-Âge, se porter des défis à qui célébrerait le mieux dans ses odes et ses chansons les grâces et les attraits de Cécile.

Moi

C'est un tableau intéressant, et ces relations tendres et naïves d'un cœur innocent avec l'artiste, sont toujours à l'avantage du dernier. Je ne doute pas que ce conflit entre le poète et le musicien n'ait produit d'excellents ouvrages.

Berganza

N'as-tu pas remarqué, mon cher ami, que tous ces individus qui, avec une âme sèche et stérile, ont tant de prétentions au caractère poétique, regardent tout ce qui leur arrive comme éminemment singulier, et voient du merveilleux jusque dans leurs personnes ?

Moi

En effet, et tandis qu'ils considèrent comme tenant du prodige tout ce qui se passe entre les parois resserrées de leur pauvre coquille, dans l'idée que rien d'ordinaire ne saurait advenir à des personnages de leur nature, leur âme reste fermée et insensible aux merveilles divines de l'univers.

Berganza

C'est ainsi que ma Dame avait la folie de voir dans les moindres circonstances de sa vie quelque chose de prestigieux et d'extraordinaire. Ses enfants eux-mêmes étaient nés sous des influences particulières, avec des présages surnaturels, et elle donnait assez clairement à entendre comme quoi des éléments opposés et d'étranges contrastes devaient se trouver combinés d'une manière fantastique dans leurs esprits. Elle avait encore trois garçons plus âgés que Cécile, tous trois frappés au même coin, ternes et obtus comme de viles pièces de billon, et une fille plus

jeune qui ne faisait preuve en rien ni d'intelligence ni de sensibilité. Cécile était donc la seule qui fût réellement douée par la nature, non seulement d'un profond sentiment de l'art, mais même de facultés créatrices, indices du génie. Avec un caractère moins naïf et moins ingénu que le sien, l'air solennel avec lequel la traitait sa mère, qui ne se lassait pas de répéter en sa présence qu'il y avait dans sa fille l'étoffe d'une artiste incomparable et sans modèle, n'aurait que trop facilement exalté son esprit, et l'aurait sans doute engagée dans une fausse route, d'où il est bien rare qu'une femme sache revenir !

Berganza

De toute mon âme ! – Toutes les femmes jetées une fois dans un moule, que leur esprit soit resté engourdi, ou qu'on ait faussé leur entendement, appartiennent sans rémission, dès qu'elles ont atteint l'âge de vingt-cinq ans, à l'ospedale degl' incurabili1 et il n'y a plus rien à faire d'elles. La véritable vie des femmes est l'époque de la puberté, qui, embrasant leur double nature, rend leur âme avide de sensations et d'idées. La jeunesse embellit tous les êtres de sa pourpre éclatante, et l'ivresse du plaisir les couronne d'une auréole sacrée, de même que l'immuable retour d'un printemps éternel orne les buissons d'épines eux-mêmes de fleurs odoriférantes. – Ce n'est point une beauté exceptionnelle, ce n'est point un phénomène dans l'ordre intellectuel, non ! c'est uniquement ce moment de floraison, un certain je ne sais quoi, un rien, soit dans son extérieur, soit dans le son de sa voix, et qui ne peut commander qu'une attention passagère, mais qui suffit pour assurer partout à la jeune fille les hommages même des

hommes les plus éminents, de sorte qu'au milieu des personnes de son sexe d'un âge plus mûr, elle se présente pour ainsi dire en triomphe, et comme la reine de la fête ! Mais hélas ! après le déclin de ce fatal période solsticial, les couleurs éclatantes disparaissent, et cette féconde vivacité de l'esprit se fane et s'éclipse sous une certaine froideur incompatible avec le sentiment poétique d'aucune jouissance.

Berganza

Ne crois pas cela, mon ami ! Au fond du cœur les femmes le sentent elles-mêmes, que toute leur vie est pour ainsi dire concentrée dans cette saison printanière de l'âge, car ce n'est que par là que peut s'expliquer cette manie qu'on leur reproche avec raison, de renier le leur. Aucune ne veut avoir passé la limite fatale, elles se raidissent de toutes leurs forces contre cette nécessité, et se débattent avec acharnement pour conserver la plus petite place en deçà de la barrière sacrée qui, une fois franchie, leur ferme à jamais le pays enchanté des plaisirs et des beaux rêves. Mais voici venir en foule leurs jeunes et fraîches remplaçantes, et quand chacune d'elles, riant sous les roses, demande : « Quelle est cette femme triste et sans parure ? que vient-elle faire parmi nous ? » alors il faut s'enfuir la honte sur le front, et se réfugier dans le petit jardin d'où l'on peut encore du moins embrasser du regard les trésors d'un printemps écoulé, et à la sortie duquel est écrit le chiffre Trente, plus effrayant pour elles que ne le serait l'ange vengeur avec son épée flamboyante !

Moi

Tout cela est fort pittoresque ; mais n'est-ce pas aussi plus pittoresque que vrai ? car j'ai connu plus d'une femme qui, même au-delà de cet âge, faisait totalement oublier, par son amabilité, ce que la jeunesse absente avait pu lui ravir.

Berganza

Non seulement je ne conteste pas un cas pareil, mais j'avouerai même qu'il se présente assez fréquemment. Toutefois, je maintiens irrévocablement ma proposition. – Oui, une femme raisonnable, qui aura été bien élevée, exempte de préjugés, et dont l'esprit aura profité, dans l'âge adulte, d'une culture éclairée, t'offrira toujours un entretien agréable, pourvu que tu consentes à ne pas sortir d'une certaine sphère, et que tu n'abordes pas les idées d'un ordre supérieur. Si elle est spirituelle, elle ne manquera pas d'aperçus et de mots plaisants ; mais au lieu d'un caractère d'enjouement naturel et de la pure conception du comique absolu, ce seront plutôt de brillantes saillies dues à une humeur secrète, et dont l'éclat d'emprunt ne saurait t'abuser et te divertir que momentanément. Est-elle jolie ? elle ne cessera jamais d'être coquette, et ton intérêt pour elle se transformera alors en une passion luxurieuse assez triviale, pour ne pas me servir d'un terme plus caractéristique, telle qu'une jeune fille dans son âge de floraison n'en inspire jamais à un homme qui n'est point totalement corrompu.

Moi

Paroles dorées ! – Paroles dorées ! – Mais cette immutabilité du caractère féminin, cette persistance invétérée, après la transition fatale dont tu parles, dans les errements antérieurs, sais-tu, Berganza, que cela est triste !

Berganza

Cela n'est pas moins vrai ! Nos auteurs comiques l'ont fort bien senti ; aussi, naguère notre scène ne désemplissait-elle pas de ces vieilles filles langoureuses et ridiculement sentimentales, étalant les déplorables prétentions qui survivaient en elles à leur âge de floraison. Mais c'est un type aujourd'hui complètement usé, et il serait temps d'y substituer les modernes Corinne.

Moi

Tu n'entends pas sans doute parler de l'admirable Corinne le poète, couronnée solennellement au Vatican, ce myrthe prodigieux qui, implanté dans le sol italique, a projeté jusqu'ici ses verts rameaux, de sorte qu'assis à leur ombre, nous respirons les parfums enivrants de sa sève méridionale ?

Berganza

Fort bien dit et fort poétique, quoique l'image soit passablement gigantesque ; car le myrthe qui s'étend d'Italie jusqu'en Allemagne, est véritablement du style le plus grandiose ! – Du reste, c'est bien à la même Corinne que j'ai fait allusion, car telle qu'elle est représentée, précisément au déclin de cette époque de floraison, son apparition a été une consolation soudaine, un baume véritable pour toutes les femmes sur le retour, qui ont vu dès lors s'ouvrir à deux battants devant elles la porte du temple consacré aux arts, à la littérature, à la poésie, quoiqu'elles eussent à réfléchir que, d'après mon juste principe, elles doivent être déjà tout à l'âge adulte, et ne peuvent plus rien devenir postérieurement. – Corinne ne t'a-t-elle jamais paru insupportable ?

Moi

Comment supposer cela possible ! – Il est vrai qu'à l'idée de la voir s'approcher de moi animée d'une vie véritable, je me sentais comme oppressé par une sensation pénible et incapable de conserver auprès d'elle ma sérénité et ma liberté d'esprit.

Berganza

Ta sensation était tout à fait naturelle. Quelque beaux que pussent être son bras et sa main, jamais je n'aurais pu supporter ses caresses sans une certaine répugnance, un certain frémisse-

ment intérieur qui m'ôte ordinairement l'appétit. – Je ne parle ici qu'en ma qualité de chien ! – Au fond, l'exemple même de Corinne sert à faire triompher ma doctrine, car tout son éclat pâlit et s'éclipse devant la pure et brillante clarté de la jeunesse, et comment comparer à l'enthousiaste dévouement de la femme pour l'homme aimé, ses penchants si peu féminins, ou plutôt son affectation d'une sensibilité dont elle est dépourvue ? – Ma Dame se plaisait intimement à jouer le personnage de Corinne.

Berganza

Bien au contraire, mon ami ! tu peux m'en croire. Mais ma Dame s'en tenait sans façon à la superficie, et elle savait en dissimuler assez habilement le peu de profondeur sous un certain vernis dont l'éclat trompeur éblouissait les yeux. Ainsi, elle se croyait déjà la rivale de Corinne, à cause de ses bras et de ses mains fort remarquables en effet, et depuis qu'elle avait lu ce livre, elle se découvrait la gorge et les épaules comme cela ne convenait guère à une femme de son âge, et se surchargeait de chaînes précieuses, de camées et de bagues antiques, de même qu'elle passait aussi plusieurs heures par jour à se faire oindre les cheveux d'huiles parfumées et à les faire tresser en nattes pour représenter telle ou telle coiffure pittoresque d'impératrice romaine. Le mesquin farfouillage des collections d'antiques de Boettiger était vraiment son affaire. – Mais les représentations scéniques de ma Dame eurent une fin imprévue.

Berganza

Tu t'imagines bien que mon étrange apparition en sphinx leur avait déjà porté une assez rude atteinte. Toutefois, après une interruption passagère, elles avaient repris leur cours, mais j'en étais rigoureusement exclu. Il arrivait aussi qu'on représentait quelquefois, comme cela se pratique, des groupes entiers, et jamais Cécile n'avait voulu consentir à y prendre un rôle. À la fin pourtant, sur les pressantes instances de sa mère, appuyées des sollicitations du poète et du musicien, elle se laissa persuader, et promit de figurer dans la première académie mimique (nom distingué que ma Dame donnait à ses exercices) le personnage de la sainte sa patronne, dont le nom s'alliait si merveilleusement à son talent musical. À peine eut-elle engagé sa parole, que les deux amis s'empressèrent, avec une activité extraordinaire, de se procurer et d'arranger tout ce qui pouvait contribuer à la dignité et à l'effet de la représentation où leur charmante bien-aimée devait jouer le principal rôle. Le poète parvint à se procurer une fort bonne copie de la sainte Cécile de Carlo Dolce, qui est comme on sait à la galerie de Dresde ; et comme il était assez habile en fait de dessin, il exécuta lui-même des modèles de chaque partie des vêtements avec tant de précision, que le tailleur du théâtre de la ville put façonner à merveille en étoffes convenables les draperies du costume. Le musicien, de son côté, faisait le mystérieux, et laissait beaucoup à penser sur certaine surprise de son invention. En voyant ses amis tellement empressés pour lui plaire et rivalisant plus que jamais de compliments et d'attentions envers elle, Cécile prit un intérêt de plus en plus vif à ce rôle qu'elle avait d'abord obstinément refusé, et elle brûlait d'impatience de se voir au jour de la représentation qui arriva enfin.

Berganza

Pour le coup, je m'étais bien promis de pénétrer dans le salon, coûte que coûte. Je m'attachai toute la soirée au professeur, et celui-ci, par pure gratitude de ce que j'avais si bien secondé son espièglerie, choisit un moment propice pour m'ouvrir la porte en cachette ; de sorte que je pus me faufiler derrière le monde et me tapir dans un lieu convenable sans être remarqué.

Cette fois, on avait tendu un rideau dans toute la largeur du salon, et le foyer de lumière, disposé près du plafond, au lieu d'éclairer également tous les objets d'alentour, ne projetait ses rayons que d'un seul côté de la pièce. – Lorsqu'on tira le rideau, on vit sainte Cécile dans son costume pittoresque, exactement comme celle du tableau de Carlo Dolce, assise devant de petites orgues antiques, la tête penchée, et regardant les touches du clavier d'un air pensif, comme si elle eût cherché la traduction matérielle des sons qui paraissaient flotter dans le vague autour d'elle. C'était la reproduction vivante du tableau de Carlo Dolce. Soudain retentit un accord lointain, prolongé et qui se perdit à travers l'espace. Cécile leva doucement la tête. On entendit alors, comme partant d'une très grande distance, un choral de voix de femmes. C'était un ouvrage du musicien. L'harmonie de cette musique, que semblaient chanter dans le ciel les chérubins et les séraphins, simple, et pourtant empreinte d'un caractère vraiment idéal, me rappela vivement maintes compositions sacrées que j'avais entendues deux cents ans plus tôt en Espagne et en Italie, et je me sentis agité comme alors d'un pieux frémissement. Les yeux de Cécile, tournés vers le ciel, rayonnaient d'une extase divine, si bien que le professeur de philosophie tomba à genoux malgré lui en s'écriant, les mains jointes : Sancta Cæcilia, ora pro

nobis2. Beaucoup de spectateurs suivirent son exemple avec un véritable enthousiasme, et quand le rideau se referma avec un sourd frôlement, tous restèrent, jusqu'aux jeunes demoiselles, plongés dans une dévotion silencieuse, jusqu'à ce qu'un transport universel et bruyant d'admiration vint soulager les cœurs oppressés.

Le poète et le musicien s'agitaient et grimaçaient comme des fous, et s'embrassaient tous deux en versant d'abondantes larmes. – On avait prié Cécile de garder pour tout le reste de la soirée son costume fantastique ; mais avec un sens exquis, elle s'y était refusée ; et quand elle reparut enfin dans le salon avec sa mise ordinaire et gracieuse, tout le monde se pressa autour d'elle en la comblant des plus vifs éloges, tandis qu'elle, dans sa candeur naïve, ne pouvant concevoir pourquoi on la louait si fort, attribuait l'effet saisissant de cette scène aux habiles dispositions du poète et du musicien. Madame seule était mécontente, car elle sentait bien qu'avec toutes ses poses copiées d'après des dessins ou des tableaux, et mille fois étudiées devant son miroir, elle n'avait jamais pu produire même une ombre passagère de l'impression causée dès la première fois par Cécile. Elle développa très savamment tout ce qui manquait encore à sa fille pour être une artiste mimique ; sur quoi le professeur de philosophie remarqua malicieusement à demi voix que Cécile ne gagnerait rien à coup sûr comme artiste mimique à ce que sa mère lui cédât ce qu'elle avait de trop en cette qualité. Madame conclut en disant que des occupations spéciales et l'étude de la philosophie naturelle, qui la réclamaient, nécessitaient la suspension momentanée des représentations mimiques. Cette déclaration positive, fruit de sa mauvaise humeur, et puis la mort d'un parent de la famille, changèrent toutes les habitudes de la maison. – Ce

vieillard était bien l'un des originaux les plus plaisants que j'aie rencontrés.

Berganza

Il était homme de condition ; et parce qu'il savait un peu griffonner avec le crayon et racler un peu sur le violon, ses nobles parents lui avaient persuadé dès sa jeunesse qu'il était plein d'aptitude pour les beaux-arts. Il avait fini par le croire, et à force de l'entendre lui-même développer hardiment ses prétentions à ce sujet, le plus grand nombre en était venu à lui reconnaître en matière de goût une certaine omnipotence qu'il avait jugé à propos de s'arroger. Cela n'avait pas pu durer longtemps ; car son impuissance d'esprit ne fut que trop tôt publiquement connue. Néanmoins, il rapportait audacieusement à cette époque signalée par l'apogée de sa renommée imaginaire, la courte période de l'âge d'or de l'art, et il décriait d'une façon passablement grossière tout ce qui s'était fait depuis sans sa coopération, au mépris des rudiments scholastiques qui lui avaient été inculqués en nourrice. Cet homme était aussi médiocre que l'école de sa génération, et ennuyeux dans le commerce de la vie. Mais ses essais artistiques, auxquels il n'avait pu encore renoncer, et qui aboutissaient naturellement fort mal, n'étaient pas moins divertissants que son emportement passionné contre tout ce qui sortait des limites de son petit horizon in-douze.

Enfin, cet homme, dont les opinions biscornues et l'influence encore très grande auraient pu avoir de fâcheux résultats, se trouvait, lorsqu'il mourut, précisément dans le sixième âge.

Moi

Ah oui : « Le sixième âge nous représente messire Pantalon maigre et étriqué, les lunettes sur le nez, la bourse à la ceinture, avec une culotte soigneusement conservée du temps de sa jeunesse et cent fois trop large pour ses reins décharnés : la voix mâle et creuse changée en une voix d'enfant flûtée et glapissante ! »

Berganza

Tu possèdes à merveille ton Shakespeare ! – Bref, le ridicule vieillard, qui prodiguait une admiration outrée à toutes les parades de ma Dame, était donc mort, et les réunions du cercle furent interrompues pendant un certain temps, jusqu'à l'arrivée du fils d'un ami de la maison qui venait d'obtenir un emploi au sortir de l'université ; alors la maison redevint plus animée.

Berganza

En un mot, Cécile fut mariée à monsieur Georges (c'est ainsi que le nommait son cerveau fêlé de père, dont le portrait peint à l'eau délayée dans de l'eau serait encore, je crois, trop vigoureux) ; et la nuit des noces amena la malheureuse catastrophe qui m'a conduit ici.

Berganza

Si des chansons pouvaient tuer, Georges ne serait pas sans doute resté en vie. Madame avait annoncé sa venue avec beaucoup de pompe, et la précaution n'était pas de trop pour le préserver de la risée générale qu'auraient excitée sans cela la gaucherie de ses manières et ses narrations insignifiantes répétées jusqu'à faire naître le dégoût.

Il avait évidemment été atteint de bonne heure du mal qui avait conduit à l'hôpital de la Résurrection le pauvre Campuzano, et cela, joint sans doute à d'autres péchés de jeunesse, avait altéré son intelligence. Toute son imagination roulait sur les événements de sa vie d'étudiant, et quand il se trouvait entre hommes, il entrait dans le détail de mille basses obscénités, comme j'en ai à peine entendu débiter de pareilles dans les corps de garde et les plus vils cabarets, et se complaisait évidemment dans ces ignominies. S'il y avait des dames dans la société, il prenait à part avec affectation tantôt celui-ci, tantôt celui-là, et ne manquait pas de faire sentir à la fin de son récit, par un retentissant éclat de rire, qu'il s'agissait encore d'une fameuse farce. Tu dois bien concevoir, mon cher ami, quelle répugnance et quel dégoût cet immonde personnage devait inspirer aux gens doués de sentiments un peu délicats.

Berganza

Ô mon ami ! il est bien difficile d'échapper aux filets artificieux du diable qui ne perd aucune occasion de manifester, dans les

contrastes les plus odieux, son amère ironie pour la nature humaine.– Georges noua ses relations avec Cécile de connivence avec sa mère. Il sut provoquer les sens de la jeune fille par des caresses en apparence insignifiantes, mais calculées avec tout le raffinement d'un libertin consommé ; il sut, par maints propos lascifs légèrement déguisés, guider sa curiosité sur certains mystères qui la captivèrent alors avec une puissance magique, et une fois enlacée dans le labyrinthe funeste, cette âme neuve et enfantine en absorba avidement les vapeurs empoisonnées qui l'étourdirent et la mirent à la merci du séducteur, innocente victime des plus odieuses convenances !

Berganza

Pas autre chose. – Les affaires dérangées de ma Dame rendaient désirable cette alliance avec une riche famille, et devant cette considération, toutes les belles prévisions, tous les brillants horoscopes artistiques dont on avait fait tant de bruit dans tant de phrases et de sottes déclamations s'en allèrent au diable !

Berganza

Cécile ne savait pas ce que c'était que l'amour, elle prit alors sa sensualité excitée pour ce noble sentiment lui-même. Encore ce bouillonnement du sang ne put-il éteindre l'étincelle divine qui brûlait avant dans son sein ; mais ce n'était plus qu'une pâle

lueur et non la flamme éclatante d'un fanal intérieur. Bref ! le mariage fut accompli.

Berganza

Maintenant que le plus important est dit, tu seras bientôt au courant en peu de mots. Tu peux t'imaginer combien je haïssais ce monsieur Georges. Il ne pouvait en ma présence pousser aussi loin qu'il l'aurait voulu ses dégoûtantes caresses, je troublais par un violent grognement certaines manifestations de tendresse qui lui étaient tout à fait particulières, et une fois qu'il voulut réprimer mon humeur en me donnant un soufflet, je me vengeai par une vigoureuse morsure à la place du mollet, et j'aurais arraché le morceau, s'il y avait eu prise autre part que sur l'os. Le fat poussa un cri lamentable qu'on entendit du bas de la maison, et de ce moment il jura ma mort. Cécile me conserva pourtant son amitié, et elle intercéda en ma faveur. Mais quant à me garder avec elle comme c'était son intention, il n'y fallait plus penser. Tout le monde blâmait une résolution pareille depuis que j'avais happé la jambe du futur, bien que le Caractère indécis, qui venait encore de temps en temps au logis, soutint opiniâtrement que le mollet de Georges était une négation, un non Ens, que par conséquent l'attentat contre le susdit mollet était inadmissible, qu'on ne pouvait pas mordre dans rien, et ainsi de suite. Je fus donc condamné à rester chez ma Dame. Quel triste sort !

Le jour de la noce, quand il fit nuit, je sortis à la dérobée ; mais en passant devant la maison des nouveaux époux splendidement illuminée, et en voyant la porte toute grande ouverte, je ne

pus résister, quoiqu'il dût m'en coûter, à l'envie de prendre une dernière fois congé de Cécile, telle encore que je l'avais connue. Je montai donc l'escalier en me faufilant parmi les conviés qui arrivaient en foule, et mon heureuse étoile me fit rencontrer l'aimable Lisette, la femme de chambre de Cécile, qui me fit entrer dans sa petite chambre, où bientôt un délicieux morceau de rôti vint flatter mon odorat de son fumet appétissant. Dans ma colère et ma rage, et pour me lester l'estomac avant le long voyage qu'il me faudrait sans doute entreprendre, j'avalai tout ce qu'elle m'avait donné, et je m'aventurai ensuite dans les corridors éclairés.

Dans la confusion générale des curieux, des domestiques allant et venant, je passai sans qu'on fit attention à moi, flairant et quêtant avec circonspection. La finesse de mon nez me révéla enfin le voisinage de Cécile ; une porte entrouverte me livra passage, et je vis au même moment Cécile, dans sa magnifique parure de mariée, sortir avec deux de ses amies d'une chambre voisine. Il aurait été imprudent de me montrer alors, je me blottis donc dans un coin et je les laissai passer. Resté seul, je me sentis attiré par un doux parfum qui s'exhalait d'une pièce voisine. J'y pénétrai, et je me vis dans la chambre nuptiale, odorante et splendide. Une lampe d'albâtre projetait une douce lumière sur tous les objets : j'aperçus l'élégante toilette de nuit de Cécile garnie de riches dentelles, dépliée sur le sofa. Je ne pus m'empêcher de la flairer avec plaisir ; mais tout à coup j'entends des pas précipités dans la pièce voisine, et je m'empresse de me cacher auprès du lit. Cécile entra l'air agité, Lisette la suivait, et en peu d'instants sa brillante toilette avait fait place aux simples vêtements de nuit. – Qu'elle était belle ! – Je m'avançai en rampant et en gémissant doucement. « Quoi ! toi ici, mon fidèle chien ? » s'écria-t-elle. Et mon apparition subite à cette heure parut lui

causer une émotion toute particulière et surnaturelle : une pâleur soudaine couvrit son visage, et, étendant la main vers moi, elle sembla vouloir se convaincre si j'étais véritablement là, ou si ce n'était qu'un fantôme, une illusion. D'étranges pressentiments devaient l'agiter, car des larmes jaillirent de ses yeux, et elle dit : « Va ! va ! mon bon chien ! il me faut quitter à présent tout ce qui jusqu'ici m'a été cher, parce que je le possède, lui. Ah ! ils me disent qu'il me tiendra lieu de tout… En effet, il est avec moi bien bon, et il cherche à me plaire, quoique parfois… mais je n'y entends rien ! – Là, va ! va ! » – Lisette m'ouvrit la porte ; mais moi je me glissai sous le lit : Lisette ne dit rien, et Cécile ne l'avait pas remarqué.

Elle demeura seule, et dut bientôt ouvrir la porte à l'impatient époux qui paraissait être ivre, car il se répandit en propos grossiers et obscènes, et rudoya avec ses lourdes caresses la délicate fiancée. En le voyant, avec la frénésie insatiable d'un libertin énervé, dévoiler effrontément les charmes les plus secrets de la jeune fille pudique, et celle-ci, comme un agneau offert en sacrifice, supporter en pleurant et en silence les affronts de ces mains brutales, j'étais déjà plein de fureur, et je grondais involontairement entre mes dents, mais je ne fus pas entendu. – Enfin il prit Cécile dans ses bras et voulut la porter dans le lit, mais l'ivresse agissait toujours davantage, il chancela avec elle, et Cécile ayant heurté de la tête contre le bois du lit, elle jeta un cri. Puis elle s'arracha de ses bras et s'élança promptement dans le lit. – « Chérie ! suis-je donc saoul ?… Ne te fâche pas, chérie ! » balbutia-t-il d'une voix mal assurée en arrachant sa robe de chambre pour la suivre. Mais saisie d'un effroi subit à l'idée du traitement honteux que lui réservait cet indigne débauché, qui dans l'épouse chaste et pure comme les anges ne voyait qu'une vénale fille de

joie, elle s'écria avec l'accent déchirant du désespoir : « Malheureuse que je suis ! qui me défendra contre cet homme ? » À ces mots, je m'élance avec fureur de dessous le lit, j'entame d'un vigoureux coup de dents la cuisse décharnée du misérable, je le traîne sur le parquet jusqu'à la porte de la chambre, que je fais sauter en m'y appuyant avec force, et de là dans le vestibule. Dans sa douleur et sa rage, et tout sanglant sous mes blessures, il poussait des cris épouvantables qui jetèrent l'alarme dans toute la maison. Il s'élève un tumulte général, des valets, des servantes descendent précipitamment les escaliers, armés de râbles, de pelles, de gourdins, mais à notre vue ils restent glacés d'horreur et immobiles. Personne n'osait m'approcher, car on me croyait enragé, et chacun redoutait une morsure fatale. Cependant l'infâme Georges haletait et gémissait à demi évanoui sous mes morsures et mes coups de pattes, sans que je pusse me résoudre à le quitter. Des bâtons, des pots me furent lancés ; plus d'une vitre vola en éclats, et des verres, des porcelaines, restés sur la table de la veille, furent brisés en mille pièces ; mais aucun coup visé juste ne m'atteignit. L'excès de ma rage comprimée me rendit sanguinaire, et j'étais sur le point de donner à mon ennemi le coup de grâce en l'empoignant à la gorge, lorsque quelqu'un sortit d'une chambre avec un fusil qu'il déchargea aussitôt sur moi : la balle siffla tout près de mes oreilles. Je laissai alors le roué maudit gisant sans connaissance, et je m'élançai précipitamment vers l'escalier. Comme des soldats acharnés, ils se mirent tous à ma poursuite ; le courage leur revint en me voyant fuir. Des balais, des briques, des outils volèrent autour de moi, et je reçus quelques rudes atteintes. Il était temps de gagner le large : je me ruai contre une porte de derrière qui par bonheur se trouvait entrebâillée, et qui donnait sur le vaste jardin. La troupe ennemie me

suivait de près avec un grand fracas ; le coup de feu avait réveillé les voisins ; les mots de chien enragé, un chien enragé ! retentissaient de toutes parts, et j'entendais siffler dans l'air les projectiles de toute sorte. Enfin, je pris de l'avance, et après trois bonds infructueux, je parvins à franchir le mur d'enceinte. Alors je courus sans m'arrêter à travers champs, et je ne pris un peu de repos qu'après être arrivé sain et sauf dans cette résidence, où d'étranges circonstances m'ont procuré une condition au théâtre.

Berganza

Nullement. Ainsi que nos héros de théâtre, je suis devenu maintenant tout à fait apprivoisé, je pourrais dire social. Au lieu, comme autrefois, de terrasser un méchant ennemi ou de saisir au flanc un noir dragon, en brave chien de chevalier, je danse maintenant au son de la flûte de Tamino, et je fais peur à Papageno 3. Ah ! mon ami, c'est une rude tâche pour un honnête chien que de se trémousser ainsi pour vivre ! Mais, dis-moi, comment trouves-tu mon histoire de la nuit des noces ?

Berganza

Douée de rares facultés pour devenir artiste ? – Ah, mon ami ! si tu avais seulement entendu trois notes de son chant, tu dirais que la nature a mis en elle le charme le plus touchant, le plus mystérieux de cette harmonie divine qui ravit les êtres ! – Ô Jean !

Jean ! c'est ce que tu répétas bien souvent. – Mais poursuis ton objection, mon poétique ami !

Moi

Ne te formalise pas, Berganza. – Je dis donc qu'il est possible que Georges fût en effet une bête brute (pardonne-moi cette locution), mais le naturel de Cécile n'aurait-il pas pu humaniser, ennoblir cette brutalité, et ne pouvait-il pas devenir, à l'instar de maint jeune libertin, un mari tout à fait rangé et fort honorable, ainsi qu'elle une honnête mère de famille ? cela aurait été assurément un bon résultat.

Berganza

C'est cela. Néanmoins, écoute bien attentivement ce que je vais te dire. – Quelqu'un possède un champ que la nature s'est plu à féconder avec une rare prédilection. La terre y couve dans son sein toutes sortes de couches aux teintes merveilleuses et d'essences métalliques ; le soleil lui prodigue ses rayons les plus chaleureux et de précieux parfums ; si bien que les plus belles fleurs lèvent leurs têtes diaprées sur ce sol privilégié, et que de suaves émanations s'en exhalent vers les cieux comme un chœur de louange adressé à la bienfaisante Providence. Le maître de ce parterre veut le vendre, et il ne manquerait pas de gens tout disposés à aimer les charmantes fleurs, et à les cultiver avec soin. Mais lui-même a réfléchi que les fleurs ne sont qu'un ornement, et que

leur parfum est stérile ; et puis la pièce de terre pourrait bien échoir à quelqu'un qui arracherait les fleurs et planterait à la place de bons légumes, des pommes de terre et des navets, ce qui offrirait une utilité positive puisque l'homme s'en rassasie, mais alors adieu pour jamais les belles et odorantes fleurs ! – Eh bien ! que dirais-tu de ce propriétaire, ou de ce planteur de légumes ?

Berganza

Le théâtre ? ordinairement rien que d'en parler suffit pour me donner des nausées insupportables. C'est un sujet bien rebattu depuis que les nouvelles de théâtre fournissent matière à mille articles insérés dans tous les écrits périodiques possibles, et depuis que chaque individu qui peut y fourrer le nez, tout dépourvu qu'il soit d'un coup d'oeil exercé et des connaissances préliminaires indispensables, s'arroge le droit d'en bavarder à tort et à travers.

Moi

Mais toi, Berganza, qui fais preuve d'un esprit poétique si éclairé, toi qui t'exprimes en outre avec tant d'élégance, que je souhaiterais d'être toujours ton secrétaire, afin de recueillir tes discours chaque fois que le ciel t'accorde la parole, car je doute que tu puisses jamais te servir de ta patte pour les écrire toi-même ; dis-moi : ne devons-nous pas savoir gré aux poètes contemporains de leurs tentatives pour régénérer notre théâtre avili ? – Combien

d'ouvrages dramatiques encore récents ont provoqué notre admiration et…

Berganza

Arrête, cher ami ! ces nobles efforts pour retirer enfin notre scène de l'ornière du commun, et lui rendre le grand caractère poétique qui est dans sa destination, méritent d'être applaudis et encouragés par tous ceux qu'anime un vrai sentiment de l'art ; mais ne vois-tu pas que cette tendance restera stérile devant la résistance d'une masse entière d'individus qui a pour elle la foule ignorante, ou qui plutôt constitue elle-même cette foule ignorante ; car, qu'elle siège dans les loges ou à l'amphithéâtre, c'est tout un ? Et, en outre, l'impuissance et la trivialité de nos acteurs et de nos actrices augmentent chaque jour davantage, de sorte que bientôt il sera impossible de mettre à leur disposition n'importe quel chef-d'œuvre, sans le voir souillé et indignement lacéré par leurs poings grossiers.

Berganza

Je dis vrai ! – Pour bien connaître ces gens à fond, il faut avoir vécu longtemps avec eux et les avoir, comme moi, souvent observés en silence dans leur foyer privé. – C'est pourtant quelque chose de bien beau que de ressusciter sur la scène un personnage illustre de l'antiquité ou des temps modernes que l'auteur a su peindre avec énergie et vérité, en lui prêtant un langage digne de

son caractère héroïque, de manière à rendre le spectateur témoin, pour ainsi dire, des plus beaux faits de la vie du grand homme, en provoquant son admiration par l'éclat de sa gloire, ou sa pitié par le spectacle de sa chute. Il semblerait que l'acteur dût se pénétrer malgré lui des nobles inspirations dont il est l'interprète, qu'il dût devenir momentanément le héros lui-même, dont les actions, les paroles caractéristiques font naître dans l'auditoire la sympathie, l'effroi ou la stupeur. – Mais écoutez-le derrière les coulisses, le héros, comme il déclame contre son rôle quand les mains sont restées oisives, comme il se complait à débiter, au foyer, les plaisanteries les plus triviales quand il a secoué enfin la gêne de la grandeur ; et comme il prend à cœur, plus son rôle est poétique, et par conséquent au dessus de sa portée, de le traiter avec mépris, affectant des airs de supériorité et de dédain pour les prétendus connaisseurs que des niaiseries aussi ridicules peuvent intéresser et émouvoir ! – Quant aux dames, c'est tout à fait la même chose, seulement il est encore plus difficile de les décider à se charger de quelque rôle qui n'a pas été jeté dans le moule ordinaire, car elles stipulent avant tout, comme des conditions indispensables, qu'elles auront un costume avantageux, à leur goût bien entendu, et, suivant leur expression, au moins une brillante sortie.

Berganza

N'ai-je donc pas raison ? – Écoute ce fait arrivé à l'un de vos plus nouveaux auteurs dramatiques qui réellement a produit d'excellents ouvrages, et dont le succès n'a pas été plus grand, parce que vos misérables tréteaux étaient trop faibles pour son génie, car

un héros antique et armé de fer a une toute autre allure qu'un conseiller aulique en habit brodé de cérémonie. Or, ce poète, quand il s'agissait de monter ses pièces, se préoccupait à l'excès de voir les décors et les costumes exécutés conformément à ses idées. Lorsqu'il fit jouer, sur un théâtre de premier ordre, son dernier ouvrage, dont il avait confié le rôle le plus important à une actrice célèbre et partout vantée pour sa profonde intelligence de l'art, il alla chez elle, et s'efforça de lui démontrer, par les raisons les plus savantes et les plus sensées, qu'elle devait nécessairement paraître vêtue d'une longue tunique égyptienne à plis nombreux et de couleur brune, car il comptait beaucoup sur l'effet de ce vêtement original. Quand il eut discouru très éloquemment pendant plus de deux heures sur les habillements significatifs des Égyptiens, et sur les passages de la pièce qui avaient trait audit costume, quand il se fut drapé lui-même de différentes manières avec un châle qui se trouva sous sa main, pour joindre l'exemple au précepte, la dame, qui l'avait écouté fort patiemment, lui fit cette brève réponse : « J'essaierai : si cela me va, c'est bon ; si cela ne me va pas, tant pis ! je m'habillerai à mon goût. »

Moi

Il est clair, cher Berganza, que tu connais à merveille les faiblesses et les ridicules de nos rois et reines de la scène. Du reste, je partage entièrement ton avis sur ce qu'aucun acteur au monde ne saurait suppléer par des avantages extérieurs au défaut d'un sentiment artistique intime qui lui inculque profondément le caractère de son rôle et l'aide à s'identifier avec lui. Peut-être il

pourra momentanément éblouir le spectateur, mais comme il manquera toujours de naturel, il courra risque à chaque instant de se voir honteusement dépouillé de sa fausse parure. Pourtant il y a des exceptions.

Moi

Mais il y en a ! – et là justement quelquefois où l'on s'y attend le moins. C'est ainsi que je vis naguères dans un théâtre obscur un acteur représenter Hamlet avec une vérité frappante. Sa sombre mélancolie, son profond mépris de l'humanité, et cette idée constante de l'horrible forfait que l'apparition de l'ombre paternelle le provoque à venger, et sa feinte démence, tout se manifestait en lui de la manière la plus énergique et paraissait le fruit d'une inspiration idéale. C'était bien celui « à qui le sort a imposé une charge qu'il ne peut supporter ».

Berganza

Je devine, tu parles de cet acteur qui va sans cesse d'un endroit à un autre, cherchant en vain la scène rêvée par son imagination et à peine digne des prétentions théâtrales non moins justes que hardies de l'acteur instruit et pensant. – Ne trouves-tu pas, par parenthèse, que cette seule formule d'éloge, employée comme par exception, « c'est un acteur qui pense ! » caractérise de la manière la plus bouffonne la pitoyable condition de nos acteurs ordinaires ? Ainsi donc, penser réellement quand on a reçu de

Dieu une âme intelligente, ou plutôt ne pas craindre de penser, est déjà une chose extraordinaire ?

Berganza

Du reste, l'acteur dont nous parlons est véritablement un artiste des plus rares. Il n'est généralement méconnu du public qu'à cause de son humeur capricieuse ; mais ce qui a allumé la haine de ses camarades, c'est qu'il ne s'abaisse jamais à leurs caquetages mesquins, à leurs plates et grossières plaisanteries, et que sais-je encore ? Bref ! il a trop de mérite pour votre scène actuelle 4.

Berganza

Fort peu ! – Je déchargerai même les acteurs d'une partie de la faute pour la rejeter sur la confrérie ignorantissime des directeurs et régisseurs de théâtres. Ceux-ci ne reconnaissent qu'un principe : une bonne pièce est celle qui remplit la caisse et où les acteurs sont fréquemment applaudis : or, tel a été le cas pour tel et tel ouvrage ; donc, plus une nouvelle pièce se rapproche de ceux-ci par la forme, le plan et le style, meilleure elle est ; plus elle en diffère, moins elle doit valoir. – Il n'en faut pas moins donner au public des nouveautés ; et comme il est encore des voix de poètes qui se font entendre et qui captivent même bien des oreilles, il faut donc aussi admettre quelques productions scéniques qui sortent de la routine vulgaire ; mais dans ce cas,

pour préserver l'infortuné poète d'une chute complète, pour le mettre en quelque sorte sous la sauvegarde de certaines garanties regardées comme indispensables sur les planches, monsieur le régisseur a l'extrême bonté de s'intéresser à lui, et de faire à la pièce les coupures convenables, ce qui signifie qu'il retranche ou transpose des discours, ou même des scènes entières, de telle sorte qu'avec l'unité de l'ensemble chacun des effets préparés par l'auteur avec réflexion et préméditation, est complètement détruit, et que le spectateur, à qui l'on ne montre plus que les coups de pinceau les plus grossiers, sans l'adoucissement des demi-teintes, sans l'illusion de la perspective, ne peut plus reconnaître les traits de la composition. – Mais monsieur le régisseur ne se sent pas d'aise si les entrées et les sorties des personnages, ainsi que les changements de décorations, se succèdent dans l'ordre normal, bien entendu d'après sa façon de penser.

Moi

Ah, Berganza ! combien tout cela est vrai. Mais n'est-ce pas un acte inconcevable de vanité dont la stupidité la plus stupide peut seule être capable, qu'un drôle de cette espèce se permette de châtrer ainsi l'œuvre du poète quand celui-ci l'a si longtemps portée, couvée dans son sein, et en a profondément médité et mûri chaque scène avant de la jeter dans le moule du style ? Mais c'est précisément dans les ouvrages des plus grands poètes qu'il faut le plus d'intelligence de l'art, et le sentiment poétique le plus fin, le mieux exercé pour saisir le secret enchaînement des diverses parties, le fil ingénieux qui rattache à l'ensemble et coordonne les circonstances en apparence les plus futiles. Dois-je ré-

péter encore une fois que Shakespeare exige cette expérience dans son lecteur plus souvent peut-être que tout autre auteur ?

Berganza

C'est que la vérité est une. – Mais que dis-tu de cette espèce de marchandise médiocre qui n'abonde que trop sur vos marchés dramatiques ? Ce n'est pas qu'on puisse l'appeler précisément mauvaise : il n'y manque ni de l'invention, ni des pensées heureuses ; mais il faut les pêcher péniblement dans l'eau comme le poisson doré, et l'ennui de cette opération rend l'esprit complètement insensible à l'apparition momentanée de quelque éclair poétique qu'on entrevoit à peine quand il ne rayonne déjà plus.

Moi

Oh ! pour cette vile denrée (et je dois malheureusement convenir qu'on en trouve ici plus qu'on n'en veut), je l'abandonne sans scrupule à la discrétion de messieurs les régisseurs qui peuvent exercer à son sujet leurs crayons noirs et rouges. Car d'ordinaire les ouvrages de cette nature ressemblent aux livres sibyllins, qui en dépit des lacunes dont ils seraient l'objet n'en offriraient pas moins toujours un sens plausible, sans qu'on pût s'apercevoir des suppressions. On trouve en général dans ces pièces une verbeuse abondance, une certaine faconde en vertu de laquelle chaque strophe isolée semble devoir en engendrer une douzaine d'autres et ainsi de suite. Et il est à regretter qu'un grand poète défunt ait

propagé ce système de redondance par l'exemple de ses premiers ouvrages. – Oui, oui ! que d'aussi méchantes productions soient impitoyablement mutilées.

Berganza

Ou plutôt supprimées ! Elles sont indignes de paraître sur la scène, je suis entièrement de ton avis ; mais s'il fallait se résoudre à les y tolérer par égard pour les goûts changeants du public qui réclame sans cesse et forcément des nouveautés dans la disette des bons ouvrages, dans ce cas-là même, je trouve encore le mode de correction en usage fort dangereux, sinon tout à fait inadmissible. Car l'auteur le plus médiocre a aussi ses intentions et des scènes de développement qui peuvent aisément passer aux yeux des gens incapables pour un remplissage inutile. En un mot, cher ami, rien que pour émonder un ouvrage de cette sorte d'une manière convenable et pour savoir mettre en relief le filon d'or qu'il renferme en le dégageant de toute scorie impure, je prétends qu'il faut déjà être soi-même un excellent poète, et avoir conquis par une longue pratique, par un goût éprouvé, le droit d'exercer les privilèges de cette maîtrise littéraire.

Moi

Assurément, nos directeurs et régisseurs de théâtres ne songent guère à offrir pareille justification de leur compétence. – Cependant, il arrive parfois à tel médiocre auteur d'enfanter une œuvre

dramatique qui par son allure énergique et franche ne peut manquer son effet sur la foule. Directeur et régisseur ont examiné l'ouvrage, ils ont vérifié et contrôlé ses dimensions de longueur, de largeur, d'épaisseur : mais quant au fond, ils l'ont déclaré d'un commun accord absurde et pitoyable. Néanmoins, comme d'habiles connaisseurs sollicitaient vivement la représentation, le drame est mis à l'étude, et mes gens de se frotter les mains à l'avance dans l'expectative des sifflets qui doivent l'accueillir suivant toute probabilité. Car le susdit régisseur avec une malicieuse perfidie a refusé au poète frappé de réprobation son aide providentielle, et le laisse braver les chances du sort dans son état de nudité primitive, dans le dénuement le plus complet de toutes les ressources de l'illusion théâtrale ; aussi rien qu'en songeant au lever du rideau, il ne peut réprimer un sourire plein de jactance et de pitié où se reflète l'orgueilleuse idée de sa supériorité et de son importance personnelle. – Eh bien pourtant (qui s'y serait attendu ?), la vérité et la passion que respire le drame, captivent, électrisent la foule, dont le recueillement silencieux n'est troublé que par les transports, l'émotion expansive qu'excite la puissance irrésistible du génie poétique ! – C'est alors qu'une scène comique se passe entre le directeur et le régisseur, qui tant soit peu interdits tous les deux désavouent à l'envi leur critique aveugle et naguères si hardie de la pièce méconnue. Et l'on voit aussi les acteurs, s'ils ont recueilli beaucoup d'applaudissements, se ranger du côté de l'auteur ; mais ils se moquent tous in petto de la niaiserie du public qui, à les entendre, s'est laissé éblouir par la perfection de leurs talents personnels, au point de trouver du mérite dans un ouvrage aussi nul et aussi incompréhensible.

Berganza

Il n'y a pas très longtemps que j'ai été témoin d'un exemple analogue. – C'était la pièce la plus profonde et en même temps la plus dramatique de l'illustre Calderon de La Barca, la Dévotionà la croix, que sur les instances réitérées de beaucoup de gens de goût, on a mis enfin à la scène, fort bien traduite en votre langue, et qui produisit dans l'auditoire ainsi que derrière les coulisses tous les effets divertissants que tu viens de décrire.

Berganza

C'est dans cette critique même que se manifeste votre esprit faux actuel, j'oserai même dire sa corruption. À vrai dire, la décadence de votre théâtre date du jour où l'on allégua l'amélioration morale des hommes comme le but le plus élevé, et même comme l'unique but de l'art dramatique qu'on a voulu transformer ainsi en une école de correction. Dès lors les choses les plus gaies ne pouvaient plus réjouir personne ; car derrière chaque plaisanterie se montrait le bout de la férule du pédagogue, qui n'est jamais plus disposé à infliger une punition aux enfants que lorsqu'ils se livrent au plaisir avec tout l'abandon de leur âge.

Berganza

Vous autres Allemands, vous ressemblez tous à ce mathématicien qui, après avoir entendu l'Iphigénie en Tauride de Gluck, frappa

doucement sur l'épaule de son voisin en extase, et lui demanda d'un air fin : « Mais qu'est-ce que cela prouve ? » – Avec vous, il ne suffit pas qu'une chose soit, vous exigez encore qu'elle ait une signification abstraite, indépendante d'elle ; tout doit conduire à une idée absolue qui puisse se dégager aussitôt à vos regards : la joie elle-même doit devenir autre chose que de la joie et concourir la production d'une utilité morale ou matérielle, pour que, d'après le vieux précepte digne du code culinaire, l'utile soit toujours uni à l'agréable.

Berganza

Je ne connais pas de but plus élevé pour l'art que de susciter chez les hommes cette flamme du plaisir qui, délivrant notre être de toute oppression terrestre et de tous les tourments de cette vie prosaïque, comme de scories impures, permet à l'âme de planer libre et fière dans les régions célestes, presque en contact avec la divine essence qui commande son respect et son admiration ! La production de cette joie, cette exaltation de l'esprit au plus haut point de vue poétique, d'où l'on accepte volontiers les plus rares merveilles du pur idéal comme des impressions familières, et d'où la vie ordinaire elle-même, avec tous ses phénomènes variés et contrastés, apparaît peuplée d'enchantements, ennoblie et sanctifiée par une splendide poésie : voilà seulement, à mon avis, le véritable but du théâtre ! Sans le don d'envisager les apparitions de la vie, non comme des abstractions isolées et confondues au hasard par une nature capricieuse, mais comme autant d'anneaux d'une chaîne magique, autant de rouages importants d'un mécanisme admirable et mystérieux, sans la faculté de se les ap-

proprier spirituellement et de les reproduire avec de vivantes couleurs, il n'y a point d'auteur dramatique : sans cela la lutte est vaine pour tenir le miroir devant la nature, pour montrer à la vertu sa propre image, au vice ses traits hideux, au siècle et à l'époque l'empreinte fidèle de leur physionomie.

Berganza

Sans aucun doute. D'une observation minutieuse et de la faculté de saisir les traits individuels de quelques personnages isolés, peut tout au plus résulter un portrait amusant, qui n'est susceptible d'intéresser que si l'on connaît l'original et si l'on peut juger par comparaison du plus ou moins d'habileté du peintre. Mais comme caractère scénique, un tel portrait servile, ou barbouillé à l'aide des traits saillants de divers personnages, manquera toujours de cette vérité profonde et poétique qu'on n'obtient que par une étude réfléchie et transcendante de la nature humaine. Bref, le poète dramatique ne doit pas tant connaître les hommes que l'homme. – Le regard du véritable artiste plonge et pénètre dans la plus intime profondeur de la nature, et c'est en absorbant dans son esprit comme dans un prisme ses réfractions les plus variées qu'il parvient à maîtriser son modèle.

Moi

Tes vues sur l'art et le théâtre, mon cher Berganza ! pourraient bien rencontrer plus d'un contradicteur, et cependant ce que tu

viens de dire de la connaissance de l'homme et des hommes me satisfait singulièrement. Grâce à cette théorie, je m'explique pourquoi les drames et les comédies d'un certain auteur, qui exerçait en même temps l'art du comédien, ont eu momentanément tant de succès et sont tombées sitôt dans l'oubli. Cette indifférence complète dont son genre devint l'objet, même durant sa vie, avait même tellement paralysé ses ailes, qu'il fut bientôt tout à fait incapable de tenter un nouvel essor.

Berganza

Le poète dont tu parles est aussi responsable en grande partie du système déplorable qui détermina bientôt après lui, comme c'était inévitable, la chute de votre théâtre. C'était l'un des coryphées de cette école ennuyeuse, larmoyante, moralisante, qui tendait à éteindre la moindre étincelle du foyer poétique sous leur déluge de pleurs. Son talent nous séduisit par l'appât flatteur des pommes défendues, dont la jouissance illicite nous a coûté le paradis !

Berganza

Qui s'altère en grande partie d'elle-même et disparaît dans son dialogue prétentieux. L'on dirait qu'il s'applique à reproduire certains traits caractéristiques d'individus isolés, comme s'il faisait l'essai d'un vêtement étranger auquel il ferait des coupures ou bien ajusterait des enjolivements, jusqu'à ce qu'il fût à sa taille ;

tu peux juger ce que deviennent, avec un pareil procédé pour créer des caractères, l'illusion et la vérité poétiques.

Berganza

J'espère que tu ne prends pas ici le mot intention dans le sens élevé de la langue des arts, mais que tu veux seulement parler du but moral, du moins en apparence, des pièces de cet auteur. Et dans ce cas, je dois l'avouer que ces pièces, abstraction faite de tout système et de toute analyse poétique, me paraissent, quant à leur moralité, à leur tendance philosophique, dignes de marcher de pair avec ces édifiants sermons des prédicateurs de carême, menaçant les impies des tortures de l'enfer, et promettant aux justes la béatitude des cieux. Seulement le poète a l'avantage, comme dispensateur et exécuteur de la justice poétique, de pouvoir lui-même lancer à tort et à travers, comme il le trouve bon, ses arrêts de vengeance ou de rémunération. Bourses pleines et titres de conseillers, l'opprobre civil et la prison, tout est prêt dès que la toile se lève pour le cinquième acte.

Berganza

Pourquoi pas ? – N'eût-ce pas été, par exemple, pour nos dramaturges une idée aussi admirable que fructueuse que de développer, dans une série régulière d'œuvres théâtrales, les dix commandements ? Il y en a déjà deux : Tu ne voleras pas, et tu ne seras point adultère, qui ont été déjà fort gentiment traités à la

scène, et il ne s'agirait plus que de composer des cadres convenables pour le reste : Faux témoignage ne diras, et ainsi de suite.

Moi

Il y a quelque temps, l'idée aurait paru moins ironique qu'aujourd'hui. Mais comment se fait-il que cette secte de pédants pleurards si ridiculement lourds et fastidieux n'ait point succombé sous une révolution subite, sous un tollé général, au lieu de s'éteindre lentement par l'effet de la désuétude.

Berganza

Oh ! je ne crois pas que vous autres Allemands soyez susceptibles, même sous l'oppression la plus accablante, d'être excités au soulèvement par une commotion instantanée. Quoi qu'il en soit, il est certain que la réforme se serait déclarée plus tôt et avec plus d'énergie, si un poète admirable, dont maintes fois encore les productions doivent charmer la génération actuelle, eût alors surmonté son juste dégoût pour ces misérables planches, et nous eût raconté, de dessus la scène, un conte tel que celui des Trois oranges dramatisé par Gozzi. – Et pour preuve que cela ne tenait qu'à lui de transporter dans cette pitoyable maison de cartes l'animation du vigoureux génie poétique qui est à ses ordres, il suffit d'envisager la révolution fondamentale produite dans tous les esprits éclairés et amateurs du théâtre, par le conte polémique en manière de drame qu'on lui doit, et qui, malgré une foule d'al-

lusions critiques devenues à présent inapplicables, n'en sera pas moins lu constamment avec un plaisir extrême, comme un des ouvrages les plus spirituels et les plus divertissants.

Moi

Tu parles, je le vois bien, du Chat botté, un livre qui me causa en effet la joie la plus pure, alors même que j'étais encore sous la fâcheuse influence de cette période prosaïque… – Pourquoi sautes-tu ainsi, Berganza ?

Berganza

Ah ! c'est pour m'égayer. – Je veux bannir de mon esprit tous ces maudits souvenirs de théâtre, et faire le vœu de ne plus jamais en parler ! – Ce qui me comblerait de joie surtout, ce serait de retourner auprès de mon cher maître de chapelle !

Berganza

Non, par la seule raison que je t'ai parlé. Il n'est pas prudent en général de faire la confidence de tous les talents qu'on possède, parce que celui qui l'a reçue croit ensuite avoir le droit bien acquis de les mettre en réquisition quand il lui plaît. Toi aussi, tu pourrais exiger de moi que je m'entretinsse souvent avec toi…

Berganza

Il n'importe ! – Tu pourrais souvent croire que ce serait par entêtement que je garderais le silence dans certains moments où il me serait effectivement interdit de m'exprimer à votre manière. N'exige-t-on pas maintes fois du musicien qu'il se fasse entendre, du poète qu'il versifie, quand même le temps et les circonstances y prêtent si peu qu'il leur est impossible de satisfaire à ces sollicitations, et pourtant on n'hésite pas à taxer leur refus d'obstination déplacée. – Bref, je me suis fait connaître trop intimement à toi, sans déguisement ni réserve, pour que nous puissions gagner à voir se prolonger nos relations mutuelles. Et d'ailleurs, j'ai trouvé déjà comme je te l'ai dit, un asile : ainsi, brisons là-dessus.

Berganza

Outre ces gens qui n'ont pour eux que les faux brillants d'une superficialité littéraire, outre vos hommelets compassés et vos femmes savantes sans âme et sans cœur, il y a encore ceux qui sont, pour ainsi dire, mouchetés en dedans comme en dehors, multifaces, chatoyants, et pouvant même changer de couleur à volonté comme le caméléon.

Berganza

C'est un souvenir d'un poète défunt, l'un des plus purs qui jamais aient mérité ce titre. Comme le disait Jean Kreisler : les plus

saintes émanations de la poésie remplissaient son âme naïve, et sa vie entière fut un hymne pieux qu'il chantait avec de sublimes accents en l'honneur du Très Haut et des merveilles sacrées de la nature ; son nom était Novalis !

Berganza

Oui, plus d'un ennemi le persécuta, parce qu'en poésie, ainsi que dans la vie réelle, il n'avait en vue que l'idéal, le sublime, et surtout parce qu'il méprisait du fond du cœur maint de ses prétendus collègues à double visage, quoique sa belle âme fût incapable d'une haine véritable. Je n'ignore pas non plus qu'on lui reprochait d'être obscur et emphatique, quoiqu'il ne s'agit pour le comprendre que de consentir à sonder avec lui les plus secrètes profondeurs du monde visible, pour en rapporter des trésors comme d'une mine éternellement inépuisable, et la clef des merveilleuses combinaisons qui servent à enchaîner tous les phénomènes de la nature ; mais l'énergie et le courage ont manqué à la plupart pour accomplir cette obligation.

Berganza

Veux-tu parler de celui-là qui fit résonner avec une rare puissance de talent la harpe oubliée des géants du Nord, qui, plein d'un chaleureux enthousiasme, doua d'une vie nouvelle le sublime héros Sigurd, et jeta un tel éclat dans le monde littéraire que toutes les pâles étoiles d'alors en furent éclipsées, et qu'on vit

tomber honteusement et sonnant le vide ces cuirasses de mannequins qu'on avait prises jusque-là pour les héros eux-mêmes ? – Si c'est de celui-là que tu veux parler, je me range pleinement de ton avis. Il règne en maître absolu dans l'empire du merveilleux, dont les étranges apparitions obéissent fidèlement à la puissante évocation de sa baguette magique, et… Mais à ce propos, par une singulière association d'idées, je me souviens d'un tableau, ou plutôt d'une gravure, dont une interprétation, plus idéale que le sujet qu'elle représente, me semble bien exprimer le vrai caractère intellectuel de ces poètes dont nous parlons.

Berganza

Ma Dame (tu sais que je veux parler de l'artiste mimique, poète, etc.) avait une fort jolie chambre ornée de bonnes épreuves de la galerie dite de Shakespeare. La première planche, en guise de prologue, représentait la naissance de Shakespeare. L'enfant, au front grave et élevé, est couché dans le milieu, regardant devant lui avec des yeux clairs et sereins. À ses côtés sont les passions : l'effroi, le désespoir, la stupeur, la pitié, dans d'affreuses attitudes, s'empressent docilement autour de l'enfant, et paraissent attendre avec anxiété son premier vagissement.

Berganza

Ne peut-on pas interpréter ainsi sans trop de subtilité cette composition : voyez comme la nature dans ses manifestations les plus

intimes est soumise à cette intelligence enfantine, jusqu'au génie de l'horreur qui s'assujettit lui-même à sa volonté ; et ce n'est qu'à ces âmes naïves qu'est accordé un si magique pouvoir.

Moi

Jamais je n'avais considéré de la sorte ce tableau qui m'est bien connu ; mais je dois avouer que ton interprétation me semble fort judicieuse, outre qu'elle est infiniment pittoresque. – En général, tu parais doué d'une grande vivacité d'imagination. Mais, tu me dois encore l'explication de ce que tu nommes des caractères bigarrés.

Berganza

L'expression ne vaut pas grand-chose pour designer ce que je veux proprement dire. Toutefois, elle m'a été suggérée par l'aversion que m'inspirent toutes les créatures de mon espèce mouchetées de diverses couleurs. Plus d'un chien a senti mes dents s'imprimer sur ses oreilles, uniquement parce qu'avec sa robe mélangée de brun et de blanc il me faisait l'effet d'un méprisable fou au costume mi-partie. Or, cher ami, il y a parmi vous tant de gens appelés poètes, et dont l'on ne peut contester ni l'esprit, ni les moyens, ni même la sensibilité, mais que l'on voit, au sein des habitudes triviales de tous les jours, comme si la poésie n'était pas la vie elle-même du poète, s'abandonner servilement aux soucis les plus vulgaires et distinguer avec la plus stricte exacti-

tude les heures du travail de bureau du reste de leurs affaires ! Ce sont des gens avares, égoïstes, mauvais époux, mauvais pères, amis inconstants, et cela ne les empêche pas de remplir la nouvelle feuille qu'ils rédigent pour l'imprimeur des maximes les plus saintes, parées d'un langage harmonieux et divin.

Berganza

Pour moi, je trouve absurde qu'on mette toujours à part chez le poète sa vie privée, comme s'il s'agissait d'un personnage officiel ou seulement d'un homme d'affaires en général. Et de quelle autre vie veut-on donc la séparer ? Jamais je ne serai convaincu que celui dont la poésie n'élève pas la vie entière au-dessus du commun, au-dessus des mesquines misères du monde conventionnel, celui qui ne joint pas dans toutes ses actions la noblesse à la bienveillance, soit un véritable poète, poussé par une vocation intime, obéissant à une inspiration intérieure et profonde. Je suis toujours tenté de chercher dans quelle circonstance particulière, par quelle connexion les sentiments qu'il exprime sont passés du dehors en lui, comme une semence que les facultés de l'esprit et la chaleur de l'âme fécondent et transforment en fleurs et en fruits. – Aussi, la plupart du temps, un vice quelconque, ne serait-ce qu'un manque de goût résultant de la gêne imposée par une parure d'emprunt, vient-elle trahir l'absence de la vraie nature poétique.

Berganza

Oui vraiment ! – Vous avez… eu… un poète, suis-je presque tenté de dire, dont les ouvrages respirent souvent une piété qui émeut le cœur et l'âme, lequel peut passer sans contredit pour l'original du sombre portrait que je viens d'ébaucher du caractère bigarré. C'est un homme égoïste, intéressé, perfide pour les amis qui lui étaient le plus sincèrement dévoués, et je n'hésite pas à affirmer que sa seule prétention opiniâtre, son idée fixe d'atteindre un but auquel ne l'appelait pas une vocation positive, l'a engagé dans cette voie pernicieuse sans qu'il puisse désormais revenir sur ses pas. – Mais peut-être que le génie poétique finira par sanctifier sa vie.

Berganza

Je souhaite que le mot ne t'en soit jamais révélé ! – Tu ne vois pas sur mon corps un seul poil blanc, je suis entièrement noir n'est-ce pas ? eh bien c'est à cela que j'attribue ma haine profonde contre tout ce qui sent l'arlequinage. – C'est pourtant une chose bien bizarre qu'une femme se croie réellement la vierge Marie.

Berganza

Au contraire : je reste sur la même question. J'entendis un jour Jean Kreisler raconter à l'un de ses amis comment la folie de la

mère avait par une pieuse exaltation jeté le fils dans la poésie. Cette femme s'imaginait qu'elle était la vierge Marie et son fils le Christ, qui, méconnu du genre humain, parcourait le monde en buvant du café et jouant au billard, mais elle ne doutait pas qu'un jour viendrait enfin où il réunirait ses disciples pour les ravir avec lui dans le ciel. Or l'imagination excitée du jeune homme trouva dans ces rêveries extravagantes le présage de sa sublime vocation. Il se considéra comme un élu de Dieu destiné à proclamer les mystères d'une religion nouvelle et purifiée. Avec assez d'énergie morale pour sacrifier sa vie à la consécration d'une mission pareille, il eût pu devenir un nouveau prophète, ou que sais-je ? Mais avec la faiblesse innée en nous, vulgairement asservi à toutes les misères quotidiennes de la vie ordinaire, il trouva plus commode de ne manifester que par des vers sa haute vocation, qu'il désavoua même à la fin, lorsqu'il crut sa tranquillité civile compromise. – Ah, mon ami ! ah !…

Berganza

Pense un peu à la destinée d'un pauvre chien condamné à divulguer, comme on dit, les secrets de l'école pour une fois que le ciel lui accorde la faculté de parler. – Mais je vois avec plaisir que ma colère, mon mépris pour vos faux prophètes (c'est ainsi que je veux appeler tous ceux qui, parjures à la vraie poésie, ne respirent que l'imposture et la vanité), aient été par toi si bien accueillis ou plutôt jugés naturels. Je te le répète, mon ami : méfie-toi des gens bigarrés ! –

En ce moment un vent frais du matin agita la cime des arbres, et les oiseaux réveillés de leur sommeil se mirent à planer dans la vapeur pourprée qui semblait surgir de derrière les collines.

Berganza faisait des grimaces et des bonds étranges, ses yeux étincelants ressemblaient à des charbons embrasés : je me levai et je me sentis saisi d'une terreur dont j'avais triomphé pourtant durant la nuit.

« Traou ! – haou ! – haou ! – Aou aou ! » –

Hélas ! Berganza voulut parler, mais les mots qu'il essaya d'articuler expirèrent dans les aboiements ordinaires du chien.

Il prit sa course aussitôt avec la rapidité de l'éclair ; bientôt je le perdis de vue, mais à une grande distance j'entendis retentir encore :

Haou aou ! – Haou ! – Haou ! – Haou aou !

Et je sus ce qu'il fallait en penser.

q

1.Outre les contes principaux qui forment le fond de l'ouvrage des Frères Sérapion, Hoffmann, pour animer le dialogue qui leur sert de cadre, fait raconter à ses interlocuteurs de petites nouvelles ou anecdotes dont nous avons déjà donné un modèle dans Barbara Rolloffin. Le vieux Comédien est une des plus piquantes, et nous en avons recueilli deux autres à la suite dont les personnages paraissent avoir été connus de l'auteur. Hoffmann, du reste, met souvent à contribution dans ses écrits des traits de sa propre vie, ou des caractères d'individus qui lui ont été familiers,

sauf le coloris éclatant et toujours un peu fantastique dont il revêt et enrichit ses emprunts au monde réel.

2.Hoffmann, dont la vive sympathie pour Callot n'est pas difficile à concevoir, lui a consacré deux pages d'éloge que nous mettons sous les yeux du lecteur, pour servir de commentaire à cette dénomination de Fantaisies à la manière de Callot. C'est une sorte de préface qu'Hoffmann a placée lui-même en tête du volume complet qu'il publia sous ce titre, et dont le présent conte entre autres est extrait.

1.L'empereur Octavien, drame célèbre de Ludwig Tieck.

1.Sous les Tilleuls est le nom d'une promenade de Berlin qui avoisine le palais du roi.

2.Du vin de l'an onze, c'est-à-dire de l'année 1811, célère par la qualité supérieure des vins qu'on récolta en Europe, et qui fut attribuée à l'influence de la comète. L'ivrogne mécontent d'Hoffmann prend ces mots l'an onze pour le nom d'un crû fameux. Il eût ôté son chapeau devant le Pirée.

3.Le mot de béotisme, nouvellement et heureusement introduit dans la langue, dans la même acception que lui avaient donnée les Athéniens, pour jeter du ridicule sur la pesanteur d'esprit, la mesquinerie d'idées, et les habitudes matérialistes reprochées aux Béotiens, m'a paru plus intelligible encore que le terme de Philistinisme, fort expressif dans le texte, mais qui n'a pas jusqu'à présent franchi le Rhin. Cette désignation de Philistins s'applique par mépris, surtout dans les universités allemandes, aux bourgeois, aux boutiquiers, et, par extension, aux individus qui n'envisagent de la vie que le côté physique, et pour qui les idées d'art et d'imagination sont lettres closes.

4.C'est le plus haut sommet de la chaîne des Cordillières d'Amérique, et le point le plus élevé du globe au-dessus du niveau de la mer. De vastes forêts l'environnent jusqu'à une certaine hauteur, et la végétation y est des plus fécondes.

5.Voir la merveilleuse histoire de Pierre Schlemihl, communiquée par Adalbert de Chamisso, et publiée par Frédéric, baron de Lamotte-Fouqué. Chez J.-L. Schrag. Nuremberg, 1814. (Note d'Hoffmann.)

1.La fête de Noël est le signal d'une espèce de foire, où les marchands exposent avec beaucoup d'apparat, comme ceux de nos magasins d'étrennes, mille jouets et mille sucreries, destinés à servir de cadeaux pour les enfants. La plupart de ces objets sont ordinairement suspendus aux branches d'arbustes artificiels illuminés par quantité de petites bougies.

2.Ce sont les noms de deux personnages du roman de Pierre Schlemihl. Mina est sa fiancée, Raskal un valet devenu son rival.

1.Homo nefas, locution latine. Invective grave dont les équivalents approximatifs seraient : réprouvé, mécréant.

2.Le même que le général Souvarof, fameux par la bataille de Novi.

3.La fiole de Dapertutto contenait sans doute de l'eau rectifiée de laurier-cerise, autrement dit acide prussique. L'usage d'une très minime quantité de cette eau (moins d'une once) produit les effets qu'on vient de décrire. (Note d'Hoffmann.)

1.L'auteur de Don Quichotte a fourni à Hoffmann l'idée et l'acteur principal de ce conte. Cervantes a composé un dialogue satirique et fort original dont les deux chiens Scipion et Berganza

sont les interlocuteurs. L'analyse détaillée en serait superflue pour l'intelligence de la production d'Hoffmann qui a un tout autre mérite que les allusions qu'on y trouve aux premières aventures du chien lettré. Il est vrai qu'en Allemagne la popularité de Cervantes, comme celle de tous les génies littéraires, quelles que soient leur origine et leur patrie, etc., est un fait, tandis qu'on connaît à peine en France l'existence des contes dont celui de Scipion et Berganza fait partie. Je m'occupe en ce moment de la publication prochaine de ces deux volumes de nouvelles (Novelasejemplares) ; le public jugera de ces nouveaux titres à la renommée de l'homme illustre qui a bien attendu jusqu'en 1836 qu'un traducteur exact songeât à nous restituer son chef-d'œuvre.

2.Nom tiré du cri du hibou.

3.Ben fatto, bien fait, bien réussi.

4.L'ichneumon est une espèce de rat du Nil que son instinct pousse à rechercher constamment dans le sable les œufs de crocodile pour les casser et peut-être en faire sa pâture. Aussi les anciens Égyptiens l'avaient-ils divinisé par reconnaissance. On trouve son effigie sur plusieurs de leurs monuments.

1.C'est-à-dire : l'hospice des incurables.

2.C'est-à-dire : sainte Cécile, prie pour nous.

3.Personnages de La flûte enchantée.

4.L'acteur Leo (note de l'éditeur allemand). – La dernière partie de ce dialogue aurait pu fournir le sujet de notes nombreuses relatives aux auteurs que cite successivement Hoffmann ou auxquels il fait allusion comme Iffland, acteur et écrivain ; Tieck, l'auteur du Chat botté ; Lamotte-Fouqué et l'exalté Werner ;

mais, outre que j'aurais craint d'encourir le reproche d'un peu de pédantisme, je crois que la critique d'Hoffmann renferme assez de généralités, partout applicables, pour soutenir l'intérêt même des lecteurs frivoles, auxquels la première moitié de ce conte offre d'ailleurs une si riche compensation. Sous tous les rapports, Berganza est le digne pendant du Chat Murr. J'ai le regret de ne pouvoir pas promettre aux souscripteurs cette délicieuse composition et d'autres non moins piquantes, du moins avant que j'aie trouvé de nouveaux éditeurs pour compléter cette publication. Toutefois ces quatre volumes n'en formeront pas moins un ensemble distinct offrant la réunion des œuvres d'Hoffmann le plus faites pour justifier et pour accroître la popularité de son nom.

5.C'est le titre d'un ouvrage de Diderot qui parut en Allemagne longtemps avant sa publication en France.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/hoffmann_e_t_a_-_contes_fantastiques_vi/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.